



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
DI PADOVA

Université Grenoble Alpes – UFR de Langues Étrangères
Università degli Studi di Padova – Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

LES RELATIONS INTELLECTUELLES ENTRE LA FRANCE ET LE
PIEMONTE AU XIX^E SIECLE A TRAVERS OLIMPIA SAVIO ET SON
SALON TURINOIS

Master 2 LLCER – Études Italiennes et Études Françaises
Corso di Laurea Magistrale in Filologia Moderna – Percorso binazionale Francesistica e
Italianistica

Directrice : Laura Fournier-Finocchiaro

Co-directrice : Carlotta Sorba

Année universitaire 2021/2022

Présenté par : Manon Borgogno

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier mes deux directrices de mémoire Mme Laura Fournier-Finocchiaro et Mme Carlotta Sorba pour les discussions autour du sujet, le temps consacré aux questions et les réponses apportées. Toutes deux m'ont accompagnée par leur disponibilité, leur réactivité ainsi que leurs relectures à travers des corrections précises.

Je souhaiterais adresser mes remerciements à l'ensemble de mes professeurs français et italiens qui ont réussi à donner à ce master tout son caractère binational, et également à mes camarades de classe. Nous avons pu échanger et nous entraider tout au long de ces deux années. Les échanges à la fois instructifs et amicaux ont participé à la double culture franco-italienne recherchée à travers ce cursus.

J'aimerais également remercier mon entourage, mes parents, mon frère et ma sœur pour avoir permis la réalisation de ce mémoire de recherches, Noémie, Lise, Rebecca et Maud pour leur écoute et leurs remarques pertinentes. Leur soutien a été important, tout comme le temps pris à la fois pour les relectures des différentes phases de conception du travail mais aussi pour les propositions critiques.

SOMMAIRE

| | |
|---|-----------|
| INTRODUCTION..... | 6 |
| PREMIERE PARTIE – LE PIEMONTE ET SA CAPITALE TURIN, INSTITUTIONS, SOCIETE ET LIEUX INTELLECTUELS | 11 |
| CHAPITRE I – LE FONCTIONNEMENT DU ROYAUME DE PIEMONTE-SARDAIGNE DE SA MONARCHIE A L’ORGANISATION DE SA SOCIETE..... | 12 |
| SECTION 1 – LE ROLE DE LA MONARCHIE DE SAVOIE DANS LE RISORGIMENTO ET LES LIENS AVEC LA FRANCE..... | 13 |
| a) La monarchie de Savoie..... | 14 |
| b) L’élaboration de l’alliance franco-sarde | 16 |
| c) L’alliance franco-sarde comme continuité..... | 18 |
| SECTION 2 - L’ORGANISATION DE LA SOCIETE INTELLECTUELLE PIEMONTAISE, ENTRE ANCIEN REGIME ET REVENDICATIONS LIBERALES..... | 20 |
| a) La particularité aristocratique de la société piémontaise | 21 |
| b) L’aristocratie piémontaise comme héritage de la société d’Ancien Régime | 25 |
| c) L’élargissement aux autres classes sociales et le développement de nouvelles pratiques de sociabilité..... | 27 |
| SECTION 3 – L’EVOLUTION DE LA PLACE DES FEMMES DANS LA SOCIETE PIEMONTAISE DU XIX ^E SIECLE | 29 |
| a) La femme, place et rôle attribués dans la société..... | 30 |
| b) Le statut des piémontaises selon leur classe sociale | 32 |
| c) L’implication directe et le symbolisme des femmes avec le Risorgimento..... | 35 |
| CHAPITRE II – LES LIEUX INTELLECTUELS DE LA CAPITALE TURINOISE COMME VITRINE DE L’ATTRACTIVITE DU PIEMONTE | 38 |
| SECTION 1 - L’ESSOR DES LIEUX DE FORMATION INTELLECTUELLE | 40 |
| a) Les académies et universités au service du rayonnement intellectuel | 41 |
| b) Le développement de la presse | 45 |
| SECTION 2 - LES LIEUX FORMELS ET INFORMELS : DE VRAIS LIEUX DE SOCIABILITE | 49 |
| a) Les ambassades et les théâtres de la capitale | 50 |
| b) Les cafés, lieux informels désormais intellectualisés | 58 |
| c) Le développement de la fonction intellectuelle des places | 61 |
| SECTION 3 – VERS L’AVENEMENT DE TURIN COMME « <i>MECCA</i> » ITALIENNE DU XIX ^E SIECLE ? | 64 |
| a) La construction de la « <i>Mecca</i> » turinoise | 65 |

| | |
|---|------------|
| b) L'intégration des étrangers dans la société turinoise | 69 |
| c) La manifestation de la présence française | 72 |
| CHAPITRE III – L'ETUDE DES SALONS TURINOIS..... | 75 |
| SECTION 1 – LE SALON TURINOIS DU XIX ^E SIECLE, DE LA MISE A DISTANCE DU MODELE FRANÇAIS VERS LE SALON COMME INSTITUTION..... | 77 |
| a) Le détachement progressif du modèle français..... | 78 |
| b) Les salons comme institutions tenues par les femmes..... | 81 |
| SECTION 2 – LES SALONS TURINOIS AU SERVICE DU RISORGIMENTO ET DE L'HISTOIRE..... | 84 |
| a) Le salon turinois entre sphère privée et sphère publique | 85 |
| b) À l'ère du Risorgimento..... | 86 |
| c) Des salons comme support historique ?..... | 89 |
| SECTION 3 - LE PANORAMA DES SALONS TURINOIS, ENTRE ELITISME ARISTOCRATIQUE ET PERCEE DE LA BOURGEOISIE | 90 |
| a) L'élitisme et le traditionalisme des salons aristocratiques turinois | 91 |
| b) Les « nouveaux » salons turinois | 94 |
| c) Jusqu'à devenir des lieux de circulation intellectuelle entre Turin et l'étranger | 96 |
| SECONDE PARTIE - OLIMPIA SAVIO ET SON SALON TURINOIS, ACTEURS DE LA SOCIETE INTELLECTUELLE TURINOISE AU SIECLE DU RISORGIMENTO | 100 |
| CHAPITRE IV – OLIMPIA SAVIO NEE ROSSI, LA FEMME, LA MERE ET LA PATRIOTE..... | 103 |
| SECTION 1 - OLIMPIA SAVIO ROSSI, A LA FOIS OBSERVATRICE ET PROTAGONISTE DE SON TEMPS | 104 |
| a) Les débuts d'Olimpia Rossi à l'avènement d'Olimpia Savio : une formation française..... | 105 |
| b) Les entreprises littéraires d'Olimpia Savio..... | 107 |
| c) Olimpia Savio la « portraitiste » | 110 |
| SECTION 2 - OLIMPIA SAVIO ET SON ROLE DE MERE DANS LE CONTEXTE DU RISORGIMENTO . | 113 |
| a) Son rôle de mère en charge de l'éducation | 114 |
| b) Olimpia la « <i>mater dolorosa</i> »..... | 116 |
| c) Un rôle tenu jusqu'à la fin de sa vie | 117 |
| SECTION 3 - LE PATRIOTISME D'OLIMPIA SAVIO A TRAVERS SON DEVOUEMENT A LA MONARCHIE DE SAVOIE..... | 122 |
| a) L'admiratrice de la monarchie à travers ses compte-rendu descriptifs..... | 123 |
| b) L'affirmation de son filon monarchique | 126 |
| c) Vers le soutien logique de l'alliance franco-sarde..... | 129 |
| CHAPITRE V – LE SALON TURINOIS, PATRIOTIQUE ET BOURGEOIS | 132 |

| | |
|---|-----|
| SECTION 1 - LE SALON TURINOIS RYTHME PAR LES EVENEMENTS HISTORIQUES..... | 133 |
| a) Le salon de la ville de Turin | 134 |
| b) Le nouveau salon dans le panorama aristocratique..... | 136 |
| c) Au rythme des événements historiques..... | 139 |
| SECTION 2– LE SALON BOURGEOIS ET MODERE | 141 |
| a) Le salon bourgeois | 141 |
| b) Le salon modéré..... | 143 |
| c) Le choix d’un salon éclectique | 145 |
| SECTION 3– LE SALON COMME EXEMPLE DE LIEU PATRIOTIQUE | 147 |
| a) La présence de patriotes italiens aussi bien intellectuels que politiques | 148 |
| b) Le salon, les fils Savio et Garibaldi | 154 |
| CHAPITRE VI – DANS L’INTIMITE DU SALON : PROMOTEUR PUIS CREATEUR DE LIENS INTELLECTUELS | 158 |
| SECTION 1 - UN SALON ECLECTIQUE, LIEU D’ECHANGES ET DE CIRCULATION INTELLECTUELS | 159 |
| a) La présence d’intellectuels piémontais, de membres de l’Académie des Sciences aux personnalités des lettres et des arts | 160 |
| b) La présence d’exilés politiques | 163 |
| c) La présence de femmes piémontaises comme étrangères | 166 |
| SECTION 2 - UN SALON CREATEUR DE LIENS INTELLECTUELS ENTRE LA FRANCE ET LE PIEMONTE | 170 |
| a) La diffusion du salon auprès des Français | 171 |
| b) Les participants politiques de jonction entre la France et le Piémont..... | 172 |
| c) Les intellectuels à la double culture, parmi les plus assidus du salon et amis d’Olimpia | 175 |
| SECTION 3 – LES LIENS PRIVILEGES D’OLIMPIA AVEC DES FRANÇAIS JUSQU’AU DECLIN DU SALON | 177 |
| a) Ses liens d’amitié avec des intellectuels français | 178 |
| b) L’exemple de son amitié avec la Française Agathe-Sophie Sassernò | 181 |
| c) L’amorce du déclin du salon avec la Convention de 1864 | 184 |
| CONCLUSION | 190 |
| BIBLIOGRAPHIE | 196 |
| RESUME ITALIEN | 203 |
| TABLE DES ILLUSTRATIONS | 207 |

INTRODUCTION

Le XIX^e siècle est un siècle de changements. L'ensemble du continent européen traverse une période de bouleversements politiques, culturels, et intellectuels. Les modèles politiques et sociaux hérités de l'Ancien Régime sont restaurés avant d'être à nouveau disparaître à la fin du siècle. Après le passage de Napoléon Ier, le Congrès de Vienne de 1815 rétablit la monarchie de Savoie sur le trône du royaume de Piémont-Sardaigne. En France, les régimes se succèdent de la Première Restauration au Second Empire. La période qui nous intéresse correspond aux rétablissements des monarchies en Italie, avec la division territoriale qui les accompagne. Ainsi, les événements historiques vont être le point de départ de tentatives insurrectionnelles en France, et sur la péninsule italique naviguant sur une aspiration libérale qui commence à se diffuser au sein des milieux intellectuels. En effet, le XIX^e siècle est le siècle qui crée des intellectuels. En Italie, le Risorgimento est au centre de l'attention. Au Piémont, la question de l'Unité italienne influence la politique de la monarchie, alimente les discussions dans les cercles intellectuels, inspire les écrivains, intellectualise les lieux de sociabilité, et amène des questionnements chez les femmes. Le Risorgimento apporte avec lui de nouvelles problématiques, de nouvelles idéologies politiques, mais surtout de nouvelles pratiques intellectuelles. Selon l'historien Gilles Pécout, le Risorgimento est un éveil intellectuel et culturel des élites mais surtout un mouvement international¹.

Ainsi, le Risorgimento trouve un intérêt en France. C'est dans ce contexte que s'inscrivent les relations intellectuelles entre le Piémont et la France. Les relations franco-piémontaises désignent les relations entre deux États, la France et le royaume de Piémont-Sardaigne. Elles sont intellectuelles car elles font appel à l'activité de l'esprit de ceux qui en sont à l'origine. Si elles sont fortement liées aux relations politiques, et diplomatiques, elles ont la particularité d'associer la réflexion, et le raisonnement, considérés comme les sources de leur création, et d'être plus facilement alimentées. En effet, les relations intellectuelles ont souvent réussi là où les relations politiques ont pu échouer. Elles sont le

¹ Gilles Pécout, *Le regard de l'historien sur la nation italienne*, 2018, in Ivan Brovelli, « L'italophilie comme facteur d'engagement dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Les Cahiers Sirice*, no.27, 2021, p.11.

fait des individus qui les créent, et les entretiennent. Elles naissent dans des lieux où l'intellectualité peut s'exercer sans être inquiétée et résultent d'une volonté d'échanger avec les autres. Les relations intellectuelles nécessitent d'abord des acteurs, puis une proximité, mais surtout une période. Dans cette étude, il s'agit du XIX^e siècle avec comme principal origine l'année 1848, aussi appelée « *Quarantotto* » en Italie, jusqu'au déplacement de la capitale turinoise à Florence en 1864. Le Piémont et la France, avec des personnalités intellectuelles, comme Olimpia Savio, qui ont pu s'appuyer sur des pratiques anciennes héritées du *Grand Tour*², pour en créer des nouvelles. Ainsi, les relations intellectuelles surpassent les relations politiques, elles ne sont pas essentiellement le fruit d'une volonté étatique mais de personnes et de lieux qui décident d'en être des acteurs.

C'est aussi dans ce contexte que s'insèrent Olimpia Savio et son salon. L'ensemble de la vie d'Olimpia Savio est profondément marquée par son époque et par le Risorgimento. Elle a été la « *mater dolorosa* »³ qui a accepté de laisser deux de ses fils à la patrie. Celle dont le patriotisme s'est manifesté par son soutien sans faille à la monarchie de Savoie, celle qui a toujours cru en l'Unité par son apprentissage de l'italien, et celle qui a mis son salon au service de l'intellectualité jusqu'à obtenir une renommée au-delà du Piémont. Il s'agit d'introduire un salon qui accueille toute l'intellectualité développée au XIX^e siècle, littéraire, scientifique, artistique, à la fois piémontaise comme étrangère, des hommes comme des femmes, au rythme des événements historiques. Olimpia saisit la portée de son salon dans le Risorgimento et dans les liens avec la France. Son travail d'observatrice, puis de portraitiste se retrouvent dans son « *Diario* » publié sous le titre de *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* en deux volumes par Raffaello Ricci en 1911. À leur lecture, le monde intellectuel d'Olimpia Savio s'offre à nous à travers les descriptions soignées, bien que parfois subjectives, des membres de sa famille, des monarques de Savoie, en passant par ses plus fidèles participants et amis, piémontais et français. C'est en tant que vraie protagoniste qu'elle tient un salon bourgeois, modéré et patriotique qui construit sa réputation auprès des Piémontais et des Français.

² Ivan Brovelli, Ivan Brovelli, « L'italophilie comme facteur d'engagement dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Les Cahiers Sirice*, no.27, 2021, p.12.

³ « Mater dolorosa » : mère de douleur in *La langue française*, Disponible sur : [<https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/mater-dolorosa>]

Par son statut privilégié auprès des Français et les liens étroits et sincères d'amitié créés, Olimpia Savio et son salon contribuent à construire et à entretenir les liens entre la France et le Piémont. « Vous et votre spirituelle amie au pur accent français, vous êtes bien faites pour être les chaînes fleuries des deux littératures, les messagères de paix entre les deux sœurs rivales. »⁴ : écrit le comte et ami d'Olimpia, Jacopo Sanvitale évoquant l'amitié entre Olimpia Savio et la française Agathe-Sophie Sassernò comme un symbole des relations franco-piémontaises dans tout ce qu'elles ont pu avoir de paradoxal, parfois étroites parfois éloignées mais toujours présentes.

Dès lors, les relations intellectuelles entre le Piémont et la France amènent avec elles toutes la complexité et la particularité de leur construction, de leurs caractéristiques et de leurs protagonistes. Il s'agit de se questionner sur la manière dont Olimpia et son salon turinois ont contribué à tisser les relations intellectuelles franco-piémontaises au XIX^e siècle. Il s'agit également d'apporter une attention particulière à Olimpia Savio, d'interroger sa vie de femme, de mère et de patriote à travers son « *Diario* », que nous appellerons « Journal », et son salon, afin de déceler sa propre conception des relations intellectuelles.

Il convient, dans un premier temps, d'étudier la problématique évoquée à travers l'exploration des institutions du royaume de Piémont-Sardaigne, l'organisation de sa société et les lieux d'exercice de l'intellectualité piémontaise. Il s'agit également d'explorer de manière théorique l'agencement de la monarchie à travers les souverains de la dynastie de Savoie, leur rôle dans le Risorgimento, et leurs liens politiques avec la France. Puis, il nous faut évoquer l'organisation de la société piémontaise avec sa capitale turinoise comme vitrine. Ainsi, nous nous plongerons dans le milieu de la cour pour y découvrir une noblesse aristocratique proche de celle française, qui reste le modèle en vigueur même après l'année charnière de 1848, avec toutes les pratiques intellectuelles qui l'accompagnent. Nous y trouverons une classe bourgeoise en retrait qui se contente pour le moment d'imiter les codes de l'aristocratie. Enfin, l'analyse de la situation des femmes permet de mieux cerner dans quelles conditions Olimpia Savio ouvre son salon turinois.

Dans un second temps, nous examinerons Turin, capitale du royaume au cœur d'une politique visant à développer son attractivité pour arriver à l'essor de ses lieux intellectuels divisés ici en trois catégories. Ainsi, les lieux intellectuels désignent à la fois les lieux qui

⁴ Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* (1^e éd.), Milan : Fratelli Treves, vol. I, vol. I, p.86.

forment les esprits (les académies et les universités), les lieux qui diffusent les idées de l'esprit (la presse à travers les journaux et les revues) et ceux où les esprits discutent et échangent, des plus formels (les ambassades et les théâtres) aux plus informels (les cafés et les places). Nous tenterons également de démontrer qu'aucun n'est inamovible. Une université peut être considérée comme un lieu d'échanges, et inversement un salon comme un lieu de formation. Le cadre posé, la monarchie de Savoie peut donc construire l'attractivité intellectuelle de sa capitale. Avec la concession du Statut Albertin, le 4 mars 1848, le roi Charles-Albert choisit le biais de la réforme politique, conduisant de nombreux étrangers, parmi lesquels des intellectuels, à rejoindre le Piémont, dans une Italie divisée où les exils sont fréquents. Finalement, il s'agit d'arriver aux salons piémontais. Les salons sont des lieux difficiles à définir tant ils regroupent des caractéristiques larges. Il faut en délimiter le cadre afin de montrer qu'ils s'insèrent dans les lieux intellectuels évoqués précédemment, et qu'ils peuvent effectivement être considérés comme des lieux intellectuels. Néanmoins, cette analyse entend outrepasser cette dernière idée afin de concevoir les salons turinois comme des lieux qui naviguent entre sphère privée et sphère publique, développés dans le but de répondre à un besoin déterminé d'une société, autrement dit construits afin de devenir des institutions⁵. Enfin, ils sont des lieux tenus par des femmes, des lieux supports d'une Histoire amenant avec elle des changements de nature à nous permettre d'établir une liste de nouveaux salons piémontais dans lesquels Olimpia inscrit le sien. Ces nouveaux salons, moins exclusifs que ceux aristocratiques, favorisent la venue de toutes les classes sociales, les genres et les sensibilités intellectuelles. Ce mémoire entend démontrer que le salon d'Olimpia est le lieu propice au développement de relations intellectuelles franco-piémontaises.

La seconde partie sera consacrée à Olimpia Savio et son salon turinois. Olimpia Savio Rossi est née à Turin en 1815, et est issue d'une famille de la haute-bourgeoisie piémontaise. Elle est formée à la culture française, ce qui lui permet une entrée réussie à la cour du royaume et plus généralement dans la société piémontaise. Épouse de l'avocat turinois Andrea Savio, de cette union naissent quatre enfants : Emilio, Alfredo, Adele et Federico, et une sphère familiale qui l'encourage à développer son salon à Turin, puis dans la villa de *Millerose* acquise au cours des années 1850. Rapidement, son salon devient un

⁵ « Institution » in *Dictionnaire TLFi*, Disponible sur : [<https://www.cnrtl.fr/definition/institution>].

lieu remarqué, fréquenté et acquiert une renommée au-delà des frontières du Piémont. Au plus fort de la décennie de préparation à l'Unité, le salon voit sa fréquentation s'accroître, favorisée par l'attractivité générale du royaume et de la capitale, et par l'effervescence intellectuelle qui l'accompagne. Ainsi, Olimpia et son salon deviennent des acteurs de la vie intellectuelle piémontaise mais également française. Étudier Olimpia et son salon c'est aussi mettre en avant des personnalités féminines à travers la fonction de salonnières. Si le salon a toute sa place dans les relations intellectuelles franco-piémontaises, c'est grâce à la volonté d'Olimpia Savio dont la personnalité est au centre de cette étude.

Dès lors, il s'agit d'analyser en quoi Olimpia Savio et son salon ont constitué un lieu où se tissaient des relations intellectuelles entre la France et le Piémont. La division thématique du salon, de son emplacement géographique, de son orientation politique à la présence d'intellectuels et intellectuelles du domaine des lettres, des sciences ou des arts, permettra de déceler des éléments du vaste réseau qu'abritaient les relations intellectuelles franco-piémontaises du XIX^e siècle. Le fait que de nombreux intellectuels à la double culture française et piémontaise, que des Français avaient connaissance du salon et choisissaient de s'y rendre lorsqu'ils séjournaient à Turin, sont les premiers indices d'une adhésion intellectuelle réciproque entre Piémontais et Français que l'on retrouvera dans le salon d'Olimpia Savio. À cela s'ajoute la capacité d'Olimpia de créer des liens d'amitié à travers des affinités intellectuelles fortes, avec des Français comme exemple.

PREMIERE PARTIE – LE PIEMONTE ET SA CAPITALE TURIN, INSTITUTIONS, SOCIETE ET LIEUX INTELLECTUELS

Cette première partie vise à introduire le royaume de Piémont-Sardaigne au XIX^e siècle, et sa capitale Turin. Tout d’abord, il s’agit d’étudier le royaume à travers sa monarchie (la monarchie de Savoie), ses institutions et son fonctionnement. Cela permet d’appréhender, dans un second temps, les spécificités de sa capitale turinoise. En effet, Turin était la capitale d’un royaume restauré en 1815. Les souverains de Savoie étaient à la tête de ses institutions. Ils sont à l’origine de politiques internes qui pouvaient être conservatrices comme réformistes. Dans cette organisation, il est question également de la place des femmes. Nous verrons que les piémontaises étaient dépendantes des fonctions qu’on leur attribuait. De manière générale, elles avaient des fonctions en société propres à la fois au siècle, au Risorgimento, mais aussi au contexte piémontais. De plus, les souverains ont été à l’origine de politiques extérieures qui ont consisté en un rapprochement avec la France.

Ainsi, la monarchie a développé sa capitale afin d’en faire une vitrine de son propre rayonnement. La monarchie a commencé à s’affirmer comme un acteur dans le cadre du Risorgimento. Elle a donc entrepris des réformes dont la constitution du Statut Albertin. La monarchie a développé les lieux de formation intellectuels, la presse, ainsi que l’accueil des étrangers. Turin est devenue le symbole de la nouvelle attractivité du royaume et est apparue comme une capitale intellectuelle. Néanmoins, la société piémontaise est restée une société très aristocratique. L’aristocratie dictait les codes et faisait les modes. Elle avait une place centrale dans les pratiques de sociabilité.

En effet, Turin comptait de nombreux lieux de sociabilité. Des lieux qui étaient très intellectualisés qu’ils soient formels comme les ambassades ou les théâtres, ou plus informels tels que les cafés ou les places. Ils définissent « *ce monde de citoyens avec le plus de force* »⁶ selon l’expression de Gilles Pécout qui ajoute :

Les structures associatives apparaissent comme l’un des principaux éléments de nouveauté dans l’attitude des élites. De fait, se développe tout un réseau d’associations récréatives (cabinets de

⁶ Gilles Pécout, *Naissance de l’Italie contemporaine 1770-1922*, Nathan Université, 2002, p.83.

lecture, salons de jeux, clubs qui prennent souvent le nom de (*casino*), d'associations philanthropiques et intellectuelles, ou artistiques⁷.

Ils sont à la fois une conséquence directe des réformes, et donc de l'attractivité intellectuelle, et la cause. Ces lieux sont fréquentés par les intellectuels piémontais qui attirent des étrangers en provenance de la péninsule et des autres pays européens. La présence aristocratique n'a pas retardé l'essor intellectuel de la ville, mais en a fait une singularité. Nous verrons qu'il n'y a pas eu de basculement radical vers une société bourgeoise au Piémont. L'insertion de la bourgeoisie s'est faite par l'imitation des codes aristocratiques. Elle avait l'aristocratie pour modèle, ce qui lui a permis de se créer ses propres lieux de sociabilité. C'est le cas notamment des salons.

Enfin, il s'agit donc de consacrer un dernier chapitre aux salons. Les salons étaient des lieux de sociabilité à part entière. Cependant, ils restent encore aujourd'hui difficiles à définir. Nous allons voir qu'ils s'inséraient dans les pratiques nouvelles, favorisées par les réformes, l'attractivité croissante de Turin, jusqu'au déplacement de la capitale par la Convention de 1864. Les salons turinois avaient un héritage du modèles français. Nous verrons que le Risorgimento a contribué également à les détacher de ce modèle. Ils désignent donc les pratiques nouvelles qui accompagnaient le Risorgimento. Ainsi, selon Maria Luisa Betri⁸ les salons se situent à mi-chemin entre la formalité et la liberté, entre la sociabilité publique et la sphère domestique.

CHAPITRE I – LE FONCTIONNEMENT DU ROYAUME DE PIEMONTE-SARDAIGNE DE SA MONARCHIE A L'ORGANISATION DE SA SOCIETE

Le royaume de Piémont Sardaigne est restauré après le passage de Napoléon I^{er}. Sa capitale est Turin. Dans ce chapitre, il s'agit d'entrer dans ses institutions. En effet, ce sont les souverains issus de la monarchie de Savoie qui règnent sur le royaume. Ces derniers se

⁷ Gilles Pécourt, *op.cit.*, p.83.

⁸ Maria Luisa Betri, « Salotti », *Dizionario del liberalismo italiano*, Rubettino, 2011. Disponible sur : <https://www.bibliotecaliberale.it/glossario/s/salotti>.

sont succédés, ont rythmé les institutions et l'organisation de la société piémontaise. Ils ont participé à des périodes de changement, de modernisation et de réforme au cours du XIX^e siècle. Nous allons voir quels étaient les souverains, leur politique, ou encore quels liens le royaume a entretenus avec La France. Le tout conçu autour du Risorgimento. De la même manière, le rapprochement politique entre la France et le Piémont s'insère dans le cadre de l'Unité. L'alliance politique entre le Piémont et la France s'appuyait sur des relations intellectuelles anciennes. Elle est l'héritage de relations politiques des gouvernements et intellectuelles dont les populations étaient à l'origine.

L'ensemble de ces premiers éléments introduisent le fonctionnement de la société piémontaise. Elle a pu se développer grâce aux réformes institutionnelles. Ainsi, Turin est le symbole de la nouvelle attractivité et devient une capitale intellectuelle. Néanmoins, il s'agit de montrer ici que la société turinoise avait ses particularités. Elle était une société très aristocratique. Elle avait également des liens privilégiés avec l'aristocratie française. Elle s'est ensuite ouverte de manière progressive aux autres classes sociales, encouragée par les institutions.

Enfin, il s'agit d'étudier la place des femmes. Les femmes étaient encore dépendantes de leurs statuts, à la fois celui femme et celui social. De manière générale, elles avaient des rôles attribués en société dans une conception propre au XIX^e siècle. Ainsi, les femmes aristocratiques comme celles issues de la bourgeoisie bénéficiaient d'un traitement quasi-similaire. De plus, nous verrons que les piémontaises ont pu s'impliquer dans le Risorgimento. Si ce dernier a accentué certains de leurs rôles, notamment toute la symbolique féminine, il en a aussi créé des nouveaux.

SECTION 1 – LE ROLE DE LA MONARCHIE DE SAVOIE DANS LE RISORGIMENTO ET LES LIENS AVEC LA FRANCE

Ainsi, la période qui va nous intéresser ici est celle des règnes de Charles-Albert (1831 – 1848) surnommé le Magnanime et de Victor-Emmanuel II, le « *Galantuomo* » (1848 – 1878). Ces souverains sont impliqués dans la décennie de préparation à l'unité. Ils correspondent aux années de développement du royaume. Ce sont aussi les monarques qui élaborent la politique étrangère. Cependant, le rôle du président du conseil des ministres du royaume est aussi important. Il tient ici à la personnalité de Cavour. C'est Cavour qui décide

d'impliquer le royaume dans une alliance avec la France de Napoléon III. En effet, les événements politiques ont poussé le Piémont vers le choix d'une alliance. Ce dernier a opté pour la France sur le fondement de relations avant tout intellectuelles et anciennes.

Ainsi, nous pouvons nous demander si l'alliance franco-sarde, qui est une alliance militaire, peut être perçue comme une continuité. Elle s'inscrit dans une volonté politique et militaire établie par les souverains. Seulement, si le Piémont se tourne vers la France, c'est aussi en raison d'un passif de liens entre les deux. Ces liens sont avant tout intellectuels. Nous verrons que la France accueillait une présence piémontaise sur son sol. Inversement, les français se rendaient régulièrement au Piémont. De plus, il s'agit de voir les liens intellectuels comme le socle des liens politiques. Dès lors, l'alliance politique serait donc un prolongement des liens intellectuels.

a) La monarchie de Savoie

En 1815, le Congrès de Vienne réunit les puissances européennes triomphantes de Napoléon I^{er}. Il rétablit les monarchies et la division de l'Italie. Au Piémont, Victor Emmanuel I^{er} monte sur le trône le 20 mai 1815. Il est roi du Piémont-Sardaigne jusqu'en 1821 où Charles-Félix lui succède avant de laisser sa place à Charles-Albert dix années plus tard. Aucun souverain dans le royaume de Piémont Sardaigne n'a rétabli les législations de l'Ancien Régime. Cependant, les prédécesseurs de Charles-Albert ont manifesté un retour clair de la monarchie et de ses institutions (teintées de quelques éléments d'administration napoléonienne conservés). Le roi Charles-Albert s'inscrit dans une politique différente dans un Piémont encore très aristocratique. C'est sous son règne qu'apparaît l'arc « 1848-1864 » de réformes, puis de l'Unité de l'Italie. Il est confronté aux agitations de 1831 (« *i moti* »), puis au *Quarantotto* et a décidé de l'entrée en guerre contre l'Autriche. Le roi Charles-Albert, qui a passé une partie de sa jeunesse en France, est à l'origine de la concession du Statut Albertin le 4 mars 1848 (« *Statuto Albertino* »). Dès lors, Charles-Albert lègue le 23 mars 1849 à son fils Victor-Emmanuel II, un royaume avec un texte constitutionnel et une capitale, Turin.

Les années de règne de Victor-Emmanuel II sont celles d'une mise en avant du Piémont sur la scène internationale. Son règne correspond à la décennie de préparation à l'Unité italienne (« *decennio di preparazione* »), c'est-à-dire les années 1850-1860. Elles sont aussi celles d'un rapprochement concret avec la France de Napoléon III. Les positions philo-sardes deviennent de plus en plus majoritaires. Elles sont défendues à Turin à la fois par les piémontais et par les émigrés. Elles sont représentées par les personnalités intellectuelles et politiques de Massimo d'Azeglio, de Camillo Cavour, et également militaire du général Alfonso Della Marmora, et renforcées par la participation du Piémont à la guerre de Crimée (en janvier 1855). En effet, l'intervention de Cavour au Congrès de Paris le 30 mars 1856 place les Piémontais : « Comme alliés à part entière et non comme auxiliaires des Franco-Anglais. »⁹. Cela a permis au royaume de Piémont-Sardaigne d'être présent au Congrès de Paris (1856) et donc d'entrer dans le concert des nations européennes : « Une différence de fait, de type hiérarchique, entre les divers États italiens est introduite. C'est de ce rapport de forces suggéré par les puissances européennes étrangères que naît l'idée d'une hégémonie piémontaise.¹⁰ ». Dans ce rapport, le Piémont se placerait comme l'interlocuteur auprès des puissances étrangères dès 1856.

Après une affirmation sur la scène internationale, la monarchie de Savoie place le Piémont comme l'acteur potentiel du Risorgimento. La participation à la guerre de Crimée éloigne l'échec de la Première guerre d'indépendance italienne (23 mars 1848 - 22 août 1849). Dans la péninsule, « *La monarchia era effettivamente divenuta per la maggioranza degli italiani il simbolo dell'unità* »¹¹. En effet, l'échec des idées mazziniennes laisse place à une monarchie de Savoie modérée, qui s'est constituée une place privilégiée et qui est entrée en lien avec la France de Napoléon III.

⁹ Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine 1770-1922*, Paris : Nathan Université, 2002, p.134.

¹⁰ Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine 1770-1922*, Paris : Nathan Université, 2002, p.134.

¹¹ Emilio Gentile, *La grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, Milan : Mondadori, 1997, p.21.

b) L'élaboration de l'alliance franco-sarde

Cavour, président du conseil des ministres du royaume, a entretenu une correspondance avec Napoléon III. Ainsi, il connaît personnellement l'empereur et a pu lui remettre son fameux « *Mémorandum* » du 16 avril 1856¹². Le « *Mémorandum* » disposait d'une synthèse de la situation italienne. Cavour y soulignait le besoin de se tenir près des événements italiens. Il souhaitait à la fois indiquer le risque d'une révolution, et l'absence de liberté du peuple italien sous domination autrichienne. La participation au Congrès est celle du royaume de Piémont-Sardaigne et non pas celle d'une nation unie. Dès lors, les contacts entre la France et le Piémont se sont multipliés. Dans l'intervalle, le roi Victor Emmanuel II s'est rendu à Paris pour l'exposition universelle de 1855. Du côté français, c'est d'abord grâce aux exilés que naît l'idée d'encourager le nationalisme italien. Ce sont les personnalités liées au Piémont mais également aux autres territoires italiens, comme Daniele Manin, qui vivaient en France et diffusaient leurs idées. Parmi les personnalités qui jouaient un rôle diplomatique, on trouvait la comtesse de Castiglione, de son nom Virginia Oldoini. C'est Cavour qui a décidé de l'envoyer à Paris auprès de Napoléon III, au moment du Congrès¹³. En effet, Napoléon III a vécu en Italie et a connaissance de la situation italienne. Il a effectué sa formation intellectuelle dans la péninsule. C'est suite à l'attentat de l'italien Felice Orsini, le 14 janvier 1858 que Napoléon III se pose en défenseur de la cause italienne. Pour cela, Napoléon III a pu s'appuyer sur des intellectuels, à la fois politiques, militaires et diplomates, à l'image d'Alexandre Walewski, alors ministre français des affaires étrangères. Walewski était favorable aux mouvements libéraux nationaux italiens. Néanmoins, le choix de Napoléon III trouve des réfractaires, les plus hostiles à ce rapprochement sont les conservateurs monarchistes français¹⁴. En réponse, Napoléon III fait

¹² Gilles Bertrand, Jean-Yves Fretigné, Alessandro Giacone, *La France et l'Italie - Histoire de deux nations sœurs*, Armand Colin, 2016, p.207.

¹³ En novembre 1856 [...] elle fut hôte des festivités du château de Compiègne, auxquelles participait le gratin de la société parisienne, elle céda aux avances de l'empereur, et en devient l'amante. (Traduit de l'italien, « *Virginia Oldoini* », in *Enciclopedia Treccani online*).

¹⁴ Ivan Brovelli, « L'italophilie comme facteur d'engagement dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Les Cahiers Sirice*, no.27, 2021, p.16.

le choix de l'alliance¹⁵. Napoléon II rencontre secrètement Cavour à Plombières le 21 juillet 1858. Ainsi, l'alliance franco-sarde est actée. Il s'agit d'une alliance militaire qui prévoit l'intervention de la France en soutien du Piémont dans l'éventualité d'un conflit avec l'Autriche¹⁶. Lorsqu'en avril 1859, l'Autriche déclare la guerre au royaume de Piémont-Sardaigne, la Seconde guerre d'indépendance débute. Les troupes franco-sardes sont désormais alliées au prix de lourdes pertes militaires au cours des batailles les plus importantes : la bataille de Magenta (4 juin) et celle de Solferino (24 juin 1859). La guerre se solde par la signature le 8 juillet de l'armistice séparé de Villafranca (au sud de Vérone) entre Napoléon III et François-Joseph. Le lendemain, c'est au tour de Victor-Emmanuel II de le ratifier. Il récupère ainsi la Lombardie mais pas la Vénétie, en contrepartie de la cession de la Savoie et du Comté de Nice à la France. Pour la monarchie, si le roi perd en popularité, l'ambition demeure la même : Victor-Emmanuel II souhaitait créer une Confédération italienne autour du Piémont par l'élargissement progressif aux autres territoires en commençant par l'Italie centrale, « *Il se détache ainsi d'une certaine manière d'une prérogative constitutionnelle qui devait le laisser au rôle représentatif* »¹⁷. En effet, l'idée d'un état unitaire arrive plus tard. Il est probable qu'elle apparaisse au contact des idées françaises.

Cependant, l'armistice de Villafranca altère l'image de la France, et surtout celle de Napoléon III. La question romaine alimente également les discussions diplomatiques, Napoléon III souhaitait garantir l'indépendance du Pape et son pouvoir intemporel au sein des États pontificaux. La France demeure le soutien sérieux du royaume¹⁸. Elle reconnaît officiellement le royaume d'Italie le 16 juin 1861 (proclamé le 17 mars). À ce processus vient s'ajouter également l'expédition des volontaires des « *Mille* » menée par le général Garibaldi en Sicile pour libérer le Sud de la péninsule. Puis, en 1866 au cours de la

¹⁵ « Les Français et l'unité italienne 1848 – 1870 » in *Cercle de conférence de la BNF [en ligne]*, 2018, Disponible sur : [\[https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/les-francais-et-lunite-italienne-1848-1870\]](https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/les-francais-et-lunite-italienne-1848-1870).

¹⁶ C'est au cours de cette entrevue qu'est négocié le mariage du prince Napoléon et de Marie-Clotilde de Savoie malgré la désapprobation initiale de Victor Emmanuel II, raconté par Olimpia Savio dans son *Journal*.

¹⁷ Catherine Brice, *Monarchie, État et nation en Italie durant le Risorgimento (1831-1870)*, *La Société de 1848*, no. 141, 2012, p.94-95.

¹⁸ Gilles Bertrand, Jean-Yves Fretigné, Alessandro Giaccone, *La France et l'Italie - Histoire de deux nations sœurs*, Armand Colin, 2016, p.217.

Troisième guerre d'indépendance le royaume intègre la Vénétie. La dernière à être intégrée est Rome en septembre 1870.

c) L'alliance franco-sarde comme continuité

L'alliance politique entre le Piémont et la France s'appuie sur des relations anciennes. Elle est l'héritage de relations politiques, économiques, mais surtout intellectuelles. Elles sont économiques par la libre circulation des personnes et notamment des travailleurs (« *i girovagli* »), commerçants, hommes d'affaires, ou encore artisans. Ainsi, bien avant le XIX^e siècle, les relations intellectuelles entre la France et le Piémont existaient. Elles sont liées à des pratiques intellectuelles telles que le *Grand Tour*. Ainsi, les français Stendhal ou Chateaubriand ont pu rendre compte de la réalité d'une Italie morcelée. Toutefois, le XIX^e siècle a la particularité d'un glissement des relations vers une intellectualité qui devient aussi politique. Durant le siècle, il y avait une présence importante d'immigrés politiques piémontais en France¹⁹ (mais aussi de toute la péninsule), et des Français au Piémont. Les Français se rendaient au Piémont pour des attributions diplomatiques. Les intellectuels sont donc des personnalités des arts et des lettres, des sciences ou de la musique qui peuvent choisir d'occuper des fonctions politiques.

L'année 1848 signé le retour de la France sur la scène diplomatique piémontaise (et donc italienne)²⁰. Par ce retour, les liens intellectuels entre les deux États s'animent à nouveau. La question du positionnement de la république française est suivie par l'opinion publique piémontaise et discutée dans les lieux de sociabilité, avec au centre l'écrivain Alphonse de Lamartine. Inversement, la question italienne intéresse à nouveau les milieux intellectuels français. Ainsi, cela a amené des patriotes italiens vers la France. Parmi ces patriotes qui ont convergé vers la France, il y avait des monarchistes et des républicains

¹⁹ Gilles Bertrand indique : « L'immigration se concentre dans les villes de Paris, Lyon et le Sud-Est. (Nice et la Savoie à part puisque toujours au royaume de Piémont-Sardaigne jusqu'en 1860) et Marseille. Un premier recensement en 1851 fait état de 63 000 Italiens », in *La France et l'Italie - Histoire de deux nations sœurs*, Armand Colin, 2016, p.172.

²⁰ Ivan Brovelli, « L'italophilie comme facteur d'engagement dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Les Cahiers Sirice*, no.27, 2021, p.13.

comme Giuseppe Mazzini exilé à Marseille (le 14 août 1831). C'est à Marseille qu'il fonde son fameux « *Giovine Italia* ». Les immigrés piémontais (et italiens) prennent conscience que leurs agissements peuvent avoir un impact diplomatique important²¹. Ceci coïncide avec une question italienne qui était de plus en plus présente en France. Les immigrés italiens en France, et ceux français au Piémont, sont en majorité des intellectuels. Ce sont eux qui ont la possibilité de voyager, de s'insérer dans les cercles de sociabilité. Ils font partie des élites qui se côtoient et fréquentent les mêmes lieux. Si au cours du XIX^e siècle les sociétés s'élargissent, le reste de la population a accès à l'altérité à travers l'iconographie, et les récits des élites intellectuelles. C'est aussi à partir de 1849 que des historiens français entreprennent des travaux qu'ils consacrent à la péninsule italique. Ce sont aussi les intellectuels qui forgent les liens politiques, notamment dans les milieux libéraux français et piémontais. Ils occupent aussi des charges diplomatiques comme Édouard Thouvenel²² et Vincent Benedetti qui sont respectivement nommés aux affaires étrangères en décembre 1859, et ambassadeur auprès du royaume d'Italie en 1861, et militaires. Côté piémontais, Costantino Nigra²³ est désigné pour des missions diplomatiques auprès de l'empereur à Paris, et de nombreux généraux comme le général Menabrea²⁴ avaient une double culture. De cette manière, l'ensemble des intellectuels franco-piémontais ont influencé la politique.

C'est donc assez naturellement que le Piémont se tourne vers la France en 1858. Les deux États s'appuient sur un réseau historique de liens formés. Les deux capitales, Paris et

²¹ « Les Français et l'unité italienne 1848 – 1870 » in *Cercle de conférence de la BNF [en ligne]*, 2018, Disponible sur : [<https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/les-francais-et-lunite-italienne-1848-1870>].

²² Édouard Thouvenel (Verdun 1818 – Paris 1866).

²³ Costantino Nigra (1828 Villa Castelnuovo – Rapallo 1907) : issu de la bourgeoisie agraire. Il s'installe à Turin en 1845, avant de participer à la première guerre d'indépendance en 1848 comme volontaire dans l'armée sarde. Il trouve une gratification sociale à travers la fréquentation du salon politique-littéraire d'Olimpia Savio. C'est en 1852 qu'il est introduit comme secrétaire de Cavour, et voit son rôle évoluer à l'issue du Congrès de Paris de 1856 puis de l'attentat de Felice Orsini contre Napoléon III. Il est chargé à Paris d'être un intermédiaire secret (six missions) afin de défendre l'entente franco-piémontaise. Il s'installe à Paris, où il possède une permanence diplomatique à partir de 1861 avant de rejoindre Londres en 1883, puis Vienne en 1885. Il meurt à Rapallo en 1907. (Traduit de l'italien : « *Costantino Nigra* » in *Dizionario Biografico degli Italiani* Disponible sur : [[https://www.treccani.it/enciclopedia/costantino-nigra_\(Dizionario-Biografico\)](https://www.treccani.it/enciclopedia/costantino-nigra_(Dizionario-Biografico))].

²⁴ Luigi Menabrea (Chambéry 1809- 1896).

Turin sont des vitrines de leurs relations. L'historienne Silvana Patriarca indique : « Par ailleurs, que le discours national italien s'est construit dans un mouvement d'échange constant avec l'étranger et qu'il fut perméable aux influences étrangères »²⁵. Le Risorgimento, qui est un « réveil », est donc celui des nations. À travers les intellectuels français et italiens, qui sont aussi ceux qui font la diplomatie et la politique, le processus se met en marche. Il s'agit d'un processus vers un état unifié mais surtout indépendant. Comme pour toutes les nations au XIX^e siècle, il faut un mouvement d'éveil intellectuel et culturel. La construction des nations est aussi perçue comme le résultat d'échanges et de circulations internationales où l'intellectualité et la politique s'entremêlent. Cela a d'ailleurs pu être reproché à la monarchie piémontaise, accusée d'être trop « occupée à nouer des alliances internationales »²⁶. Ainsi, le Piémont n'est désormais plus l'acteur d'une « solution diplomatique » à trouver, mais d'une « résolution nationale »²⁷. On peut considérer qu'il impose, avec la participation de la France, le mouvement national italien. Dès lors, nous entrons dans la conception des nations du XIX^e siècle qui se construisent en lien étroit avec l'extérieur et non pas dans un repli sur soi.

SECTION 2 - L'ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ INTELLECTUELLE PIÉMONTAISE, ENTRE ANCIEN RÉGIME ET REVENDICATIONS LIBÉRALES

« Je ne pense pas qu'il existe en Europe une capitale où l'on conserve plus de respect pour les traditions et les vieux privilèges, et où les débris de ce qu'on appelait jadis la cour soient entourés de plus d'égards »²⁸ : ainsi le diplomate et homme de société français par excellence, Henry d'Ideville décrit la société turinoise en 1859. La société turinoise possède

²⁵ Anne-Claire Ignace, « Le mythe de la régénération italienne », *La vie des idées*, 2011, p.6

²⁶ Catherine Brice, *Monarchie, État et nation en Italie durant le Risorgimento (1831-1870)*, *La Société de 1848*, no. 141, 2012, p.93.

²⁷ Gilles Bertrand, Jean-Yves Fretigné, Alessandro Giaccone, *La France et l'Italie - Histoire de deux nations sœurs*, Armand Colin, 2016, p.217.

²⁸ Henry D'Ideville, *Journal d'un diplomate en Italie : notes intimes pour servir à l'histoire du second empire*, Paris : Hachette, 1872, p.236. Disponible sur : [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1070605.texteImage>].

la particularité d'une implantation aristocratique très présente sur l'ensemble du XIX^e siècle. En effet, de nombreux ouvrages attestent de la solidité du modèle sociétal de type Ancien Régime. Alors que sur l'ensemble de la péninsule la part de richesse entre les mains de l'aristocratie diminue dans les années 1850²⁹, le modèle hérité du siècle précédent continue de régir la société turinoise jusqu'à l'Unité. La société turinoise du roi Charles-Albert maintient la noblesse aristocratique dans ses privilèges. Le *Quarantotto*, bien que changeant certaines structures pour davantage de constitutionnalité avec le Statut Albertin, n'a pas un impact considérable. Le modèle aristocratique et le respect des divisions de classe perdurent jusqu'à l'Unité. Nous retrouvons ce modèle à la cour, comme dans les plus petits espaces, les cercles, les salons ou encore les cafés, et ce malgré l'émergence de la classe bourgeoise à partir de 1848. En effet, la bourgeoisie se développe mais à la différence de ville comme Milan³⁰, elle est encore mise de côté par une aristocratie rigide. Cette division de la société turinoise démontre que la fusion entre l'aristocratie issue de la noblesse et les nouvelles élites bourgeoisie n'a pas encore eu lieu au Piémont. De la même manière, le déclin aristocratique y a été plus au long.

Cependant, nous pouvons considérer que la bourgeoisie n'est pas absente du panorama intellectuel. Avec l'aristocratie, elles forment le corps intellectuel, et constituent les acteurs de la sociabilité de la capitale turinoise.

a) La particularité aristocratique de la société piémontaise

La société turinoise pré-unitaire est une société de noblesse aristocratique, autrement dit, de familles titrées sur le modèle français d'Ancien Régime³¹ et liées à la noblesse

²⁹ Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine 1770-1922*, Paris : Nathan Université, 2002, p.82.

³⁰ Raffaello Barbiera, *La principessa Cristina di Belgiojoso. I suoi amici e nemici, il suo tempo*, Saga Egmont, 2021, p.366.

³¹ Noblesse turinoise « *secondo stato* » divisée en quatre catégories selon les méthodes de recensement du royaume : noblesse pauvre avec un patrimoine inférieur à 100 000 lire, noblesse respectable (« *medio censo* ») fortune comprise entre 100 000 et 500 000 liras. La noblesse « *benestante* » avec un patrimoine d'une valeur entre 500 000 liras et un million, et enfin la noblesse fortunée composée de millionnaires et pluri-millionnaires. (Anthony Cardoza, « La ricchezza antica : l'entità e la struttura dei patrimoni aristocratici », in *Patrizi in un mondo plebeo*, Donzelli, 1999, p.85).

(« *nobiltà rispettabile* »³²). Dans son ouvrage *Patrizi in un mondo plebeo*, Cardoza Anthony explique le maintien de l'aristocratie piémontaise par ses jeux d'influence et sa place dans les corps administratifs depuis des générations³³. En effet, l'aristocratie est présente dans les charges administratives et publiques les plus prestigieuses qu'elle garde par transmission. Grâce à ce mécanisme, elle parvient à maintenir sa primauté. Par ce biais, elle est aussi présente dans les corps de l'Église, de l'armée et de la diplomatie. Elle possède une présence importante dans les hautes fonctions de la société qui lui permet de tenir la dragée haute à son héritage du siècle précédent. Elle est la classe dominante la société intellectuelle :

Soltanto i titolati erano ammessi a corte già nel XVIII° [...] solo loro erano proprietari dei palchi di al Teatro Regio di Torino e sedevano nei posti d'onore durante le cerimonie religiose. Perfino ai balli frequentati da un pubblico più vasto la nobiltà danzava e socializzava separatamente dal resto degli ospiti³⁴.

L'aristocratie se réunit à la cour des monarques de la dynastie Savoie-Carignan. Elle est à la fois titulaire d'un prestige social et symbolique « *ricchezza aristocratica e potere simbolico*. »³⁵. Ainsi, elle parvient à retarder l'influence de la bourgeoisie et à maintenir son modèle. La bourgeoisie turinoise imite encore les règles, les codes et les normes de comportement de l'aristocratie. Son ascendant repose également sur les alliances matrimoniales, la structuration de son réseau social, et son « *associazionismo* » élitiste (contrairement à la bourgeoisie plus pressante dans les autres villes de la péninsule, comme Milan). Car l'aristocratie est la classe qui détient les richesses même après 1848 :

La ricchezza delle famiglie aristocratiche si distingueva dalla ricchezza borghese non solo per entità, ma anche per composizione. Sebbene i patrimoni della nobiltà includessero tutti i tipi di beni personali e immobiliari, la composizione dei patrimoni superiori alle 750 000 lire differiva notevolmente dalla composizione delle fortune borghesi, contribuendo così a caratterizzare la nobiltà piemontese come un'élite distinta e separata dal resto della società. In

³² « La nobiltà rispettabile collocata nella fascia intermedia della ricchezza aristocratica, in termini numerici rappresentava il nucleo più consistente. » (Anthony Cardoza, *op.cit.*, p.91).

³³ Les charges liées à la notion de « noblesse de robe » en comparaison à la « noblesse d'épée ».

³⁴ Anthony Cardoza, *Patrizi in un mondo plebeo*, Donzelli, 1999, p.14.

³⁵ Anthony Cardoza, *Patrizi in un mondo plebeo*, Donzelli, 1999, p.120.

particolare, nei decenni successivi al 1862, i ricchi aristocratici continuarono a seguire i canali tradizionali di acquisizione e investimento della ricchezza, evitando le attività commerciali e industriali che in quegli stessi anni produssero una schiera di nuovi milionari di origini borghesi³⁶.

L'aristocratie turinoise était titulaire de propriétés terrières, à Turin mais surtout en campagne, et également en dehors de la région. Comme souvent, c'est la propriété de la terre qui fait la différence. La monarchie pratiquait encore la concession de titres de noblesse « de robe ». Elle offrait ses titres à des familles qui vont se fondre dans la vieille aristocratie féodale. Ainsi, il y avait une prééminence de certaines familles d'ascendance noble comme les Ferrero Fieschi della Marmora, Beraudo di Pralormo, les marquis de Barolo ou encore les Thaon de Saint-André. Parmi lesquelles nous retrouvons des membres du corps militaire, et des proches du roi :

I beni materiali di cui disponeva la nobiltà mediamente agiata sbiadivano al confronto delle ricchezze possedute dalle famiglie titolate benestanti o più facoltose che rappresentavano nel complesso la vera élite nobiliare del Piemonte. Furono queste famiglie a fornire, per tutto l'Ottocento, la maggior parte dei grandi proprietari terrieri, i grandi magnati e le figure pubbliche di maggior spicco : Cavour, Alfieri di Sostegno, d'Azeglio, Thaon di Revel e Solaro della Margarita³⁷.

À elle seule, l'aristocratie « *benestante* » possédait 8% des propriétés aristocratiques (toujours selon l'étude des registres de successions de 1862 à 1912). Ainsi, l'aristocratie piémontaise se distinguait des autres familles titrées de Rome ou Florence (comme les familles « Orsini », « Borghese » et « Torlonia ») qui avaient des possessions éparpillées dans toute la péninsule. L'aristocratie piémontaise s'est centralisée autour de sa région. De la même manière, c'est cette noblesse aristocratique qui composait la cour du roi Charles-Albert. Cela a permis aux familles de maintenir leur influence tout en continuant d'investir dans des projets de canalisations, agricoles (comme l'expérimentation de nouvelles

³⁶ Anthony Cardoza, *Patrizi in un mondo plebeo*, Donzelli, 1999, p.101.

³⁷ Anthony Cardoza, *op. cit.*, p.101-102.

cultures)³⁸. C'est le cas des Cavour qui étaient des entrepreneurs agricoles. L'aristocratie possédera encore des propriétés terrières et urbaines après l'Unité. Avec l'année 1848, l'aristocratie parvient difficilement à conserver les postes qui lui étaient dédiés. En effet, Charles-Albert modifie les institutions administratives. Par exemple, les postes de chambellans, et de dames d'honneur sont supprimés au profit d'autres fonctions. Ils s'ouvrent aux négociants, aux entrepreneurs, et aux membres de professions libérales judiciaires. Ils vont accéder à un nouveau statut au détriment de l'aristocratie :

Ainsi se distingue d'abord un patriarcat urbain constitué par les plus riches de ces bourgeois et les représentants des aristocraties citadines, parmi lesquels cette classe particulière des nobles non titrés dont on suit le rôle d'intermédiaire entre la noblesse féodale et la bourgeoisie dans la bonne société padane de Plaisance ³⁹.

Cependant, l'aristocratie maintient son assise militaire et reste dans le maintien de son statut de prestige même si elle est menacée, « *Ceto patrizio subalpino campione di municipalismo, che si sentiva minacciata nei suoi privilegi* »⁴⁰. L'aristocratie s'est donc davantage adaptée après 1848 qu'elle n'a tenté d'innover. Elle n'a pas investi dans l'industrie et le commerce, secteurs dans lesquels s'insérera la bourgeoisie. La noblesse aristocratique parvient donc à se maintenir jusqu'en 1860 où elle décline et tend à l'appauvrissement⁴¹.

³⁸ Anthony Cardoza ajoute : « Questo impegno rivolto a migliorare l'agricoltura trasformò le tenute dei nobili piemontesi in alcune delle aziende agricole più produttive e di maggior pregio dell'intero paese » (A. Cardoza, *op. cit.*, p.106).

³⁹ Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine 1770-1922*, Paris : Nathan Université, 2002, p.83.

⁴⁰ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.229.

⁴¹ « I due quinti di tutti i nobili del sondaggio essi possedevano collettivamente soltanto una minuscola porzione della ricchezza aristocratica passata in successione. Non disponendo di sostanziose proprietà terriere, case di campagne e palazzi di città [...] il 60% dei nobili poveri era senza terra; il 7% circa non possedeva alcuna proprietà urbana » (A. Cardoza, *op.cit.*, Donzelli, 1999, p.89-91).

b) L'aristocratie piémontaise comme héritage de la société d'Ancien Régime

Nous savons que l'aristocratie œuvre pour le maintien d'une société de cour. C'est à travers cette société qu'elle souhaite maintenir son statut. Elle y parvient sous le règne de Charles-Albert, et ce malgré la concession du Statut Albertin. Elle tient en héritage les codes de la société d'Ancien Régime française. C'est pour cette raison que l'aristocratie piémontaise est en liens étroits avec l'aristocratie française. Ainsi, l'historienne Maria Adriana Prolo parle de « *infranciosamento*⁴² » contre lequel vont lutter de nombreux intellectuels italiens comme Galeani Napione⁴³. Une influence qui s'est maintenue avec la chute de Napoléon I^{er} et la Restauration : « *Quella corte che, ai tempi di Carlo Alberto, dava l'impressione ai diplomatici francesi di rivivere l'epoca del Re Sole.* »⁴⁴. La ville de Turin amorçait déjà au XVIII^e siècle son développement intellectuel fortement inspiré du siècle des Lumières. La noblesse turinoise, portée par les idées émanant du siècle, s'est rapidement mise à fréquenter les milieux intellectuels dans lesquels circulaient des œuvres françaises. Napoléon I^{er} avait ensuite posé les bases dans ses institutions et dans la société. Avec la Restauration c'est le modèle d'Ancien Régime qui revient. De plus, l'aristocratie piémontaise et française parlent la même langue. La famille royale et la cour parlent le piémontais et le français⁴⁵. La langue française a toujours eu les faveurs de l'aristocratie piémontaise au détriment de l'italien, qui sert à bien figurer en société. Il s'agit d'un choix souvent critiqué, mais qui demeure un héritage du siècle précédent. Les classiques français sont enseignés. Le modèle intellectuel est donc français. Au-delà du modèle de société, la France est présente directement au sein des élites intellectuelles à travers la langue. Une langue dialectale « *abbinata a un francese derivato e modesto*⁴⁶ » : selon Vittorio Bersezio qui soulignait le peu de familiarité des turinois avec la langue italienne parlée et écrite. Cela a perduré sous le règne de Victor-Emmanuel II malgré le recul de l'influence de la cour.

⁴² Maria-Adriana Prolo, *Introduzione alle Poesie di Agata Sofia Sasserno*, Milan : Treves, 1937, p. XLVIII.

⁴³ Galeani Napione (Turin 1748 – 1830).

⁴⁴ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.316.

⁴⁵ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.291-307.

⁴⁶ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.227.

Dans les nouveaux lieux de intellectuels, le français a aussi trouvé sa place, notamment dans les salons aristocratiques.

Dès lors, on trouve une réelle proximité entre l'aristocratie française et piémontaise. À cela, s'ajoute une proximité frontalière qui favorise les échanges. Les élites françaises, qui sont donc celles à pouvoir voyager, échangent avec leurs homologues piémontaises. Pour elles Turin était une ville de passage, ou une ville d'aspect française par l'architecture. Elle est aussi de plus en plus tournée vers la France, grâce à la présence d'une immigration française dans la capitale qui a contribué aux liens entre les deux États. Des Françaises issues de la noblesse sont mariées à des nobles piémontais (cas de la marquise de Villeneuve et de la comtesse Berton de Sambuy née Chabrol). Nous pouvons donc supposer que le lien particulier entre l'aristocratie française et piémontaise a permis de conserver des liens plus larges : intellectuels, culturels et politiques avec comme pilier la langue⁴⁷. Néanmoins, l'influence anglaise de la ville n'est pas à négliger « *da sempre preponderanti a Torino si affiancano la curiosità, l'interesse [...] per la cultura inglese [...] ne fu ammiratore Federico Sclopis uno degli artefici dello Statuto.* »⁴⁸. Cela se retrouve aussi dans le modèle parlementaire du royaume de Piémont-Sardaigne puis du royaume d'Italie, reprennent le modèle anglo-saxon, avec un sénat établi sur le modèle de la chambre des Lords⁴⁹.

Avec le règne de Victor-Emmanuel II, l'aristocratie se maintient mais le fonctionnement de la cour se modifie. Progressivement, si l'aristocratie piémontaise demeure l'exemple du savoir vivre en société, la cour perd du terrain au profit de nouvelles pratiques. La cour quitte le palais qui s'ouvre plutôt aux membres du corps militaire.

⁴⁷ Au détriment d'une culture italienne. Ainsi, dans son Journal Olimpia Savio exprime directement au roi Charles-Albert ses réserves quant à l'utilisation du français plutôt que l'italien à la Cour de Turin. Le piémontais étant exclu : « mi fa senso perché le nostre signore non parlano l'italiano se non come lo parlano i francesi » (Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* (1^e éd.), Milan : Fratelli Treves, vol. I, p.41).

⁴⁸ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.227.

⁴⁹ *Ibidem*, p.227.

c) L'élargissement aux autres classes sociales et le développement de nouvelles pratiques de sociabilité

La concession du Statut permet l'élargissement de la société. Premièrement, il fait reculer l'influence de la cour au profit des parlementaires et militaires⁵⁰. Puis, il permet aussi un abaissement des barrières entre les classes sociales. Ainsi, les artisans, les propriétaires de petits commerces entrent plus facilement en contact avec les strates plus élevées et donc plus éduquées de la société. Les familles de noblesse de titres vont dominer le classement des richesses encore dix années après l'Unité. Cependant, un déclin progressif est constaté à partir de 1862 jusqu'en 1912 au profit de classe bourgeoise⁵¹. La bourgeoisie turinoise se développe. Comme un symbole du basculement vers une domination de la bourgeoisie, la propriété terrière change de mains entre 1874 et 1885, au profit de la bourgeoisie⁵². La concession du Statut Albertin en 1848⁵³ est « *come l'apertura di una diga* »⁵⁴. Au Piémont, la société et ses lieux de sociabilité deviennent plus dynamiques. C'est un souhait du pouvoir. En 1851, Carlo Promis est chargé du plan d'agrandissement de la capitale afin « *d'effacer l'image d'une ville fortifiée, et faire émerger celle d'une métropole moderne* »⁵⁵. Caroline Marsh⁵⁶ épouse de l'ambassadeur américain fait le constat suivant :

Sta mattina ho appreso della curiosa distinzione che viene fatta a Torino tra le famiglie nobili e quelle dell'alta borghesia. Pare che dai tempi della rivoluzione del 1848 e del 1859, i nobili, che per generazioni hanno trattato la borghesia con tale superiorità da rasentare l'insolenza, hanno

⁵⁰ Constat du diplomate Henry D'Ideville envoyé à Turin entre 1859-60 qui rédige dans son *Journal d'un diplomate en Italie : notes intimes pour servir à l'histoire du second empire*, une description de la vie turinoise.

⁵¹ Anthony Cardoza, *op.cit.*, Donzelli, 1999, p.85-87.

⁵² La bourgeoisie, par distinction avec la haute-bourgeoisie, désigne les non titrés progressivement associés à une activité mercantile (à l'activité de commerce).

⁵³ Premier pas vers la réforme (et également les prémices de l'abandon progressif d'une société de cour de type *Ancien Régime* avec l'Unité).

⁵⁴ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.317.

⁵⁵ « Sbiadire l'immagine della città fortificata affinché ne emergesse quella di una più moderna metropoli » (S. Cavicchioli, *op.cit.*, p.227).

⁵⁶ Caroline Marsh tenait un journal *Il diario dell'ambasciatrice degli Stati Uniti in Italia dal 1861 al 1865*.

ora avvicinato questi *parvenus* e mandato loro biglietti da visita per farli accedere liberamente ai loro circoli. Ma la borghesia, tenuto conto degli affronti passati e volendo dimostrare la propria indipendenza, non ha fatto caso a questi biglietti. Un amico mi ha anzi confessato che per uno straniero l'accesso all'alta borghesia è molto più difficile che non alle antiche famiglie ed è certo un peccato che la memoria di torti passati sia usata per mantenere assurde distinzioni di casta quando i vecchi ostacoli cominciano a perdere significato⁵⁷.

Cette confrontation permanente pousse l'aristocratie dans ses retranchements et participe à l'attractivité de la capitale. La bourgeoisie trouve sa place dans ce vent de liberté. Elle va rapidement prendre conscience de la possibilité de s'élever socialement à travers les réformes. Désormais, un avocat peut accéder à un poste politique. La vie de cour n'a plus le même rayonnement. Cela donne lieu à une sociabilité plus privée. Ces nouvelles pratiques permettent à la bourgeoisie d'entrer dans les cercles intellectuels de Turin. De plus, les classes ne constituent pas une homogénéité. À l'intérieur de l'aristocratie, on trouvait la partie conservatrice et la partie « *éclairée* » plus accommodante vis-à-vis des idées libérales. Avec la bourgeoisie émergente turinoise, elles peuvent presque constituer un clivage sensible aux changements et au progrès. À partir du milieu du siècle, elles se côtoient davantage, car les lieux de sociabilité évoluent :

Da centri di erudizione, conversazione, scambio culturale e svago, i salotti e i circoli di lettura diventano [e ancora più lo saranno dopo il 1848], luoghi vivaci di discussione e di mediazione politica fra le tradizionali élites del potere e frange sempre più estese della borghesia desiderosa di cambiamento⁵⁸.

Ainsi, des imprégnations mutuelles ont lieu. La bourgeoisie a pris conscience des nouveaux horizons culturels que Turin offre⁵⁹. Cela est également favorisé par la venue en masse des étrangers au Piémont. L'élargissement s'effectue dans un premier temps au profit

⁵⁷ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.331.

⁵⁸ Silvia Cavicchioli, « Donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin : Daniele Piazza Editore, vol.3, 2012, p.19.

⁵⁹ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.318.

de la bourgeoisie et intervient plus tard pour les autres classes sociales. Dès lors, les thèses récentes d'une fusion entre les vieilles et nouvelles élites sont difficilement applicables au Piémont. Il n'y pas eu de fusion mais des imprégnations. Les frontières de classe ont diminué, sans totalement disparaître. L'aristocratie se replie et devient plus exclusive. C'est la société turinoise dans sa globalité qui s'ouvre. Cependant, l'aristocratie reste le modèle à suivre jusqu'en 1860. Il ne s'agit pas d'une fin de cycle pour l'aristocratie piémontaise qui conserve aussi son prestige militaire. Cette reconnaissance est liée à la notion de sacrifice pour la patrie.

SECTION 3 – L'EVOLUTION DE LA PLACE DES FEMMES DANS LA SOCIETE PIEMONTAISE DU XIX^E SIECLE

La place des piémontaises dans la société correspond à la vision générale du XIX^e siècle. Cependant, la particularité aristocratique du Piémont et le Risorgimento ont créé des éléments d'analyses supplémentaires, Ainsi, l'épouse de l'ambassadeur américain, Caroline Marsh constante encore en 1860, l'interdiction de se déplacer seules pour les jeunes filles non mariées⁶⁰. La femme ne marche pas seule après une certaine heure, et doit respecter le code vestimentaire moral (apparaître sans chapeau à une certaine heure n'était pas moral par exemple). Si elles décident d'apparaître seules publiquement, cela doit être pour une raison précise, et dans un cadre précis. Le plus souvent il s'agit d'un cadre mondain lors de bals donnés à la cour du royaume, de réunions périodiques auxquelles elles participent, ou encore pour se rendre dans les lieux de sociabilité. Leur mode d'expression est avant tout, un langage silencieux. Nous retrouvons dans ses descriptions les attributions des femmes : le mariage, et l'éducation. L'ensemble se résumerait ainsi à un rôle domestique. La société piémontaise définit les contours entre ce qui relève du masculin et du féminin.

Puis, il y a la question de la distinction entre les femmes de l'aristocratie turinoise et celles de la haute-bourgeoisie, et petite bourgeoisie et de sa pertinence. Nous verrons que la réponse peut revêtir plusieurs aspects. En effet, les distinctions de classe sont à prendre en

⁶⁰ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.333.

compte, mais ne sont pas si évidentes pour expliquer les différences en ce qui concerne les femmes. Seules les classes qui composent la masse populaire restent dans un retrait intellectuel total et une pauvreté importante.

Enfin, leur rôle se développe. Dès lors, nous allons voir que le Risorgimento leur permet d'écrire, de se réunir en « agrégations féminines » voire même d'aller au front. Cependant, il contribue aussi à figer une identification du féminin-maternel. Les femmes restent soumises à un discours visant à les discipliner et à promouvoir des valeurs de fidélité, sacrifice et exemplarité⁶¹. Elles doivent incarner la femme piémontaise mais aussi italienne. C'est à travers ces fonctions purement privées, qu'elles peuvent espérer accéder à une forme d'intellectualité et qu'elles y parviendront.

a) La femme, place et rôle attribués dans la société

La place des femmes se trouve dans la sphère privée. Elles sont les garantes, à la fois de la famille, et des traditions. Elles sont celles qui doivent diffuser la morale publique. Tout d'abord, on peut y voir, ici aussi, un héritage du siècle précédent. La Révolution française, puis la présence napoléonienne n'ont pas réellement créés de nouveaux droits aux femmes. En 1789, le journal turinois *Giornale scientifico letterario e delle arti* publiait un article anonyme intitulé *Riflessioni sopra le donne e sopra l'utilità che potrebbero ricavare dal coltivare le lettere*. L'article conseillait aux piémontaises, l'étude des lettres, des arts, des langues et surtout de la poésie⁶². L'article posait aussi les caractéristiques propres aux femmes, les incitant à aller vers une voie qui devait être la leur⁶³. Les célèbres phrases de Olympe de Gouges⁶⁴ sont aussi diffusées au Piémont. Ainsi, l'influence de la Révolution française est présente et perçue comme un modèle jusqu'au début du XIX^e siècle.

⁶¹ Laura Fournier-Finocchiaro [Document Word].

⁶² C'est de cette manière que le genre poétique patriote sera très exploitée par les femmes italiennes comme turinoises tout au long du Risorgimento, parmi lesquelles nous retrouvons la poétesse et amie d'Olimpia Savio : Agathe Sophie Sassernò (1815 – 1860), mais aussi Laura Beatrice Oliva Mancini (1821 - 1869).

⁶³ Maria Adriana Prolo, *op. cit.*, p. XXX.

⁶⁴ Olympe de Gouges (1748 Montauban – Paris 1793) morte guillotinée en 1793 à Paris, rédactrice de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne le 5 septembre 179, femme qui monta également régulièrement à la tribune.

Cependant, les femmes n'ont connu que quelques tentatives d'entrer dans la sphère publique. On assiste au retour d'un rôle pour les femmes qui n'avait jamais été vraiment abandonné. Nous retrouvons au Piémont le même paradoxe qu'en France⁶⁵. Le rôle de la femme est resté celui de la mère éducatrice. C'est ce portrait précis de la femme que nous retrouvons dans l'idéalisme féminin du Risorgimento. Selon l'historienne Maria Pia Casalena, les femmes avaient la place en société que les hommes leur donnaient :

Nous retrouvons ici dans toute son influence, mais sous un éclairage nouveau, l'importance de la période française en tant que creuset de valeurs, de mythes et d'idées qui allaient se parfaire et s'enrichir au cours du XIX^e siècle. Pour les femmes aussi, le Risorgimento a commencé en 1796 et a connu un moment essentiel durant le *triennio* « jacobin », lorsque plusieurs chartes constitutionnelles se réfèrent explicitement aux vénérables mères de famille comme premières éducatrices aux valeurs de la patrie et de la citoyenneté⁶⁶.

Leur place en société se construit autour, à la fois des canons traditionnels de la famille, de l'éducation, la philanthropie et de la sociabilité (appelée parfois mondanité lorsqu'il s'agit des pratiques féminines)⁶⁷, et du canon risorgimentale. Avec le Risorgimento, les piémontaises doivent éduquer leurs fils, comme des fils de la nation⁶⁸. Ce sont elles qui transmettent les bases morales à leurs enfants. Elles perpétuent la famille. Néanmoins elles accèdent peu à l'instruction. Ainsi, des polémiques sur l'instruction des piémontaises apparaissent. La polémique de l'abbé Pietro Contrucci⁶⁹ implique directement l'instruction des femmes piémontaises indépendamment du rang auquel elles appartiennent. Ce dernier considérait, les piémontaises comme inférieures vis-à-vis des Anglaises et des Françaises. Selon lui, les femmes italiennes étaient responsables par leur ignorance de la dégradation

⁶⁵ Que nous pouvons retrouver dans la *Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen de 1789*, où les femmes sont absentes ce qui a donné lieu à la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* à l'initiative d'Olympe de Gouges en 1791. Une déclaration qui a eu un écho à l'étranger dont l'Italie.

⁶⁶ Maria Pia Casalena, *op.cit.*, *La Société de 1848*, no.44, 2012, p.117.

⁶⁷ Maria Pia Casalena, « Femmes et Risorgimento un bilan historiographique », *La Société de 1848*, no.44, 2012, p.115.

⁶⁸ Thèse de l'historienne Simonetta Soldani.

⁶⁹ Pietro Contrucci (Calamecca 1788 - Florence 1859).

de la Patrie⁷⁰. Son essai lui a valu une réponse d'Isabella Rossi Gabardi en 1840 dans le périodique turinois *Museo scientifico letterario ed artistico del 1840* avec un article intitulé *Lettera in difesa delle donne italiane* (1840)⁷¹. Comme en témoignent les différentes polémiques, la question de l'éducation des femmes alimente les débats. Cependant, il ne s'agit pas d'outrepasser leurs attributions. La loi « Casati » de 1859 (du nom du ministre de l'instruction publique Gabrio Casati⁷²) dispose d'un système différencié et hiérarchisé entre les filles et les garçons. Cette loi est restée en vigueur jusqu'en 1877. Aucun espace de parole n'est donné aux femmes. Elles le prennent de fait, à travers les associations philanthropiques, humanitaires, et l'écriture. Les femmes aristocratiques, comme celles issues de la bourgeoisie, développent un intérêt pour les mémoires, les journaux intimes et la poésie. Cela concernait les femmes alphabétisées, celles issues des élites, car l'alphabétisation des classes populaires est faible, même après l'Unité (notamment dans les campagnes comme le dénonce *La Nunziata : novelle campagnuole* de Giulio Carcano). Ainsi, très peu de femmes rédigent et écrivent en pratique. Nous trouvons des discours d'hommes qui font la promotion de l'éducation des femmes.

b) Le statut des piémontaises selon leur classe sociale

Le premier constat est celui de piémontaises qui n'ont pas toutes le même accès à l'éducation. De manière générale, elles sont moins nombreuses que les hommes à accéder à l'éducation. Le second constat est celui de l'inégalité des richesses. Les femmes de l'aristocratie accèdent plus facilement à l'éducation. Néanmoins, ces dernières sont subordonnées aux hommes, tout comme les femmes issues de la bourgeoisie. Il est donc difficile pour elles d'acquérir une place, puisqu'elles ne possèdent pas de ressources directes. Ainsi, on trouve des inégalités dans la distribution des richesses, et dans les droits de succession entre les hommes et les femmes :

La distribuzione della ricchezza aristocratica rifletteva pienamente la gerarchia dei valori nobiliari: patriarcato, primogenitura e lignaggio. Non sorprende, infatti, che uomini e donne

⁷⁰ Maria-Adriana Prolo, *Introduzione alle Poesie di Agata Sofia Sasserno*, Milan, Treves, 1937, p. LXXXIV.

⁷¹ Maria Adriana Prolo, *op. cit.*, p. LXXXIV.

⁷² Gabrio Casati (Milan 1798 – Milan 1873).

dell'aristocrazia non godessero in egual misura delle ricchezze familiari. Sono indicativi al riguardo i dati statistici relativi alla distribuzione della ricchezza in base al sesso: laddove meno di un terzo dei nobili maschi lasciò proprietà inferiori a 100 000 lire, la metà di tutte le nobildonne piemontesi rimase al di sotto di questa soglia rientrando così nelle categorie dei nobili indigenti. Esse infatti costituivano la maggioranza dei nobili di basso censo compresi nel sondaggio⁷³.

À celles-ci s'ajoutent des différences de richesses entre les classes sociales. Les richesses des femmes aristocrates se matérialisent par des possessions « *di carta* » (des hypothèques), et des droits de propriétés qu'elles détiennent de leurs pères, frères ou époux. Elles peuvent accéder à une situation financière très élevée par rapport, à la fois au reste de la population, et aux autres femmes dont celles de la bourgeoisie. Elles sont aussi un moyen légal d'opérer des transferts de dots au sein des familles. Si elles n'étaient pas en situation de réelle pauvreté, elles restaient toute leur vie en état de dépendance financière⁷⁴. À Turin, la célèbre marquise Juliette Barolo Colbert, ou encore la noble Beatrice del Pozzo della Cisterna, ont bénéficié par leur statut d'une situation financière aisée, d'une vie mondaine riche tout comme d'une éducation étoffée⁷⁵. Cependant, elles n'avaient aucun contrôle effectif sur leur patrimoine pourtant élevé. Les femmes sont donc subordonnées aux hommes dans la société et dans le cadre familial, sans condition de classes. De ce point de vue, la réelle amélioration du XIX^e siècle a été de garantir aux héritiers légitimes des deux sexes une portion légale⁷⁶. Malgré leur statut inférieur, nous pouvons constater que les femmes aristocratiques sont « *generalmente più agiate delle loro controparti borghesi* »⁷⁷.

Pour ce qui est du statut en société. Nous savons que les mœurs des aristocrates étaient le modèle. La bourgeoisie en imitait les codes. À Turin, les femmes sont exclues des lieux

⁷³ Anthony Cardoza, *op. cit.*, p.95.

⁷⁴ Anthony Cardoza, *op. cit.*, p.95.

⁷⁵ Ladite « condition des titulaires de rente » garantit, pour les hommes et femmes de la noblesse, une entrée d'argent suffisante pour leur train de vie et leur permet une liberté d'activités (A. Cardoza, *Patrizi in un mondo plebeo*, Donzelli, 1999, p.85).

⁷⁶ Anthony Cardoza précise : « Nei 33 anni che la mia indagine copre, solo 14 donne lasciarono patrimoni superiori al milione di lire [...] le grandi possidenti dovevano le proprie fortune all'assenza di un erede maschio » (*op. cit.*, p.95-96).

⁷⁷ Anthony Cardoza, *op. cit.*, p.97.

de sociabilité tant qu'elles n'étaient pas mariées. La seule exception est le bal des « *tote* »⁷⁸. Il s'agissait d'une cérémonie annuelle qui permettait aux jeunes filles de l'aristocratie, et dans un second temps, de la haute-bourgeoisie, de rencontrer leur futur époux. Ainsi, Olimpia a pu y participer. De plus, nous savons que l'aristocratie confiait l'instruction des femmes aux institutions privées et aux couvents, sans intervention du gouvernement⁷⁹. La haute-bourgeoisie faisait de même. Cependant, cela n'empêche pas les femmes de faire partie de la société intellectuelle, ni de prendre part aux échanges intellectuels. Des aristocrates sont présentes dans les événements du Risorgimento. On les retrouve dans les insurrections dirigées par les « *Carbonari* »⁸⁰ à l'image de Bianca Milesi ou Matilde Visconti⁸¹, l'amante de Stendhal. Elles adhèrent au mouvement féminin des « *Giardiniere* », mouvement qui s'inspiraient de l'Ordre des Jardiniers libres fondé en Écosse au XVII^e siècle. Il s'agissait d'un mouvement féminin, de femmes issues de la bourgeoisie intellectuelles⁸². Celles issues de la bourgeoisie font exceller une nouvelle nationale ; Cas de Teresa Confalonieri (1787-1830) épouse du patriote Federico Confalonieri considérée également comme une protagoniste majeure et redécouverte par les historiens contemporains. Elles participent à l'entreprise des Mille, descendent sur les places, prennent la plume, ou encore portent secours aux soldats et blessés. Dès lors, le Risorgimento a permis une participation féminine. Il y a de vraies prises de conscience et de position qui en découlent. Elles participent à la mutation éthique et culturelle qui vont conduire les femmes à de nouvelles responsabilités⁸³. Toutefois, nous pouvons considérer ces éléments avec modération vis-à-vis d'une quelconque volonté émancipatrice.

⁷⁸ Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* (1^e éd.), Milan : Fratelli Treves, vol. II, p.52.

⁷⁹ Maria-Adriana Prolo, *Introduzione alle Poesie di Agata Sofia Sasserno*, Milan : Treves, 1937, p. LXXXVII.

⁸⁰« Carbonari », Disponible sur : [<https://www.universalis.fr/encyclopedie/carbonarisme-charbonnerie/>].

⁸¹ Laura Fournier-Finocchiaro, [Fichier Word].

⁸²« Giardiniere », Disponible sur : [https://it.wikipedia.org/wiki/Società_delle_Giardiniere].

⁸³ Maria Pia Casalena, « Femmes et Risorgimento un bilan historiographique », *La Società de 1848*, no.44, 2012, p.117.

c) L'implication directe et le symbolisme des femmes avec le Risorgimento

Nous pouvons à présent nous intéresser au Risorgimento. Ainsi, ce dernier a-t-il amené des changements pour les femmes ? De manière plus chronologique, les événements d'après 1848 ont-ils impacté la place, le statut et le rôle des piémontaises dans la société ? Les femmes s'insèrent dans le *sentiment national* italien. Ainsi, selon l'historienne Simonetta Soldani, on peut non seulement parler de « *Risorgimento nazionale* » mais aussi de « *Risorgimento delle donne* »⁸⁴. Les deux sont donc indissociables. Cependant, cette notion peut être nuancée. L'article de Laura Fournier-Finocchiaro explique que l'histoire du Risorgimento a pu montrer : « Des événements qui ont promu le progrès des hommes, en les libérant des formes d'oppression naturelle, sociale ou idéologique, eurent des effets différents, sinon opposés, sur les femmes »⁸⁵. Ceci permet de concevoir le Risorgimento comme une période de transition en ce qui concerne les femmes, et leurs droits. Si le changement politique national s'amorce bel et bien, il se produit plus lentement pour les femmes. La phase risorgimentale « féministe » se manifesterait davantage par une émancipation introspective⁸⁶, un changement de perception d'elles-mêmes. Néanmoins, les femmes sont parvenues à prendre une place de fait en l'absence de droits. Avec le *Quarantotto*, il y a l'apparition d'un discours spécifique à l'Italie qui touche le Piémont. Il s'agit d'un discours qui vise à théoriser l'égalité des sexes par la résilience et l'abnégation des femmes italiennes. Ce discours est repris par les femmes et se poursuit tout au long du Risorgimento. Avec la Première guerre d'indépendance, puis la Seconde, les piémontaises se sont engagées. Le mouvement modéré piémontais a continué d'alimenter la figure de la femme patriote comme une éducatrice patriotique, et comme une « *mater dolorosa* ». Cela est conçu autour de la conception risorgimentale de la femme-mère⁸⁷. Leur engagement

⁸⁴ Simonetta Soldani, *Il Risorgimento delle donne*, 2021, Disponible sur : <https://storiainpodcast.focus.it/il-risorgimento-delle-donne-di-simonetta-soldani/>.

⁸⁵ Laura Fournier-Finocchiaro [Document Word].

⁸⁶ Il ne s'agit pas encore d'une véritable émancipation mais d'une phase de transition vers celle-ci. Cette transition a comme première phase le Risorgimento politique et national de l'Italie. (Simonetta Soldani, *Il Risorgimento delle donne*, 2021, Disponible sur : <https://storiainpodcast.focus.it/il-risorgimento-delle-donne-di-simonetta-soldani/>).

⁸⁷ « *Mammismo* » in *Vocabolario Treccani*, Disponible sur : <https://www.treccani.it/vocabolario/mammismo/>

passé aussi par l'écriture. Ainsi, Giulia Molino Colombini a publié son *Torino* en 1842 et essai intitulé *Sull'educazione delle Donne* en 1851, Cristina de Belgiojoso a publié son *Della condizione delle donne* (1866)⁸⁸. Elles écrivent des articles dans les journaux, entretiennent leurs correspondances, rédigent des traités d'éducation, et réunissent à travers les salons. Par l'ensemble de leurs écrits, elles offrent une clé de lecture des liens intellectuels, et des réseaux de relations qui se créent à travers le Risorgimento⁸⁹. À partir de 1830-1848, les écrits se multiplient. L'Histoire s'accélère, et entretient la flamme, alors que l'Unité se prépare. Il y a également un rôle de l'édition. De plus, les femmes contribuent à assouplir les lieux de sociabilité, qu'elles fréquentent de plus en plus. Elles échangent avec les intellectuels, mais aussi entre elles. Les correspondances entre Olimpia Savio et son amie Agathe-Sophie Sassernò en sont l'exemple. Laura Fournier-Finocchiaro explique que les femmes se dédient des vers et des citations, se proposent les unes aux autres pour les recueils et les publications de plus en plus nombreuses : anthologies, ouvrages collectifs et livrets qui voient le jour dans la péninsule⁹⁰. Si bien que nous pouvons parler de premières agrégations féminines. Cependant, cela soulève une problématique constante du XIX^e siècle que nous retrouverons également dans les salons. Quelle considération reçoivent leurs entreprises intellectuelles ? En effet, elles sont perçues comme superficielles, sans structuration ou inconsistantes⁹¹. Ainsi, les revues féminines se développent comme la revue

Dans son livre *La Mamma* (Bologne : Il Mulino, 2005), Marina d'Amelia identifie une volonté des patriotes de réformer les mœurs des italiennes. Selon l'historienne Maria Pia Casalena cet essai a contribué à l'apparition dans les années 1830-1840 de « la sphère domestique comme un laboratoire de valeurs civiles et politiques » (Maria Pia Casalena, *op. cit.*, p.118).

⁸⁸ Disponible sur : [<http://www.cristinabelgiojoso.it/articoli/condizionedonne.pdf>].

⁸⁹ « La memorialistica e i carteggi offrono una chiave di lettura delle osmosi culturali, delle reti di relazioni, della circolazione delle idee in atto nella società elitaria e salottiera, particolarmente intensi e significativi nei momenti cruciali di svolta della storia piemontese e nazionale » (S. Cavicchioli, « Le donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin : Daniele Piazza Editore, vol.3, 2012, p.19).

⁹⁰ Laura Fournier-Finocchiaro [Document Word].

⁹¹ Une relativité qui pourrait venir de la conception de femme-mère. Ainsi, la femme se considérerait moins dotée dans d'autres domaines, notamment ceux liés à la rationalité et la réflexion. En l'absence de ces éléments comment elles pourraient [et elles-mêmes se sentir capables] avoir les capacités requises pour un discours intellectuel. Si nous n'avons pas de capacité de raisonnement comment nous pourrions avoir les qualités qui servent à l'exposition d'un discours, à la parole ?

Eva Redenta (dès 1855). Elle est entièrement rédigée par des femmes, et dirigée par Luigi Silva et Medoro Savini. Le processus de civilisation reste au cœur du Risorgimento. En parallèle, les piémontaises fondent un journal *Strenna Femminile a profitto dell'Associazione Filantropica delle Donne Italiane*, imprimée à Turin par Arnaldi en octobre 1861⁹². Une initiative saluée, qui peut être perçue comme le nouveau symbole d'une conscience féminine patriotique. Ces agrégations permettent de constituer de vrais réseaux entre Turin et Naples par exemple mais pas d'émancipation. C'est plus tard que Turin sera un centre de l'émancipation avec Emilia Mariani⁹³. À la fin du XIX^e siècle, l'analphabétisme est traité avec le développement des institutrices. L'ensemble permet de créer un public de lecteurs et lectrices, et auteures et autrices. Les agrégations deviennent des unions féminines en 1893⁹⁴. Il y a donc une dynamique féministe qui continue de prendre et de se propager au cours du XIX^e siècle. À l'approche de la Seconde guerre d'indépendance, les femmes commencent également à se constituer en associations sociales et politiques. Elles réclament le droit à l'instruction pour toutes les femmes. Une grande partie d'entre elles sont des exilées à Turin. La figure de la femme catholique se développe aussi avec l'élection du Pape Pie IX en 1846. Ce dernier fait émerger la philanthropie féminine qui organise des récoltes de fonds, aide les soldats, et établit des comités et associations. La diffusion de l'éducation est une revendication importante. On peut parler de femmes éducatrices (bien que toujours encadrées par l'Église) avec toujours Giulia Molino Colombini issue de la bourgeoisie piémontaise ou encore Jesse White Mario⁹⁵. Ces dernières réussissent à mettre en place l'éducation pour les femmes et à permettre à des femmes de la bourgeoisie d'être institutrices. Puis, il y a celles qui vont aussi prendre part à la guerre. Elles sont acceptées dans l'Armée de Garibaldi, comme la savoyarde Rosalia Montmasson Crispi⁹⁶, Giuseppina de Barcellona dite « *Peppa la cannoniera* »⁹⁷, ou encore Antonia Masanello la « *guerriera*

⁹² Silvia Cavicchioli, « Donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin : Daniele Piazza Editore, vol.3, 2012, p.27-28.

⁹³ Emilia Mariani (Turin 1854 – Florence 1917).

⁹⁴ Fiorenza Taricone, Barbara Meazzi, « Le conferenziere : la parola femminile nello spazio pubblico », Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=PzEA3AGNsec>].

⁹⁵ Jessie White Mario (1832 - 1906), épouse d'Alberto Mario (1825 -1883).

⁹⁶ Rosalia Montmasson Crispi (Saint-Jorioz 1823- Rome 1904).

⁹⁷ Giuseppina Bolognara Calcagno (Barcellona Pozzo di Gotto 1841-1900).

di Garibaldi »⁹⁸. Erminia Fuà Fusinato⁹⁹ rejoint le Piémont en 1861 à la tête d'un comité de patriotes et s'adresse directement à Victor Emmanuel II au sujet de Venise¹⁰⁰. La même année, les associations et les comités se développent davantage. Les appels des femmes italiennes se diffusent¹⁰¹. Ainsi, selon Silvia Cavicchioli, le Piémont :

Da una partecipazione informata rimasta sostanzialmente isolata nell'ambito privato e domestico (e di cui carteggi e memoriali conservatisi sino a noi restituiscono una precisa scansione) si passa a un interesse più consapevole sulle vicende politiche e militari e una condivisione ai fatti risorgimentali che investe la sfera pubblica ¹⁰².

Les femmes prennent part à la vie intellectuelle et politique. Elles sont un soutien pour les hommes, et pour la nation. La plupart des femmes sont dans une idéologie modérée. Il s'agit pour elles de concevoir leur sphère domestique et leur sphère publique comme un ensemble. Lorsque les femmes écrivent, ouvrent leur salon, elles le font toujours en parallèle de leur vie familiale et leur fonction domestique.

CHAPITRE II – LES LIEUX INTELLECTUELS DE LA CAPITALE TURINOISE COMME VITRINE DE L'ATTRACTIVITE DU PIEMONT

Nous avons vu que l'ancrage aristocratique donne à la société turinoise une particularité dans le paysage du XIX^e siècle. Néanmoins, celle-ci n'a pas empêché le développement intellectuel de la capitale. De la même manière, elle n'a pas empêché l'accroissement de

⁹⁸ Antonia Masanello (Cervarese Santa Croce 1833 – Florence 1862).

⁹⁹ Erminia Fuà Fusinato (Rovigo 1834 – Rome 1876).

¹⁰⁰ Silvia Cavicchioli, « Donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin : Daniele Piazza Editore, vol.3, 2012, p.26.

¹⁰¹ Silvia Cavicchioli, *op. cit.*, p.26.

¹⁰² Silvia Cavicchioli, « Donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin : Daniele Piazza Editore, vol.3, 2012, p.26.

son attractivité. Ainsi, Turin a connu un développement progressif. Les historiens ont considéré que la période historique allant des réformes initiées dès octobre 1847 par Charles Albert, puis achevées par le Statut Albertin, à la mort du roi Victor-Emmanuel II était celle des grands changements. C'est donc l'arc des années 1848 aux années 1864 qui nous intéresse ici car il marque un point de rupture avec les années de « Restauration ». Ces années correspondent également au *Quarantotto* jusqu'au déplacement de la capitale à Florence. En effet, lorsque Turin n'a plus été la capitale du Royaume elle a connu un déclin important. L'attractivité de la ville reposait sur les réformes concédées par la monarchie. Ces réformes ont touché l'ensemble de l'intellectualité. Cela se constate dans l'étude des lieux de formation intellectuelle et de sociabilité. Les universités et académies sont entrées dans une dimension nouvelle. Puis, les lieux de sociabilité déjà existants ont vu l'apparition de nouvelles pratiques. Les lieux de sociabilité de Turin sont les théâtres, les ambassades, les cafés, les places et les salons. Ils sont des lieux essentiels dans la création de liens. Ils offrent une occasion de vie publique, de voir et d'être vus. De plus, ils sont détachés de la cour où les pratiques anciennes sont encore présentes (réceptions uniquement réservées à un nombre restreint d'invités). C'est dans ces lieux que les intellectuels turinois peuvent se réunir et rencontrer les intellectuels étrangers jusqu'à devenir des lieux clés. Les Français qui se rendent à Turin en parallèle de la politique engagée par Napoléon III et Victor-Emmanuel II, sont amenés à fréquenter ses lieux et à y retrouver leurs habitudes. Ils constatent constater les points d'évolution de la capitale et les similitudes avec leur propres lieux intellectuels. Ainsi, les lieux de sociabilité désignent l'ensemble des activités intellectuelles présentes dans la société turinoise. La plupart de ces lieux reçoivent les mêmes personnes facilitant les rencontres.

Dès lors, c'est tout un monde intellectuel qui se côtoie à Turin. Les étrangers affluent vers la capitale d'un Piémont qui apparaît comme l'État constitutionnel et indépendant sur lequel fonder un espoir patriote¹⁰³. Turin est également une capitale où il faut se rendre, surnommée « *Mecca* » italienne.

La capitale s'anime, devient un carrefour d'échanges et de relation pour les intellectuels, hommes comme femmes, de catégories sociales différentes, exilés de la péninsule comme étrangers.

¹⁰³ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.311.

SECTION 1 - L'ESSOR DES LIEUX DE FORMATION INTELLECTUELLE

« Sembrava che al Piemonte facesse capo tutta la vita pubblica italiana e in Torino pensasse la mente, palpitasse il cuore dell'Italia »¹⁰⁴: écrit Vittorio Bersezio pour définir le Piémont et sa capitale. Ainsi, le Piémont est au centre de la vie publique italienne. La capitale turinoise est au cœur de la vie intellectuelle. Dès lors, Turin compte des lieux créés afin de former les esprits : les universités et les académies. Il s'agit de véritables lieux de formation intellectuelle. Le phénomène de multiplication des académies apparaît déjà au cours de la dernière moitié du XVIII^e siècle. Non seulement, ce phénomène en a fait une mode très italienne, mais il a permis de développer leur fonction. Au XIX^e siècle, les académies sont le résultat d'une volonté d'animer culturellement et intellectuellement le Piémont. On peut trouver l'Académie des Sciences, des Arts, de la Musique. Ainsi, les académies et les universités sont le point de départ de l'attractivité intellectuelle. D'une certaine manière, elles sont également celui de la sociabilité turinoise. Au-delà d'une formation, elles permettent d'entrer en contact avec ce qui se faisait de mieux en matière intellectuelle.

De plus, à ces lieux, s'ajoute l'essor de la presse. Turin devient un vivier éditorial sans égal sur la péninsule italique. La presse, et plus généralement le monde de l'édition, ont participé grandement à la formation des esprits. D'abord, elles constituent un moyen d'expression pour les intellectuels. Par ce moyen, ces derniers peuvent diffuser leurs idées, auprès de l'opinion publique. Les journaux se sont développés avec le *Quarantotto*. Ils sont diffusés dans les lieux de sociabilité comme les cafés. Cela a modifié le statut des intellectuels, notamment celui d'écrivain qui peut désormais revêtir celui de journaliste.

Enfin, les réformes entreprises par les souverains de Savoie ont favorisé le développement de la presse. La monarchie, qui souhaite par leur intermédiaire montrer la modernisation de ses institutions, a donc soutenu cet essor.

¹⁰⁴ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.229.

a) Les académies et universités au service du rayonnement intellectuel

Après les révoltes étudiantes de 1821, l'Université de Turin est de nouveau ouverte en 1827. À son sujet, l'écrivain français Paul Valéry en visite à Turin écrit : « Malgré un peu trop de compliments aux dignitaires présents, ce discours n'était pas sans intérêt, et il y régnait une indépendance littéraire, une modération et une impartialité tout-à fait remarquables »¹⁰⁵. C'est en 1848 que la vague libérale atteint réellement la capitale. Les Jésuites sont chassés et déchus de leur monopole sur l'éducation par le ministre de l'instruction publique (« *la pubblica istruzione* ») Carlo Boncompagni di Mombello. Ainsi, le Sacré Cœur de Turin, lieu réputé où Olimpia Savio a effectué sa formation, perd son privilège. Le royaume entend prendre des mesures éducatives après la concession du Statut Albertin :

Vide numerose riforme nel decennio preunitario¹⁰⁶ e un intreccio virtuoso con lo sviluppo editoriale [...] dall'istituzione della Società per le scuole infantili (patrocinate da personaggi come Cavour, Bon Compagni, d'Azeglio, Balbo), all'istituzione di scuole per l'istruzione femminile, dall'attività di Carlo Ignazio Giulio all'opera svolta da Vincenzo Troya, Ferrante Aporti, e Gian Antonio Rayneri per le scuole di metodo (cioè scuole di formazione degli insegnanti elementari)¹⁰⁷.

Au cours des années 1848-1864, le développement des arts, de la littérature et de l'ensemble des sciences humaines a lieu. L'Université turinoise doit représenter la nouvelle culture, se diriger vers l'utilisation de l'italien pour contrebalancer la forte présence dans les écoles d'une culture française. L'ensemble du milieu universitaire a désormais une fonction précise. L'Université de Turin située au Palais de l'Université sous Victor Amédée II, puis en 1848 à la place des Facultés de Sciences et Lettres. Le roi Charles-Albert a pour

¹⁰⁵ Maria Adriana Prolo, *Introduzione alle Poesie di Agata Sofia Sasserno*, Milan, Treves, 1937, p.66-67.

¹⁰⁶ « Decennio preunitario » : aussi appelé « decennio di preparazione » correspond aux années 1849-1859 de préparation à l'Unité.

¹⁰⁷ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.232.

ambition de faire de la capitale piémontaise un centre artistique de niveau européen. Les académies deviennent très importantes sous l'impulsion de Cavour. Leur statut est valorisé et reconnu au-delà des frontières. La France reconnaît son prestige, et les académiciens français et piémontais du milieu du XIX^e siècle sont en lien permanent. Les académies participent au développement des sciences juridiques et économiques mais également humaines. « L'Académie royale des Sciences et Palais des Musées » fondée en 1783 (modification de celle précédemment créée officieusement en 1757) avait déjà été remaniée par Napoléon I^{er}. Pendant la période napoléonienne, elle était divisée en deux classes : Sciences, mathématiques et physiques, et Sciences morales, historiques et philologiques. Chacune des classes comptaient vingt académiciens résidents à Turin et dix non-résidents, et dix étrangers. Napoléon I^{er} en fut nommé membre à vie à titre honorifique. Son fonctionnement est conservé par la nouvelle politique. La monarchie en fait la vitrine de son mécénat et la vitrine de son royaume. L'Académie développe une place particulière dans le circuit intellectuel mais également auprès de l'opinion publique et des gouvernements européens¹⁰⁸. Dans la lignée, l'Académie Philharmonique de Turin est créée en 1815. Elle prend elle aussi de l'épaisseur grâce au soutien des souverains jusqu'à pouvoir acquérir en 1838 le Palais dei Borgo¹⁰⁹. Elle repose sur un système où les femmes des pensionnaires prennent en charge l'enseignement des bonnes manières aux élèves du « *popolo minuto* »¹¹⁰. Puis, l'Accademia Albertina et l'Académie des Beaux-arts sont réformées par Charles-Albert en 1833¹¹¹. Ce dernier effectue des donations régulièrement. Progressivement, les Académies sont communément appelées « Sociétés » comme la Société promotrice des Beaux-arts fondée en 1842 dans la demeure du comte de Benevello qui en a été le premier président. Elle a été créée dans le but de diffuser l'art piémontais et ses peintres en vogue. Les modernisations des lieux de formations ont permis la circulation d'idées. Ces académies

¹⁰⁸ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.229.

¹⁰⁹ Même si Turin avait déjà une forte tradition musicale au siècle précédent avec l'orchestre du théâtre Regio.

¹¹⁰ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.293-303.

¹¹¹ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.229.

et sociétés sont des lieux de sociabilité intellectuelle¹¹². Elles sont une occasion de créer des liens avec l'extérieur et un moyen de se confronter aux autres. Ainsi, la monarchie accepte d'accueillir en 1840 le Congrès des scientifiques italiens à Turin. Elle saisit l'occasion de s'offrir une vitrine concrète¹¹³. Elle réitère l'opération régulièrement, ambitionnant de présenter Turin comme la référence en termes de progrès civil et scientifique. Cette opération de communication est confiée à Bertolotti. L'organisation du Congrès a été le meilleur prétexte pour souligner l'italianité de Turin et la volonté de mettre en avant l'existence d'une culture italienne. On peut y voir la volonté plus large de souligner l'existence d'un peuple italien uni, même s'il n'est pas encore uni en tant que nation. Pour la première fois, Bertolotti mentionne à la fin de son ouvrage *Descrizione di Torino* l'ouvrage le terme « fraternel » (« *affratellamento degli ingegni italiani* »)¹¹⁴. L'idée d'une patrie commune commence à apparaître avec la ville de Turin, et sa monarchie comme protagoniste. Bien que l'académie soit sans ambition politique, elle a eu un lien étroit avec la monarchie et le pouvoir (elle accueillait la présence d'officiels de l'armée).

Toutefois, l'équilibre entre valorisation du passé et modernité pour le futur est difficile. Car, le but sous-jacent est de mettre en valeur la monarchie. La monarchie souhaite créer une « *nationalisation de la dynastie* », lui donner un caractère consensuel. Elle fait le choix de diffuser son histoire directement dans les lieux de formation. Elle crée des chaires de géographie, de philosophie, d'histoire qui font figures inédites dans le paysage italien. Elles sont complétées par la fondation de la *Deputazione di Storia Patria*¹¹⁵ en 1833 qui s'élargit en 1859 à l'historiographie. D'instrument pour orienter l'opinion publique, l'Université devient un vrai moyen de propagande politique rendu possible par les œuvres de Bianchi et Cibrario. Ces derniers contribuent à cimenter le consensus autour de la Maison de Savoie et vont trouver un écho dans les autres lieux de sociabilité dont les salons. En parallèle, la littérature et les langues sont développées. Le secteur humaniste connaît le plus de changements. L'enseignement des langues et littératures est confié à Gaspare Gorresio :

¹¹² Silvia Cavicchioli, *op. cit.*, p.231.

¹¹³ Le directeur était Alessandro Saluzzo (Turin 1775 – Turin 1851). Un guide fut également publié et distribué.

¹¹⁴ Davide Bertolotti, *Descrizione di Torino*, Turin : Giuseppe Pomba Editore, 1840, p.423.

¹¹⁵ « *Deputazione di Storia Patria* » in : Enciclopedia Treccani online, Disponible sur : [\[https://www.treccani.it/enciclopedia/deputazione-di-storia-patria_%28Enciclopedia-Italiana%29/\]](https://www.treccani.it/enciclopedia/deputazione-di-storia-patria_%28Enciclopedia-Italiana%29/).

Fin dal 1848, in luogo della facoltà di scienze e lettere erano nate quella di belle lettere e filosofia. Alla prima apparteneva la cattedra di storia moderna che, affidata a Ercole Ricotti, forniva ampia legittimazione e consenso alle coeve vicende risorgimentali consolidando un'operazione in atto sin dagli anni trenta attraverso la storiografia cosiddetta sabaudista¹¹⁶.

Cette recherche de consensus, on la retrouve dans les monuments publics, dans les inaugurations qui servent à la fois à la sociabilité, mais aussi à la construction de l'identité italienne future. Dès 1848, l'objectif est affirmé. Il est de deux sortes : « Celebrare la monarchia sabauda in un'ottica ormai compiutamente nazionale, utilizzare i codici culturali in chiave pedagogico-patriottica per la costruzione di un'identità italiana »¹¹⁷. Ainsi, on peut ajouter la création après l'Unité du Musée civique de Turin inauguré en 1863 : « Con una sensibilità attenta ai temi del consolidamento dello stato liberale, oltre che dal rafforzamento del principio di nazionalità. Dal canto suo la classe politica subalpina demandò agli studi giuridici una precisa funzione civile »¹¹⁸. Une fonction civile dont les femmes sont exclues, absentes des universités. Seule la formation de professeure des écoles leur ouvre les portes de l'École Normale Supérieure (Loi Casati de 1859). C'est plus tard sous l'impulsion de la Française Elisa Lemonnier¹¹⁹, une éducatrice qui fonde en 1862 la notion d'enseignement professionnel pour les femmes, que les écoles de formation des femmes ont existées. Il faut donc attendre la fin du XIX^e siècle pour voir les premières femmes turinoises diplômées (comme Maria Ferné Velleda)¹²⁰.

¹¹⁶ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.232.

¹¹⁷ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.233.

¹¹⁸ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.229.

¹¹⁹ Élis Lemonnier (Sorèze 1805 – Paris 1865).

¹²⁰ « La vita delle donne del Risorgimento », Disponible sur

[<https://www.camilocavour.com/associazione/incotri-cavouriani/la-vita-delle-donne-nellottocento/>]

b) Le développement de la presse

Les journaux sont étroitement liés à l'intellectualité. Tout d'abord, nous retrouvons les intellectuels dans les activités journalistiques. Des journaux étaient adjoints aux académies. Ils avaient des publications au poids scientifique majeur. C'était notamment le cas de la « *Rivista Contemporanea* », revue à laquelle ont collaboré de nombreux intellectuels piémontais et étrangers comme Francesco Guerazzi, ou encore Niccolò Tommaseo (Olimpia Savio y a rédigé également quelques articles). Les « letterati del tempo svolsero funzioni determinati con la fitta collaborazione a quotidiani e riviste, nel segno del rinnovamento culturale e dell'impegno civile »¹²¹: explique l'historienne Silvia Cavicchioli. Ainsi, les intellectuels voient la participation journalistique comme un moyen d'expression et d'implication politique. Cependant, ces activités doivent être favorisées par des réformes afin de réellement exister. Ici encore, le Statut Albertin a permis l'affirmation par un texte de ces nouvelles pratiques. C'est l'article 28 du Statut qui dispose de ces libertés :

Art. 28. - La Stampa sarà libera, ma una legge ne reprime gli abusi. Tuttavia le bibbie, i catechismi, i libri liturgici e di preghiere non potranno essere stampati senza il preventivo permesso del Vescovo¹²².

Par cet article, le royaume a préservé la flamme révolutionnaire de 1848. Il a garanti la constitutionnalité des libertés intellectuelles accordées aux citoyens. Enfin, la censure recule, mais sans réellement disparaître. Ces nouveaux acquis participent à l'ensemble de l'émanation intellectuelle de la ville. Pour certains, cet enthousiasme semble un peu naïf et inconscient. Les plus sceptiques se trouvent parmi le parti démocratique qui font entendre leurs voix dans la presse¹²³. Nous pouvons dire que la monarchie de Savoie garantit une liberté d'expression relative, mais inédite en comparaison de la Lombardie-Vénétie sous contrôle autrichien avec une censure effective. Le Statut est suivi de la réforme du 29

¹²¹ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.239.

¹²² Extrait de l'Article 28 du *Statut Albertin*, Disponible sur :

[https://www.quirinale.it/allegati_statici/costituzione/Statutoalbertino.pdf].

¹²³ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.46.

octobre 1848 qui autorise les journaux à caractère politiques et limite les pouvoirs de police. En novembre de la même année, il crée une commission supérieure de censure avec comme président le comte Federico Sclopis¹²⁴. L'ensemble de cette politique est reprise par son fils Victor-Emmanuel II.

Le Statut Albertin a permis la progression de la presse et de l'ensemble du secteur de l'édition, « *Già nel corso del periodo 'Carlo albertino', l'industria degli stampatori e librai piemontesi aveva conosciuto un progressivo processo di ammodernamento, che l'avrebbe presto portata a livelli europei* »¹²⁵. Entre 1857 et 1859, la capitale turinoise connaît un développement éditorial considérable qui lui permet de dépasser Milan. Après le *Quarantotto* et jusqu'en 1857 on compte « *32 établissements de typographies, un grand nombre de quotidiens, 53 publications périodiques parmi les quelles 18 traitaient de politique, 35 de sciences, lettres, arts et industrie.* »¹²⁶. Les typographies turinoises naviguent sur ce climat de liberté, attirant des ingénieurs de toute l'Italie. La construction de l'édition turinoise se fait autour de la croissance bourgeoise. Les maisons d'éditions se développent : la « *Stamperia Reale* », « *Stamperia Sociale* », « *la Fontana* », « *la Marietti* » ou encore « *Casson* ». On peut aussi trouver des journaux sympathisants de la monarchie comme le « *Parlamento* » quotidien à tirage faible fondé par Luigi Carlo Farini. Le journal prend ensuite le nom de « *Il Piemonte* » afin d'expliciter son filon piémontais. Le plus célèbre était la « *Gazzetta del Popolo* »¹²⁷ distribué dès juin 1848 (premier numéro le 16 juin 1848), à l'initiative de Felice Govean et Giambattista Bottero. Le journal a eu un succès immédiat notamment auprès de la petite bourgeoisie. Il est diffusé dans tout le Piémont, et distribué quotidiennement dès 1851¹²⁸. Ainsi, « *l'insieme di tale produzione fu un formidabile strumento per raggiungere un più vasto pubblico di lettori, altrimenti esclusi*

¹²⁴Le sacerdote Costanzo Gazzera est nommé président de la commission appliquée aux provinces de Turin.

¹²⁵ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.232.

¹²⁶ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.228.

¹²⁷ Autres journaux fréquemment recensés : *Tribuna del Popolo*, *Il Conciliatore*, *Istruttore del Popolo*.

¹²⁸ Federico Navire ajoute : « La Gazzetta del popolo rappresentò per più di un secolo il vero giornale del Piemonte e dovette poi soccombere nel secondo dopoguerra [...] alla Stampa. » (Federico Navire, *op. cit.*, p.346-347).

dai canali più alti di trasmissione della cultura. »¹²⁹ : indique l'historienne Silvia Cavicchioli. Les journaux sont conçus pour la diffusion, malgré un taux d'alphabétisation encore faible¹³⁰, et l'opinion publique s'agrandit. Ainsi, le journal « *Il Tecnico* » apparaît comme la : « *schiera di proletari della penna* »¹³¹. La conception de journaux éphémères (« *effemeridi* ») apparaît et permettait des tirages à la journée. D'autres quotidiens au tirage pourtant faible ont contribué à la constitution d'un tissu politique « *ex novo* ». Il s'agit aussi pour les intellectuels, et notamment les étrangers d'écrire pour s'assurer des ressources pour vivre. La « *Gazzetta del Popolo* » emploie des collaborateurs en provenance de Lombardie-Vénétie. Le journalisme devient une alternative aux intellectuels étrangers qui ne parviennent pas à obtenir une chaire universitaire comme Giuseppe Massari, Guglielmo Stefani¹³², et Giovanni Prati. Certains deviennent de véritables porte-paroles des intérêts et des aspirations de l'aristocratie lombarde exilé au Piémont. Le journal « *L'Opinion* » a participé au rapprochement entre cette aristocratie et la politique de Cavour. La « *Croce di Savoia* » se présente comme un refuge pour ses compatriotes¹³³. Les journaux sont aussi un terrain d'expression pour les femmes. Ils sont des moyens d'expression et de réflexion pour les intellectuels, de véritables sources d'informations pour l'opinion publique. Ils sont lus dans les cercles de lectures, les cafés et les salons. Une presse patriotique se développe. Les journaux suivent de très près les événements du Risorgimento et se politisent jusqu'à demander explicitement l'entrée en guerre du Royaume de Sardaigne contre l'Autriche. Avant le Statut Albertin la presse se limite à commenter les défaites. Désormais, les journaux rappellent aux turinois la brutalité des autrichiens dans le but de maintenir le

¹²⁹ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.228.

¹³⁰ Est estimé pour l'année 1861 un taux d'alphabétisation de 78% (72% pour les hommes, 84 % pour les femmes), Données disponibles sur : [<https://www.camilocavour.com/associazione/incotri-cavouriani/la-vita-delle-donne-nellottocento/>].

¹³¹ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.62.

¹³² Giuseppe Massari (Tarante 1821 – Rome 1884); Guglielmo Stefani (Venise 1819 – Turin 1861).

¹³³ Malgré les réformes il demeure difficile d'avoir une totale indépendance ; par exemple Ferrara qui finit par abandonner à cause de ses désaccords et de son incompatibilité avec Rattazzi.

sentiment national¹³⁴. Chaque volonté de création, de diffusion, et de démocratisation d'un domaine, comme les sciences par exemple, sert à la fois à l'attractivité de Turin et à la culture patriotique : « Le idee hanno più vasta e capillare circolazione presso una sempre più numerosa opinione pubblica, attraverso giornali e riviste che nascono in numero sorprendente grazie alla maggiore libertà di stampa. »¹³⁵. Le journal « *Il Risorgimento* » est créé dès 1847 à l'initiative de Cesare Balbo, et Cavour. Le journal diffuse les idées du parti modéré piémontais. Comme il était tenu par des nobles, il n'inspirait pas la sympathie de la petite bourgeoisie ni des jeunes qui y préféraient d'autres journaux comme le « *Concordia* », considéré comme le plus libéral de tous¹³⁶. Cela laisse apparaître les difficultés de la conquête populaire et les différends entre la noblesse aristocratique et la bourgeoisie. Dans un royaume où les langues parlées sont : le français, le piémontais et l'italien, la traduction est valorisée¹³⁷. Les journaux publient donc directement des traductions. Dès lors, la langue commune étant une base à l'Unité d'une nation, les journaux participent à la diffusion de l'italien même s'il existe un journal en langue française le « *National* ». Il s'agit d'émettre l'hypothèse d'une volonté des intellectuels, puis de la monarchie (à travers ses universités et académies à l'image d'une Académie Française qui se veut gardienne du français) garant du projet « *d'italianité* » de la société piémontaise. Toutefois, Turin demeure la capitale d'un royaume à l'implantation aristocratique. L'expansion du métier de journaliste y est moins bien accueillie que dans d'autres capitales européennes. Le journalisme de métier « *apparaît comme une trahison par rapport aux nobles fins de la culture, qui devait avoir comme objectif le bien public* »¹³⁸.

¹³⁴ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.65.

¹³⁵ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.227.

¹³⁶ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.323.

¹³⁷ Contexte propre au XIX^e siècle, des débats entre les intellectuels italiens sur la langue. La question de la langue est un point essentiel abordé et débattu au milieu du siècle à la fois par les intellectuels littéraires (poésies dialectales et ceux en faveur d'une italianisation) que politiques.

¹³⁸ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.64.

Les journaux sont aussi liés au pouvoir. Les journaux préparent le terrain à l'action politique réelle et concrète de la partie modérée (en opposition avec Mazzini), sur fond d'avancement politique et de rapprochement avec la France. À cela s'ajoutent, l'entrée de la bourgeoisie dans le processus national par sa présence dans les lieux intellectuels et la possession d'activités, l'ouverture économique, comme premier pas libéral, puis la fin des barrières douanières afin de favoriser une circulation des personnes et des capitaux. La ville est rendue plus attractive pour les étrangers, et surtout les frontaliers. Les traités commerciaux avec la France ont eu des retombées directes sur le Piémont et sa capitale qui sont entrées dans le circuit européen du savoir (« *circuito europeo del sapere* »). Les Français qui se rendent à Turin pour des raisons intellectuelles constatent les changements. L'exemple de l'intégration réciproque est celle de l'intellectuel Quintino Sella¹³⁹.

SECTION 2 - LES LIEUX FORMELS ET INFORMELS : DE VRAIS LIEUX DE SOCIABILITE

Les lieux formels sont les lieux intellectuels par essence. Les lieux informels sont une conséquence des changements opérés dès la moitié du XIX^e siècle. Les lieux formels désignent davantage les ambassades et les théâtres, tandis que l'informalité se constate à travers la fréquentation des cafés et l'émergence du rôle des places. Une place privilégiée est réservée aux salons. Si les salons turinois font partie intégrante de ces nouvelles pratiques ils ont une particularité. L'ensemble constitue les lieux de sociabilité de la capitale turinoise. Ils marquent, « *Il passaggio da una vita di relazione chiusa a una sociabilità più aperta e pubblica, meno subordinata a criteri di appartenenza.* »¹⁴⁰, car nous le verrons, le développement de ces lieux va de pair avec les événements politiques. En effet, le *Quarantotto* et la concession du Statut Albertin, ont permis la progression des lieux de sociabilité vers davantage d'intellectualisation et de politisation. Ainsi, les années de règne

¹³⁹ Quintino Sella (Sella di Mosso 1827 – Biella 1884).

¹⁴⁰ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.228.

de Charles-Albert et Victor Emmanuel II (1848-1878) ont constitué des années de changements.

Le XIX^e siècle est aussi le siècle des réunions, des débats voire conspirations et complots. En Italie, c'est autour de la question de l'Unité. Les lieux demeurent les mêmes, mais leurs pratiques changent. Ces lieux longtemps associés au « *svago d'élite* »¹⁴¹ de la première partie du siècle connaissent des évolutions, tandis que de nouvelles pratiques apparaissent. Dès lors, l'étude de ces lieux est importante afin de comprendre comment la société intellectuelle piémontaise exerce sa sociabilité. Cela permet également de démontrer en quoi ils sont essentiels dans la création de liens entre la France et le Piémont.

a) Les ambassades et les théâtres de la capitale

Les ambassades et les théâtres peuvent être considérés comme les premiers lieux de sociabilité. Ils sont aussi des lieux de visibilité, miroirs du fonctionnement d'une société. Les ambassades sont à la fois les lieux de la diplomatie et les résidences du corps diplomatique. Leur fonction diplomatique est donc celle officielle. Néanmoins, elle enveloppe les codes de sociabilité comme l'organisation de réceptions ou de bals afin de réunir les acteurs intellectuels de la ville. À Turin, les ambassades (et *de facto* les ambassadeurs) sont partie intégrante de la société. C'est pour cette raison qu'elles s'établissent au cœur de la vie culturelle et intellectuelle. Ainsi, les ambassades françaises ont occupé divers bâtiments de prestige comme l'aile du « *Palazzo Barocco* » projeté par Michel-Ange Garove pour les Asinari di San Marzano¹⁴², à l'occupation d'une aile non loin de l'Académie Philharmonique. Les ambassadeurs à l'instar du baron Prosper De Barante et de son épouse qui organisent de nombreuses réceptions¹⁴³. Les ambassades françaises sont

¹⁴¹ Carlotta Sorba, *L'Italia nel melodramma nell'età del Risorgimento*, Bologne: Mulino Ricerca, 2001, p.102.

¹⁴² Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.324.

¹⁴³ Maria-Adriana Prolo, *Introduzione alle Poesie di Agata Sofia Sasserno*, Milan : Treves, 1937, p.65.

à leur apogée entre 1840 et l'Unité¹⁴⁴. C'est ainsi que l'élite intellectuelle française présente à Turin, avait un premier point de rencontre avec son homologue piémontaise. Le journal d'Henry D'Ideville, secrétaire d'ambassade à Turin en 1859¹⁴⁵ permet ici aussi de vérifier cela. En effet, par son passage à Turin, il a pu rendre compte d'un journal entier sur la sociabilité turinoise et la comparer à celle parisienne. Henry d'Ideville a observé « *les principaux personnages de l'Italie* »¹⁴⁶ à travers les ambassades. On peut déceler l'avantage du corps diplomatique par intégration presque unanime dans la société turinoise. L'aristocratie ouvre plus facilement les portes de ses cercles aux ambassadeurs (à l'exception de certains salons). Les ambassades interviennent dans la construction des échanges intellectuels au-delà donc de leur mission purement diplomatique. Les autres États sont également présents comme la délégation anglaise qui organise également des réceptions auxquelles sont conviés Cavour, et Massimo d'Azeglio. On trouve aussi les ambassades de Russie, de Prusse, des États-Unis, ou encore d'Espagne. Plus la présence étrangère ou les liens avec l'état sont importants, plus le rôle de l'ambassade est considérable. Ainsi, la création d'une ambassade est d'abord nécessaire pour soutenir cette présence. Dans le cadre des relations franco-piémontaises, le rôle des ambassades dans l'entretien des liens officiels n'est pas à négliger. Si nous prenons l'année 1831, le marquis Antonio Brignole Sale¹⁴⁷ est l'ambassadeur du Piémont à Paris, et son homologue Français à Turin, le maréchal Sebastiani¹⁴⁸. Il y a donc une présence réciproque. Les deux ambassadeurs communiquent, envoient des informations, réalisent des enquêtes notamment sur les suspicions de réseaux d'agitateurs, et contrôlent l'immigration en raison des craintes révolutionnaires¹⁴⁹. Ainsi, les deux États sont parvenus à arrêter quatre-cents Italiens et huit-

¹⁴⁴ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.324.

¹⁴⁵ Henry D'Ideville (Cellule 1830 – Paris 1887) il est nommé secrétaire d'ambassade à Turin en 1859. De son passage dans la société turinoise en témoigne son Journal d'un diplomate en Italie publié en deux volumes entre 1872 et 1873.

¹⁴⁶ Henry, D'Ideville, *Journal d'un diplomate en Italie: notes intimes pour servir à l'histoire du second empire*, Paris : Hachette, 1872, p.46.

¹⁴⁷ Antonio Brignole Sale (Genova 1786 – 1863).

¹⁴⁸ Horace Sebastiani (La Porta 1772 - Paris 185)

¹⁴⁹ « *Les circulaires ministérielles françaises sur les réfugiés étrangers (1830-1870)* », Asileurope, URL : <https://asileurope.huma-num.fr/wp-content/uploads/2018/05/Corpus-Circulaires-France.pdf>

cents Français issus de Grenoble, qui projetaient une insurrection en Savoie¹⁵⁰. Après l'Unité, le corps diplomatique français a reçu la faveur d'assister aux séances du Parlement.

Le second lieu de rencontre est le théâtre. À Turin on dénombrait douze théâtres dans les années 1860 :

Luoghi importanti della sociabilità torinese del tempo di Cavour furono i teatri (e in particolare i palchi privati), spesso epicentri di manifestazioni patriottiche, talora improvvisate e spontanee, in altri casi programmati dall'alto [...] soprattutto dopo la concessione dello Statuto, nei teatri furono messe in cartellone opere tese ad amplificare la passione nazionale [...] Torino era a quei tempi *la città dei teatri*¹⁵¹.

Les théâtres étaient des lieux très fréquentés. Chaque théâtre avait son public. Ainsi, le « *Regio* » était le théâtre de la cour et du corps diplomatique, dont celui français. Il était le lieu de rencontres de toute la société intellectuelle, « non si troverebbe facilmente una selezione di gente più aristocratica in altre parti dell'Europa » : constate encore Caroline Marsh dans son journal en janvier 1862¹⁵². La noblesse qui avait un attrait particulier pour l'opéra au *Regio*, appréciait aussi le carnaval et les bals, privilégiant ses formes de sociabilité. L'influence des pratiques du « *vecchio Piemonte subalpino* » est forte. Elle entraînait parfois en opposition avec l'ambition attractive de la capitale. Dans les années 1860, la « fronde » des nobles qui étaient contre l'utilisation de l'italien a des conséquences sur la fréquentation du *Regio* au profit du *Rossini* qui représentait des comédies dialectales. De nombreuses références historiques étaient présentées au public. Il existait une censure sur la dramaturgie qui interdisait les références libertaires. Le théâtre accueillait les personnalités étrangères élitistes qui pouvaient y voir les représentations à la gloire des monuments italiens et de la monarchie de Savoie. Le « *Regio* » a donc été le lieu d'épisodes diplomatiques. En 1860, l'absence du ministre Français des affaires étrangères, Édouard Thouvenel, à une représentation est remarquée et a pu être perçue comme un choix

¹⁵⁰ Existence également de rapports officiels où les suspicions d'une entente entre Lafayette et les agitateurs piémontais exilés sont notifiées.

¹⁵¹ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.232.

¹⁵² Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.233-236.

politique¹⁵³. Il y avait aussi le théâtre « *Carignano* », le « *D'Angennes* » qui était l'hôte de la compagnie royale. Le théâtre « *Scribe* » construit en 1857, était prisé par la noblesse milanaise. Il mettait en scène les meilleures comédies françaises qui étaient jouées simultanément en France. En effet, le « *Scribe* » était le siège de la compagnie Meynadier très en vogue à Paris. Le « *Scribe* » peut être vu comme le symbole de la proximité intellectuelle et culturelle entre le Piémont et la France. Le *Scribe* et le *Regio* accueillaient une présence Française importante¹⁵⁴.

Au cours du XIX^e siècle, les théâtres deviennent des objets nécessaires au sein d'une ville. Il s'agit d'une idée héritée de la Révolution française. Le fait de se rendre au théâtre était vu comme un signe d'éducation et un moyen d'accéder à celle-ci. Cependant, les théâtres évoluent et deviennent des espaces publics édifiés par les autorités qui en reconnaissent une « *utilità morale e sociale* »¹⁵⁵. À Turin, les théâtres sont construits selon ce modèle. La monarchie y joue un rôle important. Dès Victor-Emmanuel Ier qui a suivi la dynamique de création de lieux culturels. Il institue la Compagnie royale en 1820, complétée par la création d'une rente publique pour permettre la location des théâtres. Les théâtres du « *Carignano* » et « *D'Angennes* » ont bénéficié de ce système. Cela a contribué à créer de l'engouement et à développer le goût du public pour le théâtre¹⁵⁶. Mais en réalité, les constructions étaient le plus souvent à l'initiative de notables qui souhaitaient créer des théâtres grâce aux sociétés par actions. Les femmes y étaient admises. Ce sont eux qui venaient demander l'accord des pouvoirs publics, de la municipalité voire du roi. Ainsi, dans le centre-nord de l'Italie des théâtres sociaux ont pu être mis en place (théâtres sociétaires).

Les théâtres piémontais étaient très ritualisés, de l'entrée aux attributions des loges. Les balcons privés peuvent être quasiment considérés comme des lieux à part entière. Ils étaient privatisés à la manière d'une loge (avec une arrière salle privée). La salle à l'italienne avec

¹⁵³ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.66.

¹⁵⁴ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.273-290.

¹⁵⁵ Carlotta Sorba, *L'Italia nel melodramma nell'età del Risorgimento*, Bologne: Mulino Ricerca, 2001, p.36.

¹⁵⁶ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.273-290.

la présence de rang offrait : « un'eccellente riproduzione topografica delle gerarchie sociali »¹⁵⁷. La disposition des théâtres permettait d'observer la reproduction de la vie sociale, favorisée par une disposition alvéolaire de ces derniers. Les théâtres étaient majoritairement constitués de balcons ouverts où tout le monde se voyait (comme 60% des théâtres de la péninsule). Le roi possédait ses loges royales et fréquentait également le premier rang où il était accompagné le plus souvent de l'ambassadeur de France¹⁵⁸. Les premières lignes étaient pour les nobles (avec des emplacements pour les domestiques). Pour les autres, on pouvait trouver des représentants de la bourgeoisie dont celle financière. Les personnalités des premiers rangs attiraient l'attention. Les clés des loges étaient en possession du chambellan (« *ciambellano* ») de cour qui les attribuait selon le grade de noblesse¹⁵⁹. Ainsi, les théâtres sont partie intégrante de la vie sociale de la capitale. Ils sont des lieux où on pouvait y voir une représentation de la société. Ils reproduisaient également l'esprit d'association que l'on retrouve dans le XIX^e siècle italien. On y retrouvait cette volonté associative de constituer des groupes, de se réunir, de voir et d'être vu. Ainsi, ils faisaient cohabiter l'espace public constitué de la scène et l'espace privé des loges et balcons. De la même manière que la société turinoise faisait cohabiter espace publics et privés. Ainsi, la baronne Olimpia Savio se remémore ses souvenirs au théâtre :

Al primo, terzo e quarto ordine l'aristocrazia semplicemente; al secondo i ministri, ambasciatori la regina Maria Cristina con il suo enorme turbante di velo bianco, e il re Carlo Felice, che faceva in palco e allo scoperto il suo petit souper composto specialmente di grissini impastati con polpa di trote; al quinto, la borghesia, le mogli dei magistrati, dei generali, ecc che non erano titolate¹⁶⁰.

Des théâtres qui étaient le reflet des pratiques de leurs sociétés. Ils étaient à la fois créés par et pour la société, et aussi en mesure de créer celle-ci. De la même manière, ils en sont

¹⁵⁷ Carlotta, Sorba, *L'Italia nel melodramma nell'età del Risorgimento*, Bologne: Mulino Ricerca, 2001, p.60.

¹⁵⁸ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.273-290.

¹⁵⁹ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.273-290.

¹⁶⁰ Raffaello, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio*, (1e ed.), Milan: Fratelli Treves, 1911, vol. I, p.7-8.

la reproduction voire l'extension naturelle, « *I palchi dei teatri, naturale prolungamento dei salotti, estensione della corte, dei corridoi ministeriali* »¹⁶¹. Il est donc pertinent de relier les théâtres aux ambassades car on y retrouvait le même mécanisme et les mêmes personnalités. Ils sont deux lieux de sociabilité. Ils sont deux lieux de créations de liens.

¹⁶¹ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.233.

APPENDICE AL CAPITOLO I.

STATO DI DISTRIBUZIONE DEI PALCHI DEL REGIO TEATRO
fatta d'ordine di S. M. nel Carnovale del 1846-47

ORDINE PRIMO: a Destra.

- 1.° - Marchese Meana, suocera e nuora, per una metà, e per l'altra, contessa Masino nata Borghese.
- 2.° - Contessa Massa di San Biagio nata Cotti di Alice, per una metà, e per l'altra, contessa Arnaud nata di San Biagio, e dama Rocci nata Pullini.
- 3.° - Contesse di San Fermo nata Actis, Dal Pozzo nata Dal Pozzo d'Annone, per una metà, e per l'altra, contesse Mazzè della Rocca nata di Chianoc, e Sillano nata Gandolfo.
- 4.° - Contesse Salino nata Viarana, e Viarana di Monasterolo nata Valfrè, per una metà, e per l'altra, dama Melano di Portula nata Salino.
- 5.° - Contesse Morelli del Popolo nata Sanvitti, e Caleri di Sa'a nata Montiglio, per una metà, e per l'altra, contessa Morelli nata Castellani.
- 6.° - Contesse Cravosio nata di Langosco, e Della Chiesa di Benevello nata di Pasero, dama Des-Geneyns nata Pomarello, e baronessa Plana nata Lagrange.
- 7.° - Dama di Salasco nata del Melle, e contessa di Vaglierano nata Thaon.
- 8.° - Contesse Avet, Piola nata Caselli, Lunel di Cortemiglia nata Malabaila, e Lunel nata Luserna.
- 9.° - Contesse di Pamparato, suocera e nuora.
- 10.° - Marchese di Pruney nata Seyssel d'Aix, e Massel nata della Marmora.
- 11.° - Contessa di Baldissero nata Raffaelis di San Sauveur, per una metà, e per l'altra, contessa Olivieri nata Cocconito, e dama Panissera nata Caccia.
- 12.° - S. E. la marchesa Spinola nata Carrega, per una metà, e per l'altra, contesse Viansson-Ponte nata Carrega, e Caccia nata di Priero.
- 13.° - Governatore dei Reali Palazzi.

ORDINE PRIMO: a Sinistra.

- 1.° - Contesse Bosco di Ruffino nata Riccardi di Netro, e Solaro nata Castellani, e dame Castelnuovo di Torazzo nata Boetti, e Cortina nata Gervasio.
- 2.° - Contessa di Porselli della Valle, e dama Valfrè di Celle nate Ceppi, per una metà, e per l'altra, baronessa Visconti nata Bruno, e provvisoriamente, contessa di Salmour.

Figure 1 Appendice des personnalités présentes au théâtre (1848), *Memorie della Baronessa Olimpia Savio*, Raffaello Ricci, Milan : Fratelli Treves, 1911, vol. I, p.19-20.

- 3.^o - Marchesa Faussonne di Montaldo, e contessa Fauzone di Louvenzito.
- 4.^o - Contessa Morelli d'Aramengo nata Montiglio, e baronessa De Bottini nata Roggeri, *per una metà, e per l'altra*, contessa Brondelli nata Radicati.
- 5.^o - Marchesa Clavesana nata Arnuzzi De' Medici, e contessa Brès nata Guasco.
- 6.^o - Contessa Della Valle nata Piossasco, *per una metà, e per l'altra*, marchesa Caray nata di San Marzano, e contessa Lanzavecchia di Bury nata Pollotti.
- 7.^o - Contesse Lazzari nata Faà di Bruno, e Ghisilieri nata Mathis, *per una metà, e per l'altra*, contessa di Borgaro nata di Baldissero.
- 8.^o - Contesse Provana nata Radicati, Pes d'Ayala nata Roggero, Losa nata Della Torre, e Cerruti di Castiglion Falletti nata Carbone.
- 9.^o - Contesse di San Martino della Motta nata Genola, e Defornari nata Maggiolo.
- 10.^o - Contessa di Fontanetto nata di Faverges, *per una metà, e per l'altra*, marchesa di Faverges, e contessa Della Villa nata di Fontanetto.
- 11.^o - Contessa Della Valle nata di Castagnetto, e baronessa Garofalo nata Arnuzzi.
- 12.^o - Marchesa Vivalda nata Asinari di Bernezzo, *per una metà, e per l'altra*, marchesa Morozzo nata Radicati, e contessa D'Arcourt nata Olgiati.
- 13.^o - Contesse Solaro di Moretta nata di Canelli, e di Canelli nata Solaro di Moretta.

ORDINE SECONDO: *a Destra.*

- Proscenio.* - S. E. l'Ambasciatore di Francia.
- 1.^o)
 2.^o) S. M. il Re.
 3.^o)
- 4.^o - S. A. R. il Duca di Genova.
- 5.^o - S. E. il Gran Mastro della Real Casa.
- 6.^o - S. E. il Ministro Primo Segretario di Stato di Sua Maestà per gli Affari Esteri.
- 7.^o - S. E. la contessa di Saluzzo nata di Brème, e dama Pallavicini nata Ceva.
- 8.^o - S. E. la contessa Garretti di Ferrere nata di Piossasco, e contessa Pensa nata di Villahermosa.
- 9.^o - S. E. il Maresciallo conte Della Torre.
- 10.^o - S. E. la Marescialla contessa di Revel e sua Nuora.
- 11.^o - S. E. il cav. Cesare Saluzzo, grande scudiere di S. M.

Figure 2 Appendice des personnalités présentes au théâtre (1848), Raffaello Ricci, Milan : Fratelli Treves, 1911, p.19-20.

b) Les cafés, lieux informels désormais intellectualisés

Les cafés sont des lieux informels de sociabilité car ils sont avant tout des commerces. Cependant, ils deviennent rapidement des incontournables de la société turinoise. En 1839, on dénombrait à Turin, quatre-vingt-dix-huit cafés et quarante-deux vendeurs de « Brandy »¹⁶². Les cafés avaient une décoration soignée (miroirs, canapés...) et faisaient contraste avec celle plus modeste des « *botteghe* ». Les cafés comme les « *botteghe* » étaient des lieux où s'exerçaient les nouvelles pratiques de sociabilité. Ils étaient liés au rituel turinois de la promenade qui offrait une occasion de vie publique¹⁶³. La promenade était elle aussi codifiée, chaque catégorie sociale avait son itinéraire avec un horaire défini. Ainsi, toutes les catégories sociales avaient leur lieu, même si on pouvait constater une reproduction du schéma social de la capitale.

Le nombre de cafés présents à Turin n'a cessé d'augmenter au cours du XIX^e siècle. Ils sont devenus de vraies institutions sociales mais aussi intellectuelles. Dès lors, nous retrouvons dans les cafés le mécanisme d'intellectualisation. Les cafés deviennent des lieux de réunions pour les intellectuels, et sont associés à des idées politiques. Ils avaient aussi une présence étrangère importante. Le café *Rosso* était fréquenté par les avocats et procureurs de la ville, tandis que le *Madera* était le café de la jeunesse étudiante et des jeunes intellectuels. Vincenzo Gioberti¹⁶⁴ fréquentait le café avant son exil en France, Costantino Nigra, Cesare Correnti¹⁶⁵, Pier Carlo Boggio¹⁶⁶ également. Il était le lieu de retrouvailles culturelles avec donc une connotation intellectuelle forte. On trouvait dans les cafés, des journaux et revues mis à disposition, la possibilité d'y recevoir du courrier, ou de rédiger des réponses à une correspondance¹⁶⁷. Le *Madera* distribuait des journaux et revues italiens et étrangers validés par la censure. Le café avait réservé une salle en arrière-plan à

¹⁶² Federico Navire, *op. cit.* p.293-303.

¹⁶³ Rituel de la promenade avait lieu le dimanche (après la messe) et les jours festifs. Elle s'effectuait généralement Rue du Po sans aller plus loin que l'église San Francesco da Paola (Federico Navire, *op. cit.* p.294).

¹⁶⁴ Vincenzo Gioberti (Turin 1801 – 1852).

¹⁶⁵ Cesare Correnti (Milan 1815 - Rome 1888).

¹⁶⁶ Pier Carlo Boggio (Turin 1827 – Mer Adriatique 1866).

¹⁶⁷ Ester De Fort, *op. cit.*, p.68-69.

la lecture de textes politiques. Le plus prestigieux des cafés turinois était le *San Carlo*, fréquenté aussi bien le jour que la nuit. Cependant, la politique y était prudemment écartée des sujets de discussions (par crainte des espions et délateurs). Le *Londra* était le lieu des étudiants, ou encore le *Vassallo* situé rue du Po. Durant la Restauration de Victor Emmanuel I^{er} il portait le nom de *Colonne* et était le repère de l'aristocratie aux idées libérales. Il était fréquenté par Massimo et Roberto d'Azeglio, Cesare Balbo ou encore le futur roi Charles-Albert. Il a suivi les événements historiques, avec des phases de fermeture avant de prendre en 1847 le nom symbolique *Il Nazionale* à la suite des réformes du roi¹⁶⁸. Giovanni Prati fréquentait le café qui devenait le lieu de retrouvailles des exilés. Le roi y a rédigé son adresse aux des étudiants souhaitant offrir leur service pour la défense du trône et de la patrie. Il s'agissait du café au filon monarchique le plus important. De la même manière, c'est au *Nazionale* que d'Azeglio a apporté le premier exemplaire de la déclaration de concession du Statut le 8 février 1848¹⁶⁹. Les républicains avaient également leur café *Il Progresso*. Nombreux déjà en 1840, l'augmentation des cafés se confirme à partir de 1848 tout comme leur fréquentation. Jusqu'à posséder une fonction historique et politique reconnue. L'historien Federico Navire souligne: « La grande funzione storica e politica svolta dei caffè è quella di aver amalgamato le punte più avanzate della società e creato quell'unità di sentire e di intenti, quella circolazione di idee che ha portato alla concessione dello Statuto e reso possibile il miracolo del Risorgimento »¹⁷⁰. L'exemple de café s'inscrivant dans le Risorgimento était le *Fiorio* situé rue du Po¹⁷¹ proche du « *Viale del Re* » (actuel Cours Victor Emmanuel II) principale artère de la capitale. Il était en concurrence avec le café *Piemonte* situé au rez-de-chaussée de l'Académie des Sciences, il a accueilli des intellectuels au filon Français sur l'ensemble du siècle¹⁷². En effet, le *Fiorio* avait un emplacement stratégique et accueillait les mêmes intellectuels présents dans les théâtres, ou encore les salons. Il est le café le plus souvent cité comme intellectuel-

¹⁶⁸ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.296.

¹⁶⁹ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.243.

¹⁷⁰ Federico Navire, *op. cit.*, p.297.

¹⁷¹ Proche de la maison turinoise des Savio.

¹⁷² Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.296.

politique¹⁷³. Nous pouvons considérer qu'il était donc le café où des liens intellectuels et politiques se tissaient par la présence de plusieurs catégories sociales, de l'aristocratie, notamment la jeunesse et la noblesse éclairée à la bourgeoise d'entrepreneuriat. Ainsi, Olimpia Savio et sa famille avait loué un appartement proche du *Fiorio*, « *Che appena sposata scelse, attratta dai platani, un appartamento a mezzogiorno di Viale del Re, ma poco dopo decise di lasciarlo perché si sentiva troppo isolata* »¹⁷⁴. Les cafés étaient aussi des points de contact. Ils étaient des points de contact avec le peuple également. Ils étaient des lieux de discussions et débats sur les dernières publications littéraires ou sorties politiques. Dès lors, les discussions pouvaient s'animer autour du *Primato* de Gioberti, des *Speranze* de Balbo¹⁷⁵ et de l'œuvre *Gli Ultimi Casi di Romagna* de Massimo D'Azeglio. Ces auteurs patriotes ont contribué à la naissance d'une conscience nationale¹⁷⁶. Nombreux assidus des cafés étaient des intellectuels patriotes, certains ont été contraints à l'exil pour leur participation aux insurrections de 1821 ou de 1831. C'est dans un café celui de la *Lega Italiana* que la composition de l'hymne de Mameli, futur hymne national italien est annoncé par le compositeur génois Michele Novaro¹⁷⁷. Les cafés deviennent donc des lieux décisifs, c'est aussi au *Fiorio* que Cavour a décidé de fonder le « *Circolo del Whist* »¹⁷⁸ animé par la noblesse plus exclusive et du corps diplomatique¹⁷⁹. Les cafés reprenaient de plus en plus le fonctionnement de cabinets littéraires ou politiques. Dans les cafés on entrevoit le mélange des classes. Ils permettent de concevoir le Risorgimento et l'unification de l'Italie. Les cafés sont un vaste panorama de la vie sociétale turinoise, à la fois reflet de l'organisation de la société, et reflet des idéologies politiques en présence. De plus, les

¹⁷³ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.296.

¹⁷⁴ Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio*, (1^e éd.), Milan : Fratelli Treves, 1911, vol. I, p.13.

¹⁷⁵ Publiées en France en mars 1844 par l'éditeur parisien Firmin Didot.

¹⁷⁶ Federico Navire, *op. cit.*, Peter Lang, 2009, p.296-298.

¹⁷⁷ Michele Novaro (Gênes 1818 – 1885).

¹⁷⁸ Le Cercle de Whist exclusivement réservé à l'aristocratie piémontaise. Étaient ou pouvaient être admis à titre provisoire des étrangers diplomates.

¹⁷⁹ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.238.

femmes les fréquentaient également. Les dames de l'aristocratie s'y rendaient et celles de la bourgeoisie les imitaient. Ainsi, elles pouvaient s'y rencontrer. Federico Navire précise que cette vivacité des cafés turinois impressionne et fut remarqué par les étrangers :

La vita del caffè è molto comune a Torino e non nuoce alla buona reputazione perché è praticata non soltanto da ricchi sfaccendati ma anche da importanti funzionari e perfino dai ministri. I migliori caffè ricevono una grande quantità di giornali nazionali, stranieri, politici, scientifici e letterari, e le principali riviste; in questo modo suppliscono ai gabinetti di lettura. Torino è dopo Napoli e Milano la città italiana in cui ne appare il maggior numero [di giornali]: ce n'erano 17 nel 1840¹⁸⁰.

Les cafés ne souffraient pas de la concurrence des sociétés secrètes qui ont été beaucoup moins présentes à Turin (plus généralement au Piémont) que dans les autres régions de la péninsule (exception des loges maçonniques qui n'étaient pas considérées comme des sociétés secrètes, et liées aux journaux « *l'Ausonia* », et « *Il Progresso* »¹⁸¹). Dès lors, cela laisse supposer que les lieux de socialité intellectualisés de la capitale suffisaient à être des lieux décisifs et à préparer des échéances politiques.

c) Le développement de la fonction intellectuelle des places

Les places de Turin étaient dans la continuité de leur nouveau rôle établi à la fin du XVIII^e siècle. En effet, la Révolution française a fait entrer les places dans une nouvelle dimension. Désormais, les places s'inscrivent dans les pratiques de sociabilité intellectuelle. Elles sont un lieu d'expression et de réunion, en dehors des murs des lieux cités précédemment. Elles constituent le lieu où il est facile de se rendre, et ne sont pas soumises au système de codification de la société turinoise. Les places sont un nouveau lieu

¹⁸⁰ Federico Navire, *op. cit.*, Peter Lang, 2009, p.337.

¹⁸¹ *Ibidem*, p.337.

d'agrégation qualifiée comme « spontanée »¹⁸². Au milieu du XIX^e siècle, Turin compte plusieurs places. Leurs dénominations connaissent des changements et suivent, elles aussi les événements historiques, ce sont les : Place Carignano, place Castello, place San Carlo (dont le style parisien fut souhaité par Marie-Christine de France épouse du roi Victor-Amédée I^{er}), ou la place San Giovanni. Elles deviennent sous l'impulsion des réformes initiées par les souverains de Savoie dès 1840, une nouvelle manifestation de la vie citoyenne. Ainsi, cela a permis la naissance et l'affirmation : « Della piazza come luogo vitale e centro pulsante del momento politico. Già il 31 ottobre 1847 [...] da quel momento, e per diversi mesi, le manifestazioni di piazza, i cortei patriottici, le acclamazioni popolari divennero un tratto inconfondibile della quotidianità torinese, scadendo tappa dopo tappa il fitto calendario delle riforme. »¹⁸³. Une manifestation plus spontanée, où la population s'y rendait pour exprimer un mécontentement. Dans le cadre des relations franco-piémontaises l'exemple de la visite de Napoléon III à Turin après l'armistice de *Villafranca* est intéressant. En effet, les turinois ont exprimé leur désaccord avec l'empereur français en refusant de se déplacer pour l'accueillir. Lorsque Victor-Emanuele II accepte de déplacer la capitale en septembre 1864 à Florence, les turinois choisissent la place San Carlo pour se réunir. Cette réunion s'est transformée en tragédie en raison de la forte répression (« *strage di Torino 1864* »). Ces lieux de sociabilité informels, participent à inaugurer « *un'espressione della vita cittadina che si sarebbe replicata [...] negli anni a venire* »¹⁸⁴. Dans un contexte où les classes populaires restent très peu alphabétisées. Les élites et classes moyennes-hautes qui ont eu une formation intellectuelle complète avaient donc un rôle important à jouer à la fois dans la diffusion d'un modèle de sociabilité à la turinoise et d'une idéologie risorgimentale autour de la monarchie.

Les places peuvent donc être considérées comme un lieu d'expression pour tous. Un lieu idéal dans un contexte où il est question de démocratiser la formation de l'opinion publique. Car les études récentes sur les référendums de 1860 (« *i plebisciti* ») ont mis en

¹⁸² Silvia Cavicchioli, « Donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin : Daniele Piazza Editore, vol.3, 2012, p.22.

¹⁸³ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.228.

¹⁸⁴ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.228.

exergue le mimétisme du vote populaire qui suivait les élites. Idem pour les lieux de formation, les classes populaires en imitaient les pratiques. Tout cela participerait donc à une ouverture générale de la société turinoise à partir de 1848. Dès lors, les places s'inscrivent dans l'amélioration de la qualité des lieux intellectuels turinois, tout comme leur quantité. Les places sont « *Un nuovo scenario di aggregazione spontanea che segnava un salto di qualità della vita politica cittadina insieme ai luoghi inediti della politica che lo Statuto albertino aveva portato con sé* »¹⁸⁵. Leur force résidait également dans leur fonction de lieux de passages. On peut donc les percevoir comme des pierres angulaires entre les autres lieux de sociabilité et les institutions politiques. En effet, elles font la jonction entre des lieux de sociabilité formels comme par exemple le Palais Carignan et le Palais Madame, respectivement hôtes de la Chambre des députés et du Sénat. Les deux chambres du Parlement ont vu leur rôle évoluer avec le Statut qui a mis fin à l'absolutisme et leur a aussi permis d'être des lieux de circulation d'idées. Avec l'Unité, les places ont servi aux commémorations patriotiques et nationales, et aux cérémonies religieuses. L'ensemble de la population piémontaise pouvait s'y réunir. Nous retrouvons sur les places les femmes. Les femmes participaient aux cérémonies, et avaient le droit d'y apparaître. Nous trouvons des femmes sur les places sans distinction ni de genres ni sociales « *Le donne si ritrovano così insieme agli uomini in piazza, percorrono di notte le vie di Torino illuminate a giorno per festeggiare le libertà costituzionali concesse da Carlo Alberto.* »¹⁸⁶. C'est sur les places que les femmes ont pu davantage sortir de leur sphère privée. Au milieu du siècle, il leur était possible d'apparaître comme « *sujet collectif sur la scène publique même si elle ne possédait pas encore le droit à la prise de parole* »¹⁸⁷. Plus tard, elles prendront la parole à la tribune sur les places.

De la même manière, les places étaient les lieux que les étrangers en visite à Turin voyaient en premier.

¹⁸⁵ Silvia Cavicchioli, « Donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin: Daniele Piazza Editore, vol.3, 2012, p.22.

¹⁸⁶ Silvia Cavicchioli, « Donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin: Daniele Piazza Editore, vol.3, 2012, p.22.

¹⁸⁷ Fiorenza Taricone, Barbara Meazzi, « Le conferenziere : la parola femminile nello spazio pubblico », Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=PzEA3AGNsec>].

SECTION 3 – VERS L’AVENEMENT DE TURIN COMME « MECCA » ITALIENNE DU XIX^E SIECLE ?

Turin était une ville d’accueil. Dès les années 1840, la capitale a accueilli 45.000 immigrés sur une population totale de 136.000 habitants¹⁸⁸. Ces données attestent d’une ville à la forte présence étrangère. Cette présence étrangère peut s’expliquer de différentes manières. Tout d’abord, elle est due à la volonté de la monarchie et des institutions du Royaume. En effet, les souverains successifs ont mis en place des politiques visant à accueillir les étrangers. Ils ont mis en place des structures dédiées et des aides financières. De plus, les institutions ont misé sur l’attractivité de la ville afin d’en faire une vitrine du royaume. Il s’agit d’un véritable projet de construction. Ainsi, l’article 24 du *Statut Albertin* dispose :

Art. 24. - Tutti i regnicoli, qualunque sia il loro titolo o grado, sono eguali dinanzi alla legge. Tutti godono egualmente i diritti civili e politici, e sono ammissibili alle cariche civili, e militari, salve le eccezioni determinate dalle Leggi¹⁸⁹.

Il pose les bases d’une égalité de droits qui participe à l’idée d’un Piémont ouvert aux étrangers. À partir du Statut, ce sont les intellectuels qui ont qualifié Turin de « Mecca ». Ainsi, le comte Jacopo Sanvitale¹⁹⁰ emploie ce terme pour décrire Turin dans une lettre qu’il adresse à son amie Olimpia Savio¹⁹¹. Mazzini définissait également Turin comme une « Mecca Santa » ou « Mecca fetida »¹⁹². Le XIX^e siècle a ensuite repris le terme comme nous pouvons le constater à travers les articles d’Ester de Fort et Federico Navire. Les deux

¹⁸⁸ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.348.

¹⁸⁹ Extrait de l’Article 24 du *Statut Albertin*, Disponible sur :
[https://www.quirinale.it/allegati_statici/costituzione/Statutoalbertino.pdf].

¹⁹⁰ Jacopo Sanvitale (Parme 1785 – Fontanellato 1867).

¹⁹¹ Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio*, Milan: Fratelli Treves, vol. I, p.80.

¹⁹² Ester De Fort, « La Mecca d’Italia (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.66.

historiens ont permis de situer les années cinquante comme celle du rayonnement intellectuel de la Mecque turinoise.

Dès lors, le terme « *Mecca* » est définitivement associé à la ville de Turin. Il résulte donc d'une construction progressive souhaitée par les institutions piémontaises du *Quarantotto* jusqu'à l'Unité, « *L'emigrazione intellettuale che qualificò nettamente, anche in senso culturale, il periodo cavouriano in particolare per le reti di relazione che molti esuli seppero intrattenere con l'opinione pubblica internazionale. Ecco che Torino diventa il centro politico e intellettuale italiano.* »¹⁹³. La Mecque turinoise est à son apogée durant les années de Cavour. Au cours de ces années, Turin devient la capitale cosmopolite de la péninsule. Elle attire les étrangers des autres régions italiennes et également d'Europe.

a) La construction de la « *Mecca* » turinoise

Dés 1836, la monarchie a mis en place la *Commissione Superiore di Statistica*. Ainsi, le royaume a pu s'appuyer sur un organisme de données statistiques. Cavour en a été membre entre 1850 et 1852, et il a également collaboré à la création des *Annali universali*. Lui qui est à la tête du gouvernement, a donc déjà l'idée d'institutionnaliser les données afin d'en faire un instrument politique. Néanmoins, il y avait des exclus. Les femmes (au sens d'épouses) n'étaient pas comptabilisées, tout comme les ecclésiastiques, les militaires mineurs et les enfants mineurs¹⁹⁴. Les données ne concernaient donc pas la totalité de la population. Le Piémont reste précurseur pour avoir intégré le recensement sur son territoire. Lorsque débutent les périodes d'agitations politiques, il y a des déplacements de population vers le Piémont jugé plus stable. Le Piémont devient le théâtre de phénomènes migratoires. Les milanais quittent leur ville après les barricades de 1848, et la répression pour affluer vers le Piémont. On estime que la moitié de la ville a fui à partir du 6 avril 1848¹⁹⁵. Deux

¹⁹³ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.229.

¹⁹⁴ Franca Rossetti, « *La Statistica al tempo dell'Unità d'Italia* », Turin, 2011, [PDF], Disponible sur : [\[http://www.matematicasenzafrontiere.it/documenti2/atti11/docatti/italiano/La%20statistica.pdf\]](http://www.matematicasenzafrontiere.it/documenti2/atti11/docatti/italiano/La%20statistica.pdf).

¹⁹⁵ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.71.

types de raisons peuvent généralement être mise en évidence : une arrivée pour des raisons économiques et une autre par la force des événements politiques. La seconde est le résultat d'un souhait ou d'une contrainte (l'exil) pour échapper à la censure, aux purges, ou à l'emprisonnement. De ce fait, grâce aux organismes de recensement piémontais on a pu indiquer que la plupart des migrations sont des exils pour la période post-1848. Grâce aux fréquentations des lieux de sociabilité on peut ici constater que ces exilés sont majoritairement des intellectuels engagés politiquement. Ce constat vient du fait que les exilés reproduisent à Turin les pratiques qu'ils ont l'habitude d'avoir dans leurs propres régions. Ils fréquentent les lieux intellectuels afin d'y retrouver des pratiques similaires. Ainsi, les sources liées à ces lieux comme les journaux des salonniers permettent de voir que les intellectuels exilés à Turin bénéficiaires d'un réseau de relations voyaient leur intégration facilitée. Les exilés intellectuels qui étaient des aristocrates et bourgeois, laissaient plus facilement de traces écrites. Cela a permis de mieux connaître leur contribution. De la même manière, la société turinoise accueillait avec enthousiasme les exilés militaires :

L'entusiastica accoglienza riservata dalla popolazione torinese alle truppe della Colonna mantovana, coperta di fiori al suo passaggio per le strade cittadine, fece per un momento credere che odi e risentimenti fossero superati di fronte alla comune sventura¹⁹⁶.

La construction de la « *Mecca* » passe donc aussi par l'intégration militaire. Du côté du gouvernement, il commence à envisager les exilés comme un atout dans la perspective d'une nouvelle guerre avec l'Autriche. Le Piémont, qui se positionne de plus en plus comme l'acteur majeur, a cherché à rallier à sa cause le plus grand nombre de personnes. Rapidement, il s'agit de prendre conscience du réservoir que ces personnes représentaient. Cavour encourage le volontariat dans l'armée piémontaise. Ester de Fort a constaté que les immigrés et exilés lombards s'étaient enrôlés dans l'armée piémontaise pour participer à la Seconde guerre d'Indépendance. Cavour aurait agité la perspective de la guerre dans un jeu de rumeurs, afin de provoquer une émulation et un engagement militaire, « *Sin dai primi*

¹⁹⁶ Federico Negretti, *Memorie storiche della colonna mantovana. Dalla sua formazione al suo scioglimento nella guerra d'indipendenza 1848-1849*, Cremona: Tipografia Ronzi e Signori, 1865, p.120.

rumori di guerra all’Austria, tra la fine del 1858 e i primi del 1859, nuovi flussi di emigrati arrivavano in Piemonte »¹⁹⁷. Hormis les exilés, la capitale accueille également des étrangers en dehors de la péninsule, notamment dans les années 1850. Ces années correspondent aux années prospères du royaume sous le gouvernement Cavour. Turin est à l’apogée de son rayonnement intellectuel et politique. Cependant, la capitale a connu un processus de construction difficile. Il s’agit de nuancer une intégration totale des étrangers. Dès lors, la construction a eu des étapes. En pratique, l’arrivée des immigrés est problématique mais enrichissante. Rapidement des solutions d’accueil ont été mises en place. Avec Cavour, la politique a eu un changement radical pour moins d’hostilité¹⁹⁸. Probablement sur le modèle français d’assistance aux réfugiés établi par Lafayette après la Révolution de Juillet¹⁹⁹, que Cavour a délimité sa stratégie. Cette stratégie consistait en une intégration qui ne devait plus être uniquement bienfaitrice et humanitaire, mais plus concrète. Lui et son gouvernement entendent faire de Turin un « asile italien »²⁰⁰. Ils actent les lois d’union sur les immigrés du 26 et 27 juillet 1848, lois qui avaient décrété et règlementé la réunion de la Lombardie et des provinces Vénètes aux États sardes restées sans effet suite à la défaite de la Première guerre d’indépendance. Ainsi, la « *Società dell’emigrazione italiana* » (SEI) est créée en 1850. Ici encore il s’agit d’un organisme. Cependant, la SEI se voulait différente de la bienfaisance traditionnelle, avec une distinction entre promoteurs, bienfaiteurs et membres. Elle procède par autofinancement afin de mettre fin aux divergences politiques et sociales en son sein. Au départ, ses dirigeants étaient des libéraux modérés dont le président honoraire était Cesare Alfieri di Sostegno (en 1852). La SEI, armait des volontaires et avait également un directeur de l’instruction et des

¹⁹⁷ Ester De Fort, « La Mecca d’Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.72 à 75.

¹⁹⁸ Catherine Brice. « Les exilés du Risorgimento : des acteurs à part entière ? », *Società e Europa*, no. 44, 2013, *Les exilés du Risorgimento : des acteurs à part entière*, Società e Europa, 2013, p.545-553, Disponible sur : [<https://journals.openedition.org/rh19/4237>].

¹⁹⁹ Laurent Dornel, Delphine Diaz, Hugo Vermeren, « Accueillir et expulser », *Les Réprouvés. Sur les routes de l’exil dans l’Europe du XIX^{ème} siècle*, Delphine Diaz, Sylvie Aprile (dir.), Paris : Aprile, Éditions de La Sorbonne, p.10, Disponible sur : [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03156985/document>].

²⁰⁰ Ester De Fort, « Une fraternité difficile : exil et associationnisme dans le royaume de Sardaigne après 1848 » in Catherine Brice, Aprile Sylvie (dir.), *Exils et fraternité en Europe au XIX^e siècle*, Paris : Centre de Recherches en Histoire européenne comparée, Éditions Bière, 2013, p.145.

conférences militaires, ainsi qu'un directeur de la censure. Le but était de faire des immigrés des alliés et non pas de les laisser entre les mains d'idées révolutionnaires²⁰¹. Si la SEI est toujours restée neutre et indépendante de tout parti politique, elle a subi des accusations, notamment celles d'être attelée au gouvernement et potentiellement à des discriminations par la « *Gazzetta del popolo* »²⁰². Elle s'opposait au Comité de « *Cameroni* » accusé lui de favoritisme. Ces deux associations, malgré leurs contours parfois flous, ont été des soutiens pour les exilés dans le royaume piémontais²⁰³. Les administrations de province les appuyaient²⁰⁴. Malgré l'année 1857 où l'hostilité vis-à-vis des émigrés s'accroît, les élections mettent au pouvoir les conservateurs²⁰⁵, alors qu'en parallèle Cavour prend la direction du mouvement national. Cavour fait le choix de construire l'intégration par l'éducation. Il met en place sous le ministère de Giovanni Lanza (ministre de l'instruction entre 1855 et 1858) un système d'insertion des immigrés dans l'université turinoise. L'objectif était de constituer un corps de professeurs à la hauteur du futur rôle national du Piémont²⁰⁶ en intégrant des immigrés intellectuels. Certains intellectuels y ont rencontré un franc succès comme Pascal Stanislas Mancini²⁰⁷ qui a ensuite occupé des fonctions politiques au sein du royaume, ou encore Pietro Paleocapa²⁰⁸. Un recours aux immigrés et

²⁰¹ Ester De Fort, « Une fraternité difficile : exil et associationnisme dans le royaume de Sardaigne après 1848 » in Catherine Brice, Aprile Sylvie (dir.), *Exils et fraternité en Europe au XIX^e siècle*, Paris : Centre de Recherches en Histoire européenne comparée, Éditions Bière, 2013, p.144.

²⁰² La *Gazzetta del popolo* soutenait le « Stabilimento industriale » fondé sur le modèle des Ateliers nationaux parisiens qui ont eu un rôle central dans la révolution de juin. But de recréer dans le Piémont les patronages des aristocrates et riches possédants sur les plus pauvres. Disponible sur : « *Gazzetta Del Popolo* » [en ligne], 1851, no.191.

²⁰³ Ester De Fort, « Une fraternité difficile : exil et associationnisme dans le royaume de Sardaigne après 1848 » in Catherine Brice, Aprile Sylvie (dir.), *Exils et fraternité en Europe au XIX^e siècle*, Paris : Centre de Recherches en Histoire européenne comparée, Éditions Bière, 2013, p.154.

²⁰⁴ Laurent Dornel, Delphine Diaz, Hugo Vermeren, « Accueillir et expulser », *Les Réprouvés. Sur les routes de l'exil dans l'Europe du XIX^e siècle*, Delphine Diaz, Sylvie Aprile (dir.), Paris : Aprile, Éditions de La Sorbonne, p.15, Disponible sur : [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03156985/document>].

²⁰⁵ Favorables à une entente avec l'Autriche ce que ne souhaitait pas Cavour.

²⁰⁶ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.240.

²⁰⁷ Pascal-Stanislas Mancini (Castel Baronia 1817 – Naples 1888).

²⁰⁸ Pietro Paleocapa (Nese 1788 – Turin 1869).

exilés italiens aux compétences institutionnelles dans le but de renforcer les institutions, choisis également pour leur influence et leur réseau : « *Erano uomini in genere ben noti in Piemonte, a seguito degli scambi e relazioni intellettuali favoriti dai congressi degli scienziati e dalle riviste capaci di superare le barriere che i vari stati preunitari avevano eretto alla circolazione delle idee.* »²⁰⁹. Il est donc important d'avoir une université turinoise qui représente la nouvelle culture piémontaise. La présence des intellectuels, a transformé la ville de Turin. La ville terne du début du XIX^e siècle, est désormais éclairée. Ces intellectuels se sont inscrits dans le mouvement du romantisme et ses élans d'indépendance, dans les arts, les lettres, et la musique.

Au lendemain de l'unification, un nouveau bureau central avec pour objectif de recenser la population est mis en place. Ce nouveau bureau de gouvernement a permis de considérer les exilés comme une population hétérogène. Symboliquement, les étrangers ont mis en exergue les difficultés rencontrées, celles surmontables et moins surmontables dans la perspective de l'Unité du pays. L'ensemble a posé les difficiles bases de la construction d'une « *Mecca* » turinoise sur fond de Risorgimento avec « *la presenza di una massiccia e colta immigrazione da tutta Italia aveva avuto l'effetto di favorire l'italianizzazione anche nel popolino più umile* »²¹⁰.

b) L'intégration des étrangers dans la société turinoise

Ainsi, la construction suit son cours « *grazie a loro, e agli spazi di libertà garantiti dallo Statuto, il Piemonte era divenuto meno provinciale e un po' più italiano, aprendosi alla cultura, alle esperienze, alla lingua di un popolo più vasto ed eterogeneo* »²¹¹. Cependant, il s'agit d'examiner plus en détail l'accueil des étrangers par la population : Sont-ils intégrés dans les lieux de sociabilité ? Ont-ils contribué à créer des liens intellectuels ? Pour les

²⁰⁹ Ester De Fort, « *La Mecca d'Italia, (1860-1861)* », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.57.

²¹⁰ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.318.

²¹¹ Ester De Fort, « *La Mecca d'Italia, (1860-1861)* », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.75.

nouveaux arrivants, il s'agit surtout d'assimiler les codes de cette sociabilité turinoise. Nous savons que la majorité de l'immigration est en provenance de la péninsule et constitue donc un groupe hétérogène. Si on regarde uniquement les intellectuels, qui représentent jusqu'à l'Unité une partie importante, l'hétérogénéité est triple. Cette immigration est hétérogène par région, classe sociale, et idéologies politiques. La plupart des immigrés ont subi l'ascenseur social et se sont retrouvés en situation de déclassement. Ils sont entourés d'une population d'ouvriers, artisans et militaires (on estime qu'un tiers des membres du SEI était des travailleurs manuels). Certains ont réussi à maintenir leur niveau de vie d'origine ce qui a facilité le maintien de leur statut intellectuel²¹². De plus, beaucoup ont trouvé du travail dans la fonction publique, et l'armée. Cependant, ils ont réellement intégré les pratiques sociales jusqu'à parfois décider de constituer leur propre groupe. Plus tard, l'immigration est davantage économique et l'intellectualité n'est plus la raison centrale.

Néanmoins, la construction de la « Mecca » a impliqué des dépenses financières importantes. Le royaume a dû contrebalancer ses dépenses par l'encadrement de la concession d'allocations. Le royaume est confronté aux polémiques alimentées par la droite conservatrice à l'égard des immigrés. Ces règles pouvaient uniquement être contournées lorsqu'il y avait un réseau de relations intellectuelles tissées avec soin, « *la spécificité du royaume de Sardaigne venait de ce que l'accueil n'y était pas motivé par de simples raisons humanitaires, mais par la volonté – de la part des représentants les plus lucides du libéralisme subalpin – de faire du Piémont 'une sorte d'asile italien'* »²¹³. Ainsi, malgré les polémiques les intellectuels sont les plus acceptés. Ils sont perçus comme plus actifs. Catherine Brice indique l'existence d'une réelle volonté pour eux de s'inscrire dans l'histoire du Risorgimento à travers des groupes sociaux²¹⁴. Ils s'appuient aussi sur un thème de l'exil qui a toujours été très présent dans la culture italienne du XIX^e siècle et diffusé dans les populations (Martyrs des exilés et des nombreux patriotes italiens). Ainsi, l'exil intellectuel est actif et lié au sentiment patriotique, à l'amour de la patrie. C'est pourquoi leur implication dans les deux guerres d'indépendance a existé.

²¹² Catherine Brice, *op. cit.*, Disponible sur : [<https://journals.openedition.org/rh19/4237>].

²¹³ Ester De Fort, « Une fraternité difficile : exil et associationnisme dans le royaume de Sardaigne après 1848 » in Catherine Brice, Aprile Sylvie (dir.), *Exils et fraternité en Europe au XIX^e siècle*, Paris : Centre de Recherches en Histoire européenne comparée, Éditions Bière, 2013, p.145.

²¹⁴ Catherine Brice, *op. cit.*, Disponible sur : [<https://journals.openedition.org/rh19/4237>].

D'un autre côté, certains émigrés intellectuels en désaccord avec la monarchie alimentent eux-mêmes la discorde. Ils ont recours à la mise en place des cortèges de manifestation pour la reprise de la guerre alors que beaucoup de piémontais ne sont pas favorables à la guerre dans les années 1850²¹⁵. La politique de construction est suivie par la Chambre des députés, qui dans les années 1848, est en majorité démocratique. C'est elle qui a obtenu la création du Comité central face à la tentative du ministère « Alfieri-Perrone » qui souhaitait prendre des mesures policières contre les exilés. La chambre a donc réaffirmé les principes du Statut. Dès lors, elle a permis de mettre en place un système. Le Comité central s'occupait d'examiner les demandes d'aides (subsides). Ensuite, les comités locaux avaient en charge la distribution. Le Comité central était un outil important, il a pu être vu comme un moyen de pression sur les exilés. Si bien que la présence étrangère ne souhaitait pas peser sur le territoire d'accueil. Ainsi, Turin était une ville d'accueil en contraste. L'insertion est encadrée, par suspicion de réseau d'espionnage à grande échelle en Europe. Les immigrants faisaient l'objet de contrôles effectués dans les lieux de sociabilité. Il y avait également une volonté de les centraliser à Turin afin de pouvoir garder un œil sur leurs activités, pratique assez courante, elle permettait surtout de voir leur fiabilité et de décider d'une éventuelle expulsion. La question de mettre les exilés en situation d'être redevables au royaume peut aussi être une piste²¹⁶. Toutefois, la réponse est nuancée car leur intégration était visible dans l'ensemble des lieux de sociabilité, mais aussi dans le domaine de la presse, de l'éducation comme évoqué précédemment. La « Mecca » est uniquement interrompue par la Convention de 1864. Le transfert de la capitale du royaume d'Italie à Florence a signé un coup d'arrêt, la fin d'un arc intellectuel dont les : « Ripercussioni furono immediate sulla vita dei caffè, sulle stagioni e compagnie teatrali [...] infliggendo un duro colpo all'attività giornalistica e editoriale. »²¹⁷. La société turinoise a commencé à prendre ses nouveaux repères. La « *Gazzetta del Popolo* » finit par soutenir la SEI :

²¹⁵ Ester De Fort, « Une fraternité difficile : exil et associationnisme dans le royaume de Sardaigne après 1848 » in Catherine Brice, Aprile Sylvie (dir.), *Exils et fraternité en Europe au XIX^e siècle*, Paris : Centre de Recherches en Histoire européenne comparée, Éditions Bière, 2013, p.145.

²¹⁶ Lien potentiel entre la surveillance et l'assistance humanitaire.

²¹⁷ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.233-234.

Il quotidiano poi, incline a promuovere il mutuo soccorso, apprezzava il fatto che l'associazione, spontanea emanazione degli esuli, fosse organizzata proprio su quel modello: prevedeva infatti la distinzione tra promotori, benefattori e soci effettivi, tenuti a un contributo mensile, salvo nel caso dei più bisognosi, e si proponeva di assicurare assistenza nelle malattie, sussidi e istruzione²¹⁸.

La population a intégré sur son territoire de nombreux immigrés et Turin a pu être un territoire d'accueil même pour les intellectuels républicains. La difficile intégration pouvait être le résultat du fonctionnement même de la société aristocratique turinoise. En effet, nous savons que l'aristocratie était très exclusive.

c) La manifestation de la présence française

Qu'en est-il de la présence française ? Turin est une ville d'accueil pour les étrangers. En ce qui concerne la présence française, nous avons pu voir qu'elle est très ancienne au Piémont. L'historien Ivan Brovelli souligne : « Les études récentes ont montré qu'en France l'italophilie se nourrit de la fréquentation des exilés, notamment pour la période allant de 1820 à 1840.²¹⁹ » donc bien avant 1848. Cette présence s'appuie sur des siècles de relations, d'échanges aussi bien intellectuels que politiques. On peut donc supposer que l'intégration des Français se fait facilement. Cela se vérifie notamment par la proximité des élites intellectuelles françaises et piémontaises. Les élites sont respectivement accueillies dans les lieux de sociabilité. Elles conversent par l'intermédiaire d'une langue française parfaitement maîtrisée par la partie piémontaise. On peut y voir une proximité traditionnelle fondée sur le lien entre l'aristocratie des deux États. Les autres catégories sociales imitent les codes et ont donc développés des liens de la même manière que l'aristocratie. La présence a été favorisée par les phases de rapprochements politiques. De manière général, c'est à partir de 1848 que les liens sont très étroits. La république française représentée par Lamartine,

²¹⁸ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.51.

²¹⁹ Ivan Brovelli, « L'italophilie comme facteur d'engagement dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Les Cahiers Sirice*, no.27, 2021, p.14.

entend aider le Piémont et l'Italie. La république a remis la question italienne au centre et elle est de nouveau traitée dans les milieux intellectuels. Puis, Napoléon III a suivi. Des émigrés piémontais arrivaient en France (comme Vincenzo Gioberti). Ces derniers ont diffusé en France, l'idée d'encourager le nationalisme italien et l'Unité italienne. En 1855, Alexandre Walewski, ministre des affaires étrangères, devient favorable aux mouvements libéraux nationaux. Ainsi, cela a renforcé la volonté de se rendre au Piémont. Si bien qu'Henry d'Ideville écrit :

À Turin les étrangers étaient traités avec égard et courtoisie ; mais il faut bien l'avouer, pour peu qu'ils s'y prêtassent les Français étaient considérés par les Piémontais presque comme de véritables compatriotes²²⁰.

Des intellectuels français ont effectué des séjours réguliers à Turin cas de Stendhal, Alexandre Dumas, et Balzac. La présence française est encouragée par le gouvernement Cavour. Ils étaient bien accueillis et mieux intégrés sur l'ensemble de l'arc 1848-1864. Au fil du procédé risorgimentale, des écrivains comme Louise Colet²²¹ vont officiellement se proclamer en faveur du Risorgimento, tout comme le poète Auguste Barbier²²², et l'écrivain Charles Didier²²³, sensibles à la cause italienne. Le mythe italien attirait toujours les intellectuels français. L'attrait est avant tout culturel et intellectuel que véritablement politique. Il y a un lien sans équivoque comme en témoigne l'exemple du cortège funéraire en hommage au général Guglielmo Pepe²²⁴ formé en France. On pouvait y trouver un drapeau tricolore, le piémontais Boggio et le Français Arago « *a segno della solidarietà tra uomini sospinti in una terra che pochi anni prima non si aspettava certo 'd'accogliere profughi di schiatte e pensieri così differenti* »²²⁵.

²²⁰ Henry D'Ideville, *Journal d'un diplomate en Italie : notes intimes pour servir à l'histoire du second empire*, Paris : Hachette, 1872, p.48.

²²¹ Louise Colet (Aix-en-Provence 1810 – Paris 1876).

²²² Auguste Barbier (Paris 1805 – Nice 1882).

²²³ Charles Didier (Genève 1805 – Paris 1864).

²²⁴ Guglielmo Pepe (Squillace 1783 – Turin 1855).

²²⁵ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.52.

Ceux qui se rendent au Piémont pour des raisons politiques constituent une présence non négligeable. Ce sont les membres du gouvernement français républicain ou du Second Empire qui se rendent au Piémont pour occuper leur fonction. La présence politique a plusieurs effets dont celui de créer une fraternité transnationale que Maurizio Isabella a appelé « l'internationale libérale »²²⁶ et dans laquelle « *se construisent des formes d'engagement relevant davantage de la sphère privée, comme l'accueil et le secours apporté aux exilés* »²²⁷. Les libéraux italiens trouvent également un écho chez les libéraux français. Néanmoins, s'ils s'y rendaient pour des raisons politiques ils ne négligeaient pas de fréquenter les milieux intellectuels. Ces « intellectuels-politiques » se rendent aux réceptions de l'ambassade française, au théâtre, dans les cafés, et visitent les salons de la capitale. Dans les lieux de sociabilité, ces intellectuels davantage sédentarisés que de passage se rencontrent, échangent puis se rendent mutuellement visite. De manière générale, les Français présents à la cour, gravitent autour des ministères et ministres, et assistent l'armée. Inversement, la France reconnaît les intellectuels italo-piémontais comme Ferrante Aporti²²⁸, théologien, pédagogue promoteur de l'enfance, qui a enseigné à l'Université de Turin en 1844 sur invitation de Charles-Albert. Ce dernier a reçu du gouvernement français le titre de Chevalier de la légion d'honneur en 1846. Après l'Unité, les diplomates et hommes du gouvernement français ont continué de se rendre à Turin. La tradition de liens a perduré même si elle est plus encadrée (cadre de discussions ou négociations), à l'image de Charles de Talleyrand-Périgord qui a signé le traité de Turin le 24 mars 1860. Les intellectuels présents ont continué d'adopter des pratiques turinoises qui finalement leur rappeller celles françaises. Ainsi, l'épouse de l'ambassadeur français De Benedetti 1861 avait son salon à Turin. Enfin, la présence française était aussi féminine. Les femmes sont aussi à l'origine de liens intellectuels. La plus célèbre étant celle qui a joué un rôle décisif et éminemment politique auprès de Napoléon III : la Comtesse de Castiglione. Les conséquences de l'armistice de *Villafranca* vont un temps diminuer les relations. Le cumul du traité de Turin du 24 mars 1860, et de la Convention de 1864, ont achevé de dégrader les relations diplomatiques entre les deux États, et de fait, les relations intellectuelles. Nécessairement, cette dégradation s'est répercutée sur la présence française.

²²⁶ Ivan Brovelli, *op. cit.*, *Les Cahiers Sirice*, no.27, 2021, p.14.

²²⁷ Ivan Brovelli, *op. cit.*, *Les Cahiers Sirice*, no.27, 2021, p.14.

²²⁸ Ferrante Aporti (San Martino Dall'argine 1791 – Turin 1858).

Un constat du déclin de l'accueil des Français est fait par l'ensemble des intellectuels, aussi bien français que piémontais. Ainsi, Henry d'Ideville a constaté de nombreux pamphlets hostiles à la France devant les librairies turinoises à son arrivée en 1859. Cela, permet de nuancer ici aussi la Mecque turinoise même si leur vision est corrélée aux événements historiques. Le poète espagnol Antonio de Alarco dans ses mémoires *Da Madrid a Napoli* s'est extasié devant la ville à l'automne 1860, car il a visité la capitale sur une période historique très importante et vivace. Henry d'Ideville a fini par conclure : « Mais tant que la capitale demeura Turin, malgré la présence de tant d'éléments étrangers, la physionomie de la vieille ville n'en fut pas sensiblement modifiée. »²²⁹ tout comme « la bonhomie, la simplicité, la rudesse du piémontais résista à cette immigration et chacun conserva ses mœurs et ses habitudes ». Dès lors, les Français ont fait des constats. Il en ressort celui d'une monarchie non absolue encore en train de construire sa capitale et sa propre histoire.

CHAPITRE III – L'ETUDE DES SALONS TURINOIS

Les salons étaient à la fois des lieux, des institutions et des pratiques. Ils étaient des lieux de formation intellectuelle et des lieux de sociabilité. En ce sens, ils sont considérés comme des lieux complexes car ils n'entraient pas dans une case précise. De plus, ils étaient les lieux tenus par des femmes, les salonnières, qui en étaient également à l'origine. Nous savons que l'origine des salons était française. Elle désignait les salons de conversations associés à la pratique littéraire du XVII^e siècle. Bien que ces salons étaient déjà tournés vers l'intellectualité, ils souffraient d'une réputation mondaine et précieuse (« préciosité »). Ils n'étaient donc pas réellement pris au sérieux. Ce modèle français nous le retrouvons en Italie, et au Piémont. Il a donné vie aux salons du XIX^e siècle. Cependant, il est encore difficile aujourd'hui d'établir une définition des salons sans être restrictifs. Des plus anciennes tentatives aux plus récentes, toutes s'accordent à dire que le terme englobe de

²²⁹ Henry D'Ideville, *Journal d'un diplomate en Italie : notes intimes pour servir à l'histoire du second empire*, Paris : Hachette, 1872, p.45.

nombreuses caractéristiques. Cette difficulté s'applique aux salons turinois. Les salons pouvaient être un simple espace de discussion, tout comme un espace de réelle décision. On pouvait y discuter tout comme y débattre. Ils étaient des espaces variés et hétérogènes, aussi bien dans le contenu des réunions, leur finalité, que dans leur organisation. Ils n'avaient donc pas de vraie morphologie. Ce qui est certain c'est que les salons n'étaient pas uniquement des microcosmes qui reproduisaient le modèle sociétal à une échelle plus réduite. La salonnière avait également son importance (il existait des salons tenus par des hommes mais la pratique était moins courante). Beaucoup d'éléments liés à la salonnière permettaient de caractériser le salon. Ainsi, le nom, l'appartenance sociale, et plus on approchait de la décennie de préparation à l'Unité, l'idéologie patriotique, étaient des critères pour décider du sérieux des réunions. Au Piémont, « Prima che Olimpia Savio e altre signore dell'aristocrazia incominciassero ad aprire con successo le loro case, a riprendere e fare rivivere l'antica e consolidata tradizione del ricevimento, Torino sembrava desolatamente spenta e 'inospitale', almeno secondo la relazione del ministro plenipotenziario austriaco. »²³⁰ : écrit le ministre autrichien Starhemberg à Metternich le 29 juillet 1815. En effet, les salons n'étaient pas des lieux publics. Se rendre dans un salon, c'était avant tout se rendre dans un foyer, une maison, dans la sphère familiale privée. La salonnière prenait donc en charge les réunions chez elle.

De plus, les salons ont connu les mêmes évolutions que les autres lieux intellectuels de la capitale. Les salons aristocratiques étaient majoritaires à Turin. Les écrivains étrangers de passage à Turin décrivaient la ville au début du XIX^e siècle comme ingrate. On peut en déduire que ce constat était dû au rejet qu'ils ont pu rencontrer. Le même constat a pu être fait à Milan qui pratiquait la sélection sociale dans ses salons (à tel point que Stendhal indiquait que seul le théâtre de la Scala était le seul vrai salon de la ville)²³¹. Ces salons bénéficiaient d'une proximité avec l'aristocratie française. Leur caractère restrictif commençait à être dépassé par la nouvelle attractivité de la capitale. La présence étrangère nécessitait une évolution de leur mode de fonctionnement. Néanmoins, les salons

²³⁰ Lettre du 29 juillet 1815 in Daniela Maldini Chiarito, « *Due salotti del Risorgimento* », in Maria Luisa Betri, Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio, 2004, p.287.

²³¹ Daniela Maldini Chiarito, « *Due salotti del Risorgimento* », in Maria Luisa Betri, Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio, 2004, p.287-288.

aristocratiques restaient exclusifs et très peu ouverts, et ce malgré le *Quarantotto*. En comparaison, Milan a fini par accepter l'ouverture et ses salons sont devenus de vrais lieux de rencontre entre nobles et bourgeois²³².

Dès lors, Turin a accueilli dès 1848 la présence de nouveaux salons. Ces nouveaux salons et nouvelles salonniers ont amené avec eux des pratiques nouvelles. Ce sont les salons bourgeois comme celui d'Olimpia Savio qui ont commencé des réunions autour d'intellectuels sans distinction sociale, au nom des débats, des liens créés, et du patriotisme. Cela se manifestait par l'accueil d'étrangers en provenance d'autres régions d'Italie, de la France, ou même d'Angleterre. Les salonniers ont développé un réseau de relations intellectuelles, une réputation au-delà des frontières du Piémont. Elles ont aussi continué de s'inspirer de leurs homologues françaises.

SECTION 1 – LE SALON TURINOIS DU XIX^E SIECLE, DE LA MISE A DISTANCE DU MODELE FRANÇAIS VERS LE SALON COMME INSTITUTION

Les salons ont longtemps été considérés comme les lieux de la conversation, des mondanités et de la préciosité. Ils n'entraient pas directement dans l'intellectualité et n'ont pas toujours été pris au sérieux. Cependant, cela n'a pas empêché ni leur existence ni développement. En effet, nous allons voir que les salons turinois du XIX^e s'inspiraient encore du salon français du XVII^e siècle. Le modèle français a continué de donner le ton grâce à son héritage du siècle des Lumières. Maria Adriana Prolo dans son *Introduction aux poésies d'Agathe Sophie Sassernò* met en évidence quelques femmes de salon piémontaises du « *Settecento* » proches de l'aristocratie française et en lien avec les salonniers françaises telles que Emilia Doria dei Marchesi di Dolceacqua, la comtesse Cristina Angelica Missegla, ou encore la marquise Maria Gonteri di Cavaglia.

Les salons turinois se sont progressivement détachés du modèle français pour être davantage conçus comme des « institutions ». Autrement dit, les salons turinois se sont

²³² Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, Paris : Nathan Université, 2002, p.84.

construits grâce et autour de la salonnière. La salonnière était celle qui décidait des réunions et des participants. Ces derniers avaient également un rôle important dans le salon. Les salons se sont également construits autour de l'attractivité de la capitale mais surtout du Risorgimento, ce qui n'était évidemment pas le cas en France. De manière générale, si le salon du XIX^e siècle est un lieu féminin qui emprunte à ses prédécesseurs, on peut dire qu'il tend à davantage de considération. Au Piémont, cela passe donc par des salonnières impliquées dans le Risorgimento. Le Risorgimento a créé une effervescence intellectuelle. Les salons sont plus fréquentés, plus politisés et les salonnières sont poussées à enrichir intellectuellement leurs réunions. L'objectif est donc double pour elles : participer au Risorgimento et se détacher du duo préciosité-mondanité du modèle français du XVIII^e siècle. Par les salons elles prouvent leur valeur, leur sérieux et leur implication.

a) Le détachement progressif du modèle français

L'ambassadeur français, Louis Dutens²³³ écrivait déjà en 1758 au sujet des femmes turinoises de son siècle :

Les femmes ne lisent que fort tard, et lisent fort mal, ou plutôt elles ne savent pas lire ; parce qu'on ne parle point de langue à Turin, parce que les Prêtres toujours despotiques ont encore intérêt à ce que l'on[t] reste dans l'ignorance, parce qu'on ne connaît point ici le talent agréable de la déclamation, ni l'usage récréatif de donner des représentations domestiques, usage nécessaire à l'éducation, qui fait honneur à ma nation [la France] et influe plus qu'on ne le pense sur le cœur de la jeunesse. On ne saura lire à Turin, on y fera faire des livres [...] le Bourgeois toujours prêt à signer les grands ne tardera à les imiter et le peuple à les suivre » ajoutant « elles possèdent par contre admirablement l'exercice du cheval, dont la noblesse surtout fait un usage fréquent. Elles doivent cet art salutaire pour la santé, à la jeune Princesse de Carignan qui a toutes les grâces de sa nation sans avoir les ridicules²³⁴.

²³³ Louis Dutens (Tours 1730 – Londres 1812), écrivain et philologue Français.

²³⁴ Maria Adriana Prolo, *op.cit.*, p.46-47.

Il s'agit du point de vue d'un Français en comparaison avec ce qu'il connaît au XVIII^e siècle, des salons de la capitale parisienne. En effet, la mode des salons apparaît en France dès le XVII^e siècle autour de la conversation, des mondanités et de ce qui est appelée « la préciosité ». La préciosité est un terme réducteur qui se rapporte aux femmes raffinées qui « *en réaction contre les mœurs brutales de l'époque auraient cherché à établir un nouveau style de vie en société* »²³⁵. Nous savons que l'art de la conversation apparaît en France au XVIII^e siècle :

La civiltà della conversazione nasce in Francia e la tendenza alla sociabilità crea modelli di salotti anche in Italia. Nel salotto si entra soltanto per cooptazione che trova le sue ragioni nell'affinità culturale e ideologica: si deve essere scelti, invitati, magari attraverso mediazioni, attraverso la presentazione da parte di qualche importante frequentatore molto familiare ai padroni di casa, soprattutto alla padrona di casa²³⁶.

Ainsi, les pratiques françaises ont trouvé un écho en Italie. Cette conception a perduré durant le XVIII^e siècle. Les salons français du siècle des Lumières ont gardé le système élitiste que l'on retrouve dans les salons aristocratiques turinois. Toutefois, ils sont davantage tournés vers une intellectualité au service de la politique, « *les Lumières dans ce contexte sont liés à une civilisation aristocratique qui mêle progressivement et prudemment les élites de la naissance à celle de la fortune et de l'esprit* »²³⁷. On trouve en France des salons littéraires à vocation politique tenus par des nobles comme les salons de la grenobloise Madame de Tencin²³⁸. Il a été admis la fonction politique des salons dans la préparation à la Révolution française. Cependant, cette fonction politique demeure liée à la fonction littéraire. Ils sont des viviers de la Révolution car ils présentent des œuvres philosophiques inédites qui accompagnent des débats auprès des prestigieux écrivains. Dès lors, les salons du XIX^e siècle seraient un héritage des salons français de la fin du XVII^e siècle par l'apparition des nouvelles pratiques et du XVIII^e siècle par leur direction

²³⁵ « *Précieuse* », in *Dictionnaire TLFi*, Disponible sur : [<https://www.cnrtl.fr/definition/précieuse>].

²³⁶ Antonio Stolfi, *Il romanzo della contessa di Castiglione*

²³⁷ « *Les salons littéraires au XVIII^e siècle* », in *Gallica*, Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/essentiels/repere/salons-litteraires-xviii-siecle>].

²³⁸ Madame de Tencin (Grenoble 1682 – Paris 1749).

intellectuelle-politique. Les salons du XIX^e siècle ont donc bien hérité des caractéristiques françaises. À ces caractéristiques se sont ajoutées celles plus générales, d'être des lieux de rencontres, de conversations, et lectures. Cela s'applique aux salons piémontais, et aux salons turinois. Cependant, s'ils ont gardé l'esprit ils en ont modifié la finalité. Nous avons vu que le XIX^e siècle était un siècle de changements dans tous les domaines. Ces changements ont été accompagnés de nouvelles pratiques. D'une certaine manière, on peut penser que les salons s'inscrivent en précurseurs avant les autres lieux de sociabilité. De plus, le modèle français a permis d'établir une distinction entre des termes plus souvent utilisés avant leur apparition tels que : cercles, sociétés ou encore assemblées. Ces termes désignent des lieux à la présence masculine exclusive.

De plus, la mise à distance du modèle français est une mise à distance du duo « préciosité-mondanité ». D'abord, cela se remarque pour les salons parisiens du XIX^e siècle. Les salons français se sont écartés pour être plus intellectuels et politiques à l'instar du salon de Juliette Récamier²³⁹, salon qu'elle tenait au début du siècle. Elle est issue de la bourgeoisie, et elle s'est opposée à Napoléon Ier. L'intellectualité de son salon attirait les Français comme les étrangers. Dans la péninsule, plus les événements historiques s'accéléraient, plus les salons suivent leurs cours. Ils obéissent toujours aux règles de l'hospitalité mais ils expriment une volonté de prendre part à l'histoire. Ainsi, à Milan un salon comme celui de la comtesse Clara Maffei²⁴⁰ a joué un rôle dans les insurrections de la ville. Elle a accueilli toute l'intellectualité milanaise, d'écrivains, journalistes aux scientifiques et politiques. À Turin, nous savons que les salons aristocratiques ont conservé leurs coutumes et ont appliqué les codes de la société hérités du siècle précédent. Ils ne se sont pas tenus à l'écart des événements historiques pour autant. Ensuite, les salons bourgeois se sont développés. Les salons continuent d'appliquer le principe de lecture d'ouvrages politiques inédits. C'est dans les salons que les ouvrages des intellectuels patriotes sont lus, examinés, puis débattus. On peut définir cette mise à distance comme un passage de salon de conversation aux salons de communication.

Enfin, les salons turinois ont toujours accueilli des intellectuels français. Cependant, ils se sont écartés du modèle français. Cela s'explique par la volonté des salonnières. Les salonnières turinoises, aristocrates comme bourgeoises, ont donc souhaité accroître le

²³⁹ Juliette Récamier (Lyon 1777 – Paris 1849).

²⁴⁰ Clara Maffei (Bergame 1814 – Milan 1886).

sérieux de leur salon, leur dimension intellectuelle et ont développé une conscience patriotique. Le Risorgimento a créé des dynamiques auxquelles le modèle français ne répondait pas. On peut déduire que ces éléments ont aussi été favorisés par la présence d'intellectuels directement dans leur salon. Les salonnières turinoises ne souhaitaient pas créer un ensemble d'individualité à l'image des salons du siècle des Lumières, mais une vraie agrégation des individus. Cette volonté d'agrégation nous avons pu la constater dans les phénomènes d'agrégation des femmes turinoises du XIX^e siècle. Réunir n'était pas évident, notamment quand il s'agissait de réunir des intellectualités de domaines différents, des hommes comme des femmes, piémontais comme étrangers, autant d'individualités que la salonnière aménageait en une alchimie fonctionnelle.

b) Les salons comme institutions tenues par les femmes

Les salons turinois se sont progressivement détachés du modèle français pour se concevoir davantage comme des « institutions ». Par institution, il est entendu une valeur officielle, et une légitimité²⁴¹. Autrement dit, les salons turinois se sont construits grâce et autour de la salonnière. La salonnière décidait des réunions et des participants. Elle était en mesure de faire de son salon une institution : « *Il salotto esalta protagonisti femminili che agiscono con maggiore libertà d'azione rispetto alle norme che regolano i rapporti tra uomini nelle sedie ufficiali del potere e nelle orchestrazioni tradizionali di ruoli sociali.* »²⁴². Le salon a mis en avant de nouveaux moyens d'action pour les femmes. La salonnière entrait dans un rôle social car son salon était un lieu de sociabilité. Les participants venaient pour la salonnière et la garantie que celle-ci pouvait leur offrir quant à qualité de la réunion. Elle entrait dans un rôle intellectuel car elle réunissait

²⁴¹ « Institution », in *Dictionnaire Larousse*, Disponible sur :

[<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/institution/43444>].

²⁴² Angela Groppi, Marina D'Amelia, Benedetta Borello, « Salotti, genere ed esperienze di sociabilità in Italia », *Quaderni Storici*, no.120, 2005, p.801-834.

l'intellectualité. La salonnière constituait le rôle de premier plan. La salonnière faisait le salon davantage que le salon ne façonnait la salonnière. Cela n'était pas le cas aux siècles précédents où la qualité des participants a pu surpasser le reste. La salonnière du XIX^e siècle insistait donc sur le sérieux des réunions quitte à entrer dans une justification permanente. Ainsi, Olimpia Savio réaffirmait sans cesse la « *serietà* » de son salon.

Les femmes étaient les principales protagonistes mais le salon dépendait tout de même de la présence des hommes. Les études ont démontré que le salon était un lieu tenu par une femme, fréquenté par des hommes, où les autres femmes étaient présentes en nombre plus restreint, et se tenaient en retrait par respect pour la maîtresse de maison. Cela n'empêchait pas aux femmes de nouer des liens entre elles. Nous verrons qu'Olimpia Savio n'a pas décrit dans son Journal le contenu des conversations mais a réalisé une fresque de ses participants. On peut donc supposer que sur la base des participants, des noms à leur statut social, et la salonnière, apparaissait un gage de qualité des débats. Ces salons sont plus intellectuels et politiques. Par les personnalités qui les fréquentaient on pouvait identifier l'orientation du salon. Un salon est défini aristocratique ou bourgeois, républicain ou modéré par la salonnière et les participants. On pouvait également déterminer le salon par d'autres critères comme la fréquence, l'horaire, ou la disposition. Ainsi, Cristina de Belgiojoso avait délimité son salon autour de chaises formées en cercle sur lesquelles s'attablaient les personnalités pour les réunions²⁴³. Cela permettait de créer une particularité en plus. La plupart des salons turinois, aristocratiques comme bourgeois, étaient hebdomadaires, et avaient lieu en soirée. L'ensemble était soumis à la décision de la salonnière et concourait à faire une institution. Enfin, le salon pouvait avoir une conception spatiale. L'historienne Mariuccia Salvati identifie trois aires significatives du salon : l'espace, la décoration (« *l'arredamento* ») et la fonction²⁴⁴. Cette conception mettait les salonnières au second plan. Cependant, l'association salon et espace est abstraite. L'espace peut désigner un espace géographique. Or, il existe très peu d'études sur la conception géographique du salon. Il peut aussi être un espace seul sans les participants. Il s'agit donc plutôt d'appréhender ces trois caractéristiques comme vectrices de légitimité. Un salon avec un espace identifiable, à la décoration soignée, ainsi qu'une fonction délimitée, était synonyme de reconnaissance

²⁴³ Daniela Maldini Chiarito, *op. cit*, p.287.

²⁴⁴ Daniela Maldini Chiarito, « *Due salotti del Risorgimento* », in Maria Luisa Betri, Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio, 2004, p.286.

intellectuelle. Cela permettait au salon qui réunissait ces trois éléments d'être fréquenté par les intellectuels et d'offrir une renommée à la salonnière. L'historien Marco Fumaroli ajoute : « Il luogo della conversazione mondana è definito : sono le sale da ricevimento, il giardino di una dimora privata.²⁴⁵ ». Il indique un salon de conversation qui serait davantage lié à un espace géographique. Cela semble surtout rattaché au siècle précédent, car les salons du XIX^e siècle avaient plusieurs emplacements. Olimpia Savio accueillait des réunions dans sa demeure turinoise ainsi que dans celle périphérique. Dès lors, l'analyse de l'espace physique ne permettrait pas d'appréhender pleinement en quoi un salon était un espace à caractère intellectuel et politique. Il y a donc deux éléments considérables. Le premier tient à la salonnière, le second aux participants. En plus de la salonnière, nous avons vu le rôle des participants auquel nous pouvons ajouter l'attractivité de la capitale, et le Risorgimento. Au XIX^e siècle on souhaitait savoir qui fréquentait un salon car le salon devenait plus intellectuel et politique. La salonnière était au cœur du salon, comme l'explique Silvia Cavicchioli : « ruolo di primo piano delle donne, non si tratta di un ruolo di accoglienza ma ruolo attivo »²⁴⁶. Cela se vérifiait à Turin. Le terme espace ne permet pas de rendre compte de la participation active. Une participation active à la vie de société qui dans le Piémont du milieu du XIX^e siècle passait par une implication intellectuelle et politique. On peut évoquer un rôle public de prestige voire d'un premier pas vers l'autonomie, sans pour autant encore évoquer l'émancipation. Les sources qui nous sont parvenues n'identifient pas l'émancipation qui intervient à la toute fin du siècle, « *Sebbene ancora distinta dalla vera e propria sfera politica, e l'instaurarsi di nuovi e più equilibrati rapporti di genere, prendo talora alle donne inusitati spazi di autonomia.* »²⁴⁷. Il s'agissait donc plutôt d'autonomie.

²⁴⁵ Daniela Maldini Chiarito, *op. cit.*, p.286.

²⁴⁶ Silvia Cavicchioli, « Donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin: Daniele Piazza Editore, vol.3, 2012, p.19.

²⁴⁷ Maria Luisa Betri, « Salotti », *Dizionario del liberalismo italiano*, Rubettino, 2011. Disponible sur : <https://www.bibliotecaliberale.it/glossario/s/salotti>.

SECTION 2 – LES SALONS TURINOIS AU SERVICE DU RISORGIMENTO ET DE L’HISTOIRE

L’émancipation de la salonnière du XIX^e siècle n’est pas encore d’actualité. Cependant, nous pouvons nous demander si les salons constituaient un moyen pour la femme du XIX^e siècle d’exister dans une société qui leur donnait très peu de place ? Les femmes n’avaient pas le droit d’exister ni dans l’espace public, ni politique. Elles existaient par leur rôle domestique. À travers les salons elles ont pu participer à la sociabilité intellectuelle. Elles ont influé sur les goûts, les mentalités, et sont devenues des points de référence de la vie en société. Toutefois, la société turinoise oscillait encore entre sphère privée et sphère publique. Il s’agissait d’un système d’intersection « *entre privé et public* » selon les termes de Maria Luisa Betri²⁴⁸. Les salons reflétaient le fonctionnement de leur société. Ainsi, nous retrouvons cela dans les salons turinois, carrefour de traditions et nouveautés. Les salonnières se situaient entre la sphère privée de leur foyer et la sphère public de leur institution. Ces deux dimensions sont également à incorporer aux événements historiques du Risorgimento.

À Turin le salon prend en épaisseur, notamment surtout avec le *Quarantotto*. Nous allons voir qu’il existait un lien entre salons et processus de « *civilizzazione* ». Autrement dit, une fonction civile revendiquée. Les salons étaient des lieux dynamiques, de discussions animées autour de vrais sujets, voire parfois de médiation politique. Cela amène également à une seconde analyse, celle des salons en corrélation avec le Risorgimento. Le Risorgimento a permis de créer des salons intellectuels. Une fois l’Unité accomplie, les salons ont gardé leur caractère culturel et intellectuel. En outre, le Risorgimento a également permis la production littéraire autour des salons. Cette production littéraire a avant tout permis la réalisation d’études sur les salons, mais elle a aussi posé la question du support historique.

²⁴⁸ Maria Luisa Betri, « Salotti », Dizionario del liberalismo italiano, Rubettino, 2011. Disponible sur : <https://www.bibliotecaliberale.it/glossario/s/salotti>.

a) Le salon turinois entre sphère privée et sphère publique

La distinction entre sphère privée et sphère publique était centrale dans la vie des femmes du XIX^e siècle. En effet, les femmes ne pouvaient participer à la vie publique qu'à travers leur vie privée. Leur autonomie était donc plus que relative et s'exprimait dans le champ domestique. Avec les salons, il y a eu une nouveauté. Les salons étaient l'exemple de lieux privés qui pouvaient glisser vers des lieux publics. La tendance était donc à une vision entre sphère privée et sphère publique. Les salonnières ont donc saisi l'opportunité d'une brèche entre les deux. La capacité des femmes à être des salonnières est sans équivoque. Lorsque les salonnières ouvraient leur salon, elles l'ouvraient aux yeux de tous et s'exposaient aux critiques. Elles ouvraient une fenêtre sur leur espace de prédilection. Elles ouvraient également une fenêtre sur elles-mêmes. Les salons étaient une entrée dans le cercle familial. Cela permettait aux familles de se mélanger, de créer des affinités voire de former des alliances matrimoniales. Les enfants étaient aussi en contact direct avec le monde intellectuel qui se réunissait dans leur lieu de vie.

Désormais, les salons sont reconnus comme des lieux de débats. Ils suscitaient un engouement intellectuel de nature à devenir un lieu incontournable. À travers les salonnières, la représentation de la femme éduquée et cultivée apparaît concrètement. Les salonnières ont su également s'inspirer des hommes. Elles réunissaient, et influençaient. De plus, les salons permettaient l'accès à la formation intellectuelle. Nous avons vu que les femmes étaient exclues des lieux de formation. Ainsi, Marina D'Amelia indique : « La formazione femminile spesso lacunosa, anche ai vertici della società trovasse nelle conversazioni, nei salotti, nelle accademie, anche attraverso la pratica della 'lettura socializzata' opportunità di arricchirsi e di trasmettersi. »²⁴⁹. On peut voir des femmes qui ont accepté d'accueillir des hommes pour s'enrichir intellectuellement, puis pour s'y confronter. Cependant, il y a une nuance apportée par la revue critique récente. La revue critique a mis l'accent sur l'absence de revendications « féministes » explicites à travers les salons. Le salon viendrait confirmer la prédominance de la sphère privée avec une ouverture sur celle publique, mais en aucun cas une salonnière qui sortirait du cadre domestique. En effet, le salon restait à l'intérieur. C'est le cas du salon d'Olimpia Savio. Le salon d'Olimpia

²⁴⁹Angela Groppi, Marina D'Amelia, Benedetta Borello, « Salotti, genere ed esperienze di sociabilità in Italia », *Quaderni Storici*, no.120, 2005, p.828.

constituait déjà pour les auteurs du XIX^e siècle l'exemple d'un salon domestique. Or, si le salon était un salon familial, et qu'Olimpia ne souhaitait pas sortir de ce cadre, elle a développé celui-ci.

Nous pouvons aussi retrouver une comparaison avec les théâtres. Dans certains des articles étudiés le salon turinois est comparé à un « *palco* » de la vie théâtrale²⁵⁰. Les théâtres étaient des lieux publics. Par cette comparaison l'aspect public des salons est donc indiqué. On y retrouvait les mêmes personnes, et les mêmes manières de se répartir. Néanmoins, les salons étaient une prolongation des lieux de sociabilité comme les théâtres, et non pas des lieux publics.

Dès lors, les salons étaient des lieux par lesquels les femmes ont pu s'approprier des moyens de participation à la vie sociale. Finalement, la question de sortir de la sphère privée n'est pas fondamentale. Le salon était un levier. Un levier à l'appropriation et à l'expression des femmes. Dans l'impossibilité d'aller chercher l'espace ailleurs, les salonnières faisaient venir l'espace chez elle. On peut en conclure que c'est justement parce que le salon était situé dans la maison que les femmes y étaient maîtresses. En France, les salons ont permis de donner publiquement la parole à des femmes comme Jeanne Deroin²⁵¹. Plus tard, c'est la prise de parole directement à la tribune et l'apparition des « *conferenziere* » (conférencières)²⁵². Les femmes vont prendre la parole, et se confronter à un auditoire hostile. La première à se lancer était Anna Maria Mozzoni²⁵³ et sa conférence à Milan en avril 1865.

b) À l'ère du Risorgimento

²⁵⁰ Olimpia Savio dans son Journal mentionne : « il palco della marchesa Doria » pour désigner en réalité son salon (Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* (1^e éd.), Milan : Fratelli Treves, vol. I, p.201-202).

²⁵¹ Jeanne Deroin (Paris 1805 – Londres 1894).

²⁵² Fiorenza Taricone, Barbara Meazzi, « Le conferenziere : la parola femminile nello spazio pubblico », Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=PzEA3AGNsec>].

²⁵³ Anna Maria Mozzoni (Milan 1837 – Rome 1920).

En Italie, les salons s'inscrivaient dans le Risorgimento à travers les termes « *Incivilimento*²⁵⁴ » et « *Spirito del tempo* ». La perspective de l'Unité italienne a fait naître une volonté d'implication plus directe chez les salonniers mais aussi les participants. Le Risorgimento a offert un statut nouveau aux salons : « Un rôle pré-politique » : selon Maria Luisa Betri et Eleonora Brambilla. Un rôle pré-politique préparatoire. Ainsi, les salons turinois étaient les antichambres intellectuelles des institutions politiques. Ils s'appuyaient sur processus de glissement intellectuel et politique. Dans ce processus, les salonniers avaient un rôle de médiatrices puisqu'elles ne pouvaient pas être des salonniers politiques. Le processus s'inscrit dans le phénomène général d'une société plus intellectualisée et politisée²⁵⁵. En effet, nous savons qu'à Turin (mais aussi à Milan) l'essor des salons allait de pair avec une modernisation de la société. La presse est souvent mentionnée comme le moyen d'évoquer les salons, et de les faire connaître de l'opinion publique. Nous retrouvons les intellectuels des académies et universités dans les salons. De la même manière, les salons s'inscrivaient dans la « *Mecca* » turinoise par la présence d'étrangers. L'ensemble de cette progression avait pour fond le Risorgimento. Dès lors, le manque de cohérence ou d'organisation des salons n'est plus soulignée. L'accent est mis sur ce qu'ils apportaient à la cause nationale. Les salons turinois réunissaient des intellectuels patriotes. Ces intellectuels qui pensaient l'Unité, trouvaient un avantage aux salons, celui d'un caractère intimiste (mêlant donc sphère privée et publique) au sein duquel ils retrouvaient la plupart de leurs homologues. Les salonniers avaient sans doute conscience de cela. Elles prenaient soin d'inciter les intellectuels à fréquenter leurs salons Elles demandaient à ceux qui participaient déjà à leurs réunions d'y inviter leurs amis. Ainsi, les salons concurrençaient les clubs, et les cercles, créant des lieux d'exercice de la citoyenneté comme l'explique Maria Luisa Betri dans le *Dizionario del liberalismo Italiano* :

Se la vicenda dei salotti settecenteschi sembra prevalentemente segnata dall'interna dialettica tra rapporti di genere e produzione letteraria, la cifra più evidente della loro parabola ottocentesca, sia [...] nel progressivo emergere di un linguaggio politico, declinato nelle forme

²⁵⁴ Incivilimento: « L'incivilire o incivilirsi ; progresso verso uno stadio più elevato di civiltà nell'ordinamento, nelle istituzioni e nelle consuetudini sociali. »in *Vocabolario Treccani*, Disponible sur : [<https://www.treccani.it/vocabolario/incivilimento/>].

²⁵⁵ Rôle des masses, et études sur les masses qui participent aux barricades de Milan notamment.

del discorso nazional-patriottico e nei temi della ‘civile conversazione’ durante l’età risorgimentale²⁵⁶.

Les salonnères du XIX^e siècle ont pris « possession » du Risorgimento. Le salon a été, non seulement, un moyen pour elles de manifester leur patriotisme, mais également un moyen pour les intellectuels patriotes d’avoir une première tribune. Dans les salons on débattait autour du Risorgimento. Les ouvrages lus pouvaient être critiqués, parfois sévèrement. L’implication politique des salonnères tait celle de la cause italienne davantage que leur propre condition. Daniela Maldini-Chiarito conclut son article au sujet d’Olimpia Savio et Clara Maffei : « Il vecchio Ottocento le aveva intese e volute, custodi, e interpreti del ruolo ornamentale e consolatorio della perfetta padrona di casa : solo all’interno della case, infatti, fu loro attribuita e riconosciuta una collocazione pubblica non priva di qualche enfattizzato segno politico. »²⁵⁷. Nous avons vu que les salons suivaient les événements historiques. C’est aussi dans les salons qu’a émergé le filon français.

Enfin, les salonnères avaient une production littéraire. Un grand nombre d’entre elles ont tenu des journaux, ont entretenu des correspondances, et ont écrit sur le patriotisme : « Come messa in scena di un’influenza politica femminile, come punto di intersezione tra i dibattiti culturale del tempo e la produzione femminile. »²⁵⁸. Après l’Unité les cercles d’activité des femmes se sont réduits. Les historiens et historiennes d’aujourd’hui ont mis en avant l’absence d’individualisme des salonnères. En tant que femmes, les salonnères restaient les figures symboliques qui rassemblaient. Cela revient à leur rôle maternel, elles étaient des mères et les mères de tous tout en étant organisatrices et productrices d’intellectualité.

²⁵⁶ Maria Luisa Betri, « Salotti », in *Dizionario del liberalismo Italiano*, Rubettino, 2011. Disponible sur : <https://www.bibliotecaliberale.it/glossario/s/salotti>.

²⁵⁷ Daniela Maldini Chiarito, « *Due salotti del Risorgimento* », in Maria Luisa Betri, Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio, 2004, p.308.

²⁵⁸ Angela Groppi, Marina D’Amelia, Benedetta Borello, « Salotti, genere ed esperienze di sociabilità in Italia », *Quaderni Storici*, no.120, 2005, p.810.

c) Des salons comme support historique ?

Les salons étaient le reflet des pratiques de sociabilité. En ce sens, ils constituaient un support afin d'étudier le fonctionnement d'une société à une période donnée (ici le XIX^e siècle). En réalité, c'est la production littéraire autour de ces derniers qui sert de support historique à leur étude. Comme il est difficile d'établir véritablement « une histoire des salons », de retracer avec précision leur mode de fonctionnement, et leurs codes, il faut envisager la production qui les a entourés comme un support historique tout court. En effet, ils ont permis d'étirer l'histoire des femmes qui les animaient, et d'entrer, sous un angle différent, dans l'histoire du XIX^e siècle.

La production littéraire à partir des salons est de deux types. D'abord, la production littéraire des salonnières. Elle est de source privée. Ce sont notamment, les récits personnels comme les journaux tenus par les salonnières (ou les participants), mais aussi les correspondances, voire également les albums avec photographies. Ces sources sont devenues des témoignages historiques qui ont marqué sur le papier une époque. Les salonnières prenaient le soin de laisser une trace. Puis, la production littéraire de source publique comme les articles rédigés sur les salons. Dans le vivier éditorial turinois, les journaux, les revues comme les quotidiens s'intéressaient aux salons. Ainsi, ce ne sont pas les salons en eux-mêmes qui permettent de reconstituer leur histoire, mais les productions autour.

Enfin, dans le cadre de l'étude des mécanismes de liens intellectuels entre deux États, la production littéraire des salons permet de retracer les relations créées à l'intérieur. Les noms des participants y sont la plupart du temps mentionnés. Cela permet d'établir une typologie des personnalités qui fréquentaient un salon, ou de découvrir un salon à la forte présence française. Des mémoires des salonnières, on apprend de nombreuses anecdotes historiques. Par Olimpia Savio, on peut apprendre les pourparlers matrimoniaux autour de Napoléon- Jérôme Bonaparte et la princesse Marie-Clotilde de Savoie, que son amie l'improvisatrice Giannina Milli²⁵⁹ voyageait à travers la péninsule italique de manière inédite pour l'époque, effectuant des séjours réguliers à Turin.

²⁵⁹ Giannina Milli (Teramo 1825 – Florence 1888).

SECTION 3 - LE PANORAMA DES SALONS TURINOIS, ENTRE ELITISME ARISTOCRATIQUE ET PERCEE DE LA BOURGEOISIE

Le panorama des salons turinois est à l'image de sa société entre Ancien Régime et nouveauté, élites aristocratiques et haute bourgeoisie jusqu'à la frange plus étendue de cette dernière désireuse de changements²⁶⁰. Il était plus simple de se rappeler des femmes de la noblesse aristocratique, par le prestige accordé à leur nom et famille. Elles faisaient partie de la classe sociale dominante. Leurs pratiques étaient celles imitées²⁶¹. Ainsi, dans un premier temps, le panorama des salons turinois était double : aristocratique et bourgeois. La percée des salonnières bourgeoises se confrontait à la résistance aristocratique.

La reconnaissance était plus difficile pour les femmes de la bourgeoisie. Cela concernait les salonnières de la haute bourgeoisie comme celles de la bourgeoisie plus générale. Elles étaient associées à l'imitation des modes des aristocrates. Cependant, elles n'avaient peu, voire pas du tout, de rôle à la cour. C'est cette absence de mondanité aristocratique qui a permis à ces salonnières de développer leurs salons. À l'instar des salonnières aristocrates, elles s'entouraient de personnalités illustres et d'amis. À la différence des salonnières aristocrates elles ne regardaient pas la classe sociale comme l'écrit Maria Luisa Betri : « *Nella transizione dai rigidi modelli dell'antico regime a quelli più aperti del secolo borghese, esso favorì infatti il maturare l'opinione pubblica moderna* »²⁶². Plus on avance vers l'Unité, plus les pratiques aristocratiques ont fini par reculer.

²⁶⁰ Silvia Cavicchioli, « Donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin: Daniele Piazza Editore, vol.3, 2012, p.19.

²⁶¹ *Ibidem*.

²⁶² Maria Luisa Betri, « Salotti », *Dizionario del liberalismo italiano*, Rubettino, 2011. Disponible sur : <https://www.bibliotecaliberale.it/glossario/s/salotti>.

a) L'élitisme et le traditionalisme des salons aristocratiques turinois

Ainsi, à la différence des autres lieux, l'année 1848 n'a pas marqué de changement sur les salons turinois. Les salons aristocratiques ont continué d'être exclusifs. Les salons bourgeois ont développé leurs propres pratiques. De plus, les idéologies communes liées au Risorgimento n'ont pas favorisé leur mélange. On pouvait penser que les aristocrates libéraux ainsi que les bourgeois libéraux se seraient rassemblés comme à Milan. Cependant, à Turin cela n'a pas eu lieu. À Turin, même après le *Quarantotto* et la concession du Statut Albertin, la plupart des salons répertoriés étaient des salons aristocratiques. Les salons aristocratiques sont d'abord caractérisés par leur élitisme. Puis, leur conservatisme. Ils manifestaient un attachement à la monarchie absolue et à l'héritage de la société du XVIII^e siècle. Seuls des personnes jugées dignes de les fréquenter sont introduites. Les salons aristocratiques sont donc beaucoup plus sélectifs que les salons bourgeois. « Testimonianza di forte chiusura della società aristocratica, di una élite che guarda con nostalgia al vecchio Piemonte e al periodo prestatutario, mantengono un'aura di ancien regime anche dopo il 1848, malgrado l'affermazione di molti salotti borghesi »²⁶³ : remarque Silvia Cavicchioli. En effet, les salons aristocratiques sont traditionnels et fermés. Ils regardaient en arrière plutôt que vers l'avant. Parmi ces salons nous retrouvons des familles issues de la noblesse piémontaise et française. Nous savons que les familles aristocratiques des deux États nouaient des alliances par le mariage. Ainsi, nous retrouvons dans le luxueux salon des comtes de Benevello, proche du Théâtre d'Angennes, et tenu par la marquise Emma Doria di Ciriè surnommée « La Pompeuse » la jeunesse dorée du Piémont, de la France et des autres puissances étrangères. Il était fréquenté par des officiels du royaume. Il était un lieu de divertissement et de bals, mais décrit par Olimpia Savio comme le plus observé²⁶⁴. L'homme politique Costantino Nigra, bourgeois et fils de médecin, y était refusé. Ce dernier devient par la suite un assidu du salon d'Olimpia Savio et un de ses fidèles amis²⁶⁵.

²⁶³ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.241.

²⁶⁴ « La contessa di Benevello » in Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio (1^e éd.)*, Milan : Fratelli Treves, 1911, vol. I, p.187-188, p.201.

²⁶⁵ Federico Navire, *op. cit.*, p.318.

Le salon de la française Juliette Barolo née Colbert²⁶⁶ était le salon de la noblesse conservatrice nostalgique des monarchies absolues. Elle était Française et la descendante du ministre de Louis XIV et a joué un rôle dans les liens avec la France puisqu'elle était également Dame d'honneur à la cour de Napoléon III auprès de l'impératrice Joséphine. Sa particularité était donc d'être elle-même issue d'une famille de noblesse française et épouse de Tancredi Faletti de Barolo issu d'une des plus prestigieuses familles de la noblesse turinoise. Symboliquement elle témoignait donc des liens entre l'aristocratie française et piémontaise. Son mari était un intellectuel reconnu, ami d'intellectuels français dont Lamartine.

Toutefois, en dehors de l'élitisme associé au conservatisme, on trouvait des salons érudits. Ils étaient élitistes mais pour des raisons d'affinités intellectuelles. Le salon des Sclopis, le juriste de renommée Federigo Sclopis²⁶⁷ et sa femme Isabella Avogadro, était le salon érudit par excellence. Il s'inspirait lui aussi de la société turinoise du XVIII^e siècle. Il s'agissait d'un salon exclusivement réservé à l'aristocratie et fermé à la bourgeoisie. Davantage culturel que politique, on s'y rendait surtout pour le prestige de la famille. Cependant, le salon accueillait une présence française à laquelle il était plus ouvert. C'est ainsi qu'il a été fréquenté par l'écrivain Français Honoré de Balzac en 1836²⁶⁸. Différent dans l'idéologie, mais tout aussi restreint, on trouvait le salon républicain de Giuditta Sidoli²⁶⁹. Son salon était composé de personnalités de son cercle proche, et accueillait à l'occasion, les brèves visites de Giuseppe Mazzini²⁷⁰. De manière générale, les salons de la noblesse n'accueillaient pas d'étrangers ni d'émigrés. Seuls les intellectuels étrangers prestigieux étaient donc conviés. C'est seulement à partir des années cinquante que certaines maisons se sont ouvertes aux personnalités de l'émigration politique et intellectuelle, installées dans la capitale piémontaise²⁷¹.

²⁶⁶ Juliette Barolo-Colbert, marquise de Barolo (Maulévrier 1785 – Turin 1864).

²⁶⁷ Federigo Sclopis (Salerno 1798 – Turin 1878).

²⁶⁸ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.241.

²⁶⁹ Giuditta Sidoli (Milan 1804 – Turin 1871).

²⁷⁰ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.67.

²⁷¹ Maria Luisa Betri, « Salotti », *Dizionario del liberalismo italiano*, Rubettino, 2011. Disponible sur : [\[https://www.bibliotecaliberale.it/glossario/s/salotti\]](https://www.bibliotecaliberale.it/glossario/s/salotti).

Progressivement des salons aristocratiques vont se situer entre deux. L'exemple est celui de Giuseppina Cavour Alfieri, et son salon « éclairé » inspiré du modèle des salons français. Henry d'Ideville a décrit son salon comme le seul cercle politique de Turin²⁷². Alexandre Dumas père l'a fréquenté en 1860²⁷³. Les ambassadeurs de puissances amies (dont la France), les ministres du royaume, ou les réfugiés de Lombardie-Vénétie ont aussi participé aux réunions de la dernière femme de la famille Cavour. Son salon a été un des premiers à manifester une ouverture vers la haute-bourgeoisie. Plus largement, elle s'est inscrite dans une volonté libérale induite par la politique de Cavour. Une partie de la noblesse piémontaise ne rejoignait pas les idées libérales diffusées et y resta longtemps réfractaires :

Dal momento che le dimore torinesi, soprattutto dell'aristocrazia, erano per lo più precluse, come osservava, con qualche esagerazione, uno di essi: Le famiglie aristocratiche e ricche, rilegate nei ristretti appartamenti di quelle immense caserme, chiamate case, non possono fare inviti numerosi. Se per sorte danno qualche intrattenimento, non ammettono nell'unica sala che i membri più venerabili della loro classe che possono mostrare quarti di nobiltà bene autentica²⁷⁴.

Puis, avec la décennie de préparation à l'Unité, et les plébiscites de 1859-1860, d'autres salons se sont ouverts à Turin. Les salons aristocratiques ont été concurrencés. Ce sont les femmes de députés, sénateurs et ministres qui les tenaient. Ces salons étaient bourgeois et libéraux, ils étaient moins fermés, et accueillaient les jeunes aristocrates les plus ouverts politiquement. Ces nouvelles salonnières provenaient également de régions annexées comme Emilia Toscanelli²⁷⁵, épouse de Ubaldino Peruzzi, et amie de Sclopis et des D'Azeglio, ou encore Laura Acton²⁷⁶, épouse de Marco Minghetti et son salon parlementaire.

²⁷² Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.241.

²⁷³ *Ibidem*, p.241.

²⁷⁴ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.67.

²⁷⁵ Emilia Toscanelli (1827 – 1900).

²⁷⁶ Laura Acton (Naples 1829 – Mezzaratta 1915).

b) Les « nouveaux » salons turinois

À la manière de la bourgeoisie française, la bourgeoisie piémontaise a modernisé l'intellectualité. Cela s'est reflété dans les salons. Les « nouveaux salons turinois » désignent les salons bourgeois qui s'ouvrent aux autres classes sociales. Ce sont les salons qui ont eu un caractère éclectique, favorisés par la dynamique libérale de la seconde moitié du XIX^e siècle. Ils ont été mis en place par la nouvelle génération de femmes salonnières qui ont redessiné les contours du salon turinois. Une génération dans laquelle s'inscrit Olimpia Savio. Ainsi, le poétesse napolitaine, Laura Beatrice Oliva Mancini²⁷⁷, et son mari Pasquale Stanislao, ont constitué le salon des exilés. Le salon se fonde sur la renommée poétique et patriotique de la maîtresse de maison, qui a fait l'objet de censure en Italie. Il est à la fois un lieu de rencontres pour les protagonistes de la vie politique piémontaise et le nerf de d'une émigration représentée par Francesco de Sanctis, Carlo Poerio, ou encore le baron Sigismondo de Castromediano. Le salon diffuse les écrits de la salonnière qui y sont lus et discutés. Ainsi, une étrangère installée à Turin a pu ouvrir son salon et établir un salon plus ouvert. Cette ouverture se constate en France. Les salons parisiens s'ouvrent aux exilés. Durant son séjour de 1842 à 1843 Cavour a fréquenté les salons de Madame de Boigne, des italiennes Maria Vittoria dal Pozzo della Cisterna et celui de la princesse Belgiojoso²⁷⁸. Le salon de Madame de Lafayette accueille les libéraux européens dont ceux piémontais et plus généralement ceux italiens. L'éclectisme est devenu la règle, les mondanités n'empêchant pas l'implication politique.

La nouveauté des salons tient à leur ouverture en comparaison des salons aristocratiques, mais également à leur classe sociale. Ils sont des salons bourgeois avec une forte implication intellectuelle. Une implication toujours présente en dehors du contexte du salon. En effet, ces nouvelles salonnières récoltent aussi des fonds (à travers la bienfaisance) pour les exilés italiens. Cela était considéré comme une forme d'activisme féminin, « *cet activisme trouvait dans les comités l'opportunité d'acquérir une visibilité nouvelle, au nom d'une sororité*

²⁷⁷ Laura Beatrice Oliva Mancini (Naples 1821 - Fiesole 1869).

²⁷⁸ Laurent Dornel, Delphine Diaz, Hugo Vermeren, « Accueillir et expulser », *Les Réprochés. Sur les routes de l'exil dans l'Europe du XIX^{ème} siècle*, Delphine Diaz, Sylvie Aprile (dir.), Paris : Aprile, Éditions de La Sorbonne, p.16, Disponible sur : [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03156985/document>].

patriotique. »²⁷⁹. De plus, les aristocrates comme Juliette Barolo Colbert ont pris le pas en participant à ces actions humanitaires. L'activisme s'exerce donc autour du salon et se réalise aussi par les traductions²⁸⁰. Les salonnières dont Olimpia Savio traduisent énormément de textes, et participent également à des activités journalistiques. Ainsi, le salon bourgeois d'Olimpia entre dans les nouveaux salons. De plus, on peut retrouver dans son salon des participantes elles-mêmes salonnières, et des intellectuels qui fréquentent plusieurs de ces nouveaux lieux. Au salon d'Olimpia, nous retrouvons des participants du salon de Laura Beatrice Oliva Mancini comme le comte de Castromediano, fortement lié à Adele Savio, seule fille des Savio. Également bourgeois, le salon d'Enrichetta Cornero Caldari, qui était très fréquenté. De manière générale, les nouveaux salons ont rencontré un franc succès, jusqu'à devenir les salons qualifiés comme tel dans les descriptions historiques. Ils sont également reconnus en capacité de constituer de véritables groupes intellectuels. Dès lors, dans le salon d'Olimpia on retrouvait « *le groupe de la Sassernò* »²⁸¹. Il s'agit du groupe constitué grâce à Olimpia et ses amis, autour d'Agathe-Sophie Sassernò. Un groupe au sein duquel des liens intellectuels se jouent et des amitiés se nouent, qui a donné une particularité au salon d'Olimpia. La norme dans les salons est l'exclusion des femmes non mariées.²⁸² Nous savons que cela n'est plus d'actualité dans les nouveaux salons à travers celui d'Olimpia, car Agathe-Sophie Sassernò n'était pas mariée. Cela laisse donc supposer un salon bourgeois moins codifié. Federico Navire ajoute : « la Savio-Rossi considerava uomo e donna diversi ma complementari per concorrere ad un unico fine. »²⁸³. Les hommes les plus « sérieux », des sciences, des arts, des lettres, et de la politique s'ajoutent au salon et peuvent y trouver un lieu intellectuel idéal. Dans le salon d'Olimpia on pouvait trouver une autre nouveauté, celle d'un salon à part appelé « *raccolto salottino* »²⁸⁴.

²⁷⁹ Ester De Fort, « Une fraternité difficile : exil et associationnisme dans le royaume de Sardaigne après 1848 » in Catherine Brice, Aprile Sylvie (dir.), *Exils et fraternité en Europe au XIX^e siècle*, Paris : Centre de Recherches en Histoire européenne comparée, Éditions Bière, 2013, p.147

²⁸⁰ *Cfr.* Traduction française qu'elle réalise de la *Scienza Nuova* de Vico en 1844, inédite.

²⁸¹ Expression de Maria Adriana Prolo.

²⁸² Federico Navire, *op. cit.*, p.318

²⁸³ Federico Navire, *op. cit.*, p.322.

²⁸⁴ Daniela Maldini Chiarito, « *Due salotti del Risorgimento* », in Maria Luisa Betri, Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio, 2004, p.292.

En 1860, l'aristocratie continue d'être sélective. Elle l'est également vis-à-vis de la langue. Elle délaisse certains lieux comme les théâtres. Ainsi, le théâtre *Regio* est déserté au profit du *Rossini* qui mettait en scènes des comédies en dialecte piémontais refusant ainsi d'utiliser l'italien. Or, dans les salons bourgeois l'italien est présent, tout comme le français. Dans deux lettres adressées à l'un de ses fils au front depuis Turin en date du 5 décembre et le 24 décembre 1860, Olimpia exprime sa stupéfaction quant aux foyers de la révolte. Elle a dénombré cinq ou six salons, qu'elle n'a pas nommé par prudence. Ils sont fréquentés par tous les représentants opposés « *au nôtre* ». Elle laisse sous-entendre un camp idéologiquement opposé au sien, celui bourgeois-moderé²⁸⁵. Ainsi, on peut voir une dernière nouveauté dans les récits d'Olimpia, celles de salonnières qui n'hésitent pas à critiquer les actions de l'aristocratie piémontaise.

c) Jusqu'à devenir des lieux de circulation intellectuelle entre Turin et l'étranger

D'autres salonnières turinoises ont fait le choix du salon à l'étranger. C'est dans la capitale parisienne que Cristina de Belgiojoso, a ouvert son salon. Elle est alors âgée de vingt-trois ans lorsqu'elle est arrivée à Paris en 1831. Elle a vu ses biens confisqués par les autrichiens jusqu'en 1838. Ainsi, elle est devenue une des salonnières les plus connues du XIX^e siècle au Piémont et en France. Elle a fait de son salon le lieu de rencontres de l'Europe révolutionnaire. Les Italiens de passage à Paris ou exilés dans la capitale, fréquentent son salon. Ils y rencontrent les intellectuels français vivant à Paris, et qui ont également la possibilité de se rendre ensuite à Turin. Par son choix de s'installer en France, Cristina de Belgiojoso a quitté la vie clandestine. Son installation en France, lui a permis de se stabiliser et de participer à l'activité intellectuelle mondaine française et piémontaise. Elle a une présence directe en société en apparaissant publiquement. On peut supposer que les Italiens à Paris, et les Français de Turin, peuvent servir d'intermédiaire. De plus, elle s'inscrit dans

²⁸⁵ Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio*, (1^e éd.), Milan : Fratelli Treves, 1911, vol. II, p.36-37 (première lettre), p.42-43 (seconde lettre).

une construction des salonniers qui ont senti le besoin d'exprimer ce qu'était une femme du XIX^e siècle par le contact avec d'autres cultures²⁸⁶.

Si nous pouvons considérer le salon de Cristina de Belgiojoso comme un exemple de salon turinois en France, et donc de circulation entre les deux États, il reste très fréquenté par des hommes. Ainsi, la limite à la circulation des intellectuels était celle d'une présence féminine très réduite. Or, d'autres salons comme celui d'Olimpia sont également fréquentés par des femmes. Cela élargit le terme « intellectuels ». De la même manière, faire venir dans son salon des personnalités intellectuelles et politiques françaises est une volonté de salonnière. Ainsi, des salons turinois apparaissaient officiellement «*francisant* ». Le diplomate Henry d'Iderville fréquentait assidument le salon turinois de la veuve du général Perrone de San Martino, Jenny Perrone, fille de la comtesse de la Tour-Maubourg. Son salon accueillait les parents français de la famille, mais également des familles françaises présentes à Turin les Brigode, les Rémusat et les Grammont²⁸⁷. Sur le même type on retrouvait le salon de la marquise de Rorà, très apprécié par les diplomates. Les intellectuels qui fréquentaient un salon en fréquentaient souvent plusieurs. S'ils étaient plus assidus en raison des affinités avec la salonnière à un salon en particulier, il existait donc une réelle circulation des personnes. Ainsi, nous pouvons retrouver des intellectuels à la fois dans un salon aristocratique et dans un salon bourgeois. Cela peut s'expliquer dans un premier temps par l'aspect « microcosme » des salons. Ils restaient des modèles réduits de la société. Ils devenaient aussi des lieux où il s'agissait d'être vus et d'être présents. Puis, ils étaient des lieux pertinents pour des rencontres et des échanges. À travers les salons, les intellectuels étaient confrontés aux cultures étrangères. Dans la comparaison avec la France, on peut émettre l'hypothèse d'une influence française sur les intellectuels qui fréquentaient des salons « binationaux ». Dès lors, lorsque la politique piémontaise initiée par Cavour a fait le choix du « *connubio* »²⁸⁸, un compromis s'est amorcé entre les deux classes désormais dominantes, l'aristocratie et la bourgeoisie. Il s'agissait de favoriser l'imbrication dans le royaume d'Italie comme l'explique Gilles Pécout dans son ouvrage :

²⁸⁶ Fiorenza Taricone, Barbara Meazzi, « Le conferenziere : la parola femminile nello spazio pubblico », Disponible sur : [<https://www.youtube.com/watch?v=PzEA3AGNsec>].

²⁸⁷ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.242.

²⁸⁸ *Connubio*: entente, alliance politique.

De fait, se trouvent ainsi réunis dans les orientations de la politique cavourienne des représentants de la noblesse militaire et terrienne et des porte-parole des classes économiques nouvelles désignées génériquement du nom de bourgeoisie [...] ni la droite ultra cléricale pour l'aristocratie, ni l'extrême gauche mazzinienne pour la bourgeoisie ne peuvent légitimement représenter, de façon isolée, les aspirations à l'Unité nationale que le *connubio* seul peut véritablement permettre d'atteindre²⁸⁹.

Cependant, le rôle des salons après l'Unité avec l'ajout de Rome, n'a plus été le même. Ils sont moins politiques, car ne sont plus animés par le Risorgimento. Il s'agit d'un retour à leur rôle initial d'échanges culturels voire d'une féminisation totale. Les salons à l'approche du XX^e siècle se sont insérés dans les mouvements féministes, puis ouvriers avec la lutte des classes. Ainsi, les salons sont des lieux de circulations d'intellectuels qui amènent avec eux leurs idées. Dans le cadre de la circulation entre la France et le Piémont, les idées sont le plus souvent celles d'un rapprochement entre les deux États. On peut donc penser que les intellectuels présents dans les salons participent à diffuser l'idée d'une alliance politique entre leurs deux États.

²⁸⁹ Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, Paris : Nathan Université, 2002, p.131.

SECONDE PARTIE - OLIMPIA SAVIO ET SON SALON TURINOIS, ACTEURS DE LA SOCIÉTÉ INTELLECTUELLE TURINOISE AU SIÈCLE DU RISORGIMENTO

« Ella accoglieva in casa sua le migliori intelligenze di Torino, e di tutto questo mondo di artisti, di letterati, di politici, che s'aggirava intorno a lei ; e dei maggiori avvenimenti, dei quali fu attrice o testimone, essa lasciò un Diario interessantissimo di vita vissuta, di impressioni dal vero » : écrit Raffaello Ricci dans la préface de son édition du Journal (« *Il Diario* ») d'Olimpia Savio. Cette édition lui a été confiée par le dernier de ses fils, Federico Savio²⁹⁰. Ainsi, le Journal d'Olimpia Savio a été rassemblé en deux volumes. La lecture de ces deux volumes permet de mieux connaître Olimpia Savio, née Rossi, de sa condition de femme à celle de mère, et de retracer le fonctionnement de son salon. Cette seconde partie d'étude est donc dédiée à la fois à la personnalité d'Olimpia Savio, à son salon et aux relations intellectuelles qui en ressortent entre la France et le Piémont. À travers son Journal, c'est tout le monde intellectuel qu'elle a côtoyé qui apparaît. Le tout est étudié en rapport avec les liens intellectuels franco-piémontais qu'Olimpia a pu construire et contribuer à construire.

Dans un premier temps, c'est sa personnalité qui va nous intéresser. Il existe déjà de nombreuses descriptions d'Olimpia Savio. Certaines ont été réalisées par ses contemporains d'autres sont plus récentes. La plupart des descriptions s'accordent sur la femme vive d'esprit, la « *mater dolorosa* » qui a toujours tenu son rôle de mère et la salonnière. Dans le cadre de cette seconde partie, c'est Olimpia la femme, la mère et la salonnière patriote qui est évoquée. Celle qui est issue d'une famille de la haute-bourgeoisie piémontaise avait reçu une éducation sur le modèle aristocratique. Initiée au français et à sa culture, elle a réalisé des débuts en société réussis, couronnés par son mariage avec l'avocat Andrea Savio et la naissance de leurs quatre enfants. Par son implication personnelle et son salon, Olimpia Savio a pu développer sa propre conscience patriotique. Elle s'est inscrite dans une volonté patriotique qui n'était pas une évidence pour les femmes de son siècle. Sans jamais renoncer

²⁹⁰ Il y a en réalité neuf volumes (« *Diari* »), vingt fascicules et des correspondances indénombrables, conservés auprès du Fonds Savio de Turin. Raffaello Ricci les a rassemblés en deux volumes sous la forme de mémoires aux éditions *Fratelli Treves* à Turin en 1911.

aux rôles principaux de sa vie celui de femme et de mère, Olimpia était une salonnière turinoise reconnue. Elle a également entrepris un vaste projet littéraire à travers son Journal et ses écrits qui regroupaient des articles de journaux, des poésies à caractère patriotique et des essais sur l'éducation.

Puis, le salon. Le salon d'Olimpia était un salon turinois qui s'inscrit dans la pratique des nouveaux salons de la capitale. Il était un salon bourgeois et modéré qui reflétait le patriotisme à la fois de sa salonnière et des participants. Il reflétait également le dévouement d'Olimpia Savio à la monarchie de Savoie et à sa dynastie.

Et enfin, une étude approfondie dans l'intimité du salon et des relations qui se sont créées à l'intérieur. En effet, le salon d'Olimpia était un lieu très fréquenté. Il était fréquenté à la fois par les intellectuels piémontais, et ceux étrangers. Il concentrait ainsi une présence française. Elle a décrit cette présence dans son Journal et ses nombreuses correspondances. Ses écrits constituent aujourd'hui des sources qui peuvent être redécouvertes dans une perspective historique. Ses écrits donnent au Journal d'Olimpia une valeur de marqueur d'époque. Son Journal qui est donc édité sous forme de mémoires par Raffaello Ricci, permet de découvrir directement de la main d'Olimpia, à la fois sa personnalité, son entourage et son salon dans un contexte historique défini²⁹¹. Cela permet de voir que les relations tissées dans le microcosme du salon, se joignaient parfaitement aux événements historiques.

Dès lors, il s'agit donc de concevoir, Olimpia Savio et son salon du XIX^e siècle, comme des acteurs de la société turinoise risorgimentale et des promoteurs de liens entre la France et le Piémont.

²⁹¹ *Cfr.* Partie 1 Car pour les salons les écrits privés ont servi à changer les tentatives de définition à leur rencontre. En effet, ils ont permis de rendre compte que les salons n'étaient pas des lieux uniquement de conversations presque anodines et surtout apolitiques. Éloignant le caractère de *préciosité* [de conversations banales associées à ce terme]. Les salons étaient des lieux où étaient discutés les arts et les lettres mais la politique y avait une place. Et les salons avaient pour figure centrale la salonnière, une femme donc qui dirigeait le beau monde qui fréquentait son salon.



Figure 3 : Portrait d'Olimpia Savio Rossi par Béatrice Morgari (1858-1936), date inconnue.

CHAPITRE IV – OLIMPIA SAVIO NEE ROSSI, LA FEMME, LA MERE ET LA PATRIOTE

Olimpia Savio née Rossi était à la fois une femme de son époque, une mère et une patriote. Il s'agit des rôles qu'elle a tenu toute sa vie. Ces rôles se conçoivent donc de manière complémentaire. Olimpia était une femme qui écrivait, et qui tenait un salon. À travers ces deux activités, elle est devenue une observatrice de son temps. Elle a eu une formation française. Elle maîtrisait le français, ainsi que l'italien, et le piémontais. La maîtrise des deux langues lui a permis d'entreprendre des projets littéraires très intellectuels et modernes. Elle a pu développer son sens critique et passer d'observatrice à portraitiste.

De plus, elle a créé son salon autour de son rôle de mère. Ce rôle lui a aussi permis d'avoir toujours un œil sur les événements historiques. Ainsi, elle a fait en sorte que ses enfants puissent évoluer dans un contexte intellectuel développé. Elle était une femme qui a choisi d'avoir un salon. Elle a toujours tenu à mélanger son rôle de mère à celui de salonnière. Nous allons voir que ce sont d'abord son statut de femme et son rôle de mère qui lui ont permis de développer sa propre conscience patriotique. Le salon est intervenu dans un second temps. De plus, son rôle de mère l'a éprouvée.

Le Risorgimento a été un filigrane pour Olimpia et sa famille. Le Risorgimento a eu un impact sur son statut de femme, sur son rôle de mère et celui de salonnière. Olimpia était une patriote qui soutenait la monarchie de Savoie. Elle était une fidèle admiratrice de la dynastie et pensait l'Unité de l'Italie à travers un filon monarchique affirmé. Ainsi, ce filon, couplé à sa culture française et ses liens avec des intellectuels français, a conduit Olimpia vers le soutien logique de l'alliance franco-sarde dans le cadre de la Seconde guerre d'indépendance italienne.

Dès lors, de quelle manière Olimpia Savio est devenue une protagoniste active de son époque, « *mater dolorosa* » du Risorgimento et dévouée à la monarchie de Savoie.

SECTION 1 - OLIMPIA SAVIO ROSSI, A LA FOIS OBSERVATRICE ET PROTAGONISTE DE SON TEMPS

Olimpia Savio, a su saisir les enjeux de son époque. Elle a rapidement pris la mesure de son siècle. Dans la société turinoise, elle s'est insérée magistralement, et a fréquenté tous les milieux, de la cour du roi, à ceux aristocratiques bourgeois. Cette capacité d'adaptation a fait d'Olimpia une observatrice hors-pair. En dehors de son salon, elle participait à de nombreuses cérémonies auxquelles elle était invitée. Ainsi, elle a côtoyé de nombreuses personnalités intellectuelles qu'elle a ensuite décrit dans son Journal. Ce dernier ne nous est pas parvenu directement, il a été rassemblé par Raffaello Ricci dans l'ouvrage étudié les *Memorie della baronessa Olimpia Savio*. L'ouvrage est publié en deux volumes aux éditions Trèves à Milan en 1911²⁹². Ce sont à la fois, la société turinoise qui l'entourait et plus généralement son époque, que nous retrouvons dans celui-ci. Ces Mémoires sont une véritable fresque de la vie intellectuelle turinoise dépeinte à travers des descriptions soignées et caractérisées. Olimpia Savio s'est attachée, à la fois à travers son Journal, et son salon (où elle mettait à disposition un album pour les invités), à retranscrire ce qu'était sa vie.

Puis, elle a décidé d'aller plus loin. Elle a entrepris une activité littéraire avec une production d'articles de journaux, de poésies et d'essais. L'ensemble permet de voir qu'Olimpia avait saisi les nouvelles dynamiques intellectuelles. « Quanto di bene è destinato a fare all'umanità questo genere di letteratura intima, ch'è piglia base in ciò che v'ha di più vero e di individuale nell'essere umano : le opere, gli scritti, i pensieri. »²⁹³ : écrit Olimpia.

²⁹² Le travail effectué par Ricci regroupé en un journal en deux volumes est en fait la compilation de plusieurs journaux numérotés, qui probablement étaient dix-huit à l'origine écrits directement de la main d'Olimpia.

²⁹³ Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* (1^e éd.), Milan : Fratelli Treves, vol. I, p.177.

a) Les débuts d'Olimpia Rossi à l'avènement d'Olimpia Savio : une formation française

La formation d'Olimpia Rossi a suivi le modèle classique de la haute-bourgeoisie. En effet, la coutume voulait que les jeunes filles de la haute-bourgeoisie suivaient le modèle éducation de la noblesse. Ainsi, Olimpia a eu une éducation calquée sur celle de la noblesse piémontaise. Elle a été formée auprès des sœurs du Sacré Cœur de Turin. Il s'agissait d'un établissement dirigé par des sœurs de nationalité française. Ainsi, la jeune « Luigia Angela Olimpia Giuseppa Rossi » a suivi une formation de culture française. Elle a appris à maîtriser le français, et a connu la culture française bien avant l'italien :

Io stesso a sedici anni, essendo unica figlia e per ciò educata sempre a fianco di mia madre, sapevo tanta bella roba a memoria, ma tutta francese: Racine, Corneille, Mignet, Marmontel, Bouilly, Berquin, Bossuet, Fénelon, Madame di Maintenon e di Sévigné, Massillon. Nulla d'italiano : né storia, né poeti, né filosofi²⁹⁴.

Jeune elle a appris tous les classiques français et connaissait l'histoire de France. Elle parlait donc le français et connaissait le piémontais. Cela a laissé très peu de place à l'apprentissage de la langue italienne et des classiques italiens. C'est plus tard, qu'Olimpia décidera de se former elle-même à la langue italienne. Pourtant, elle est née à Turin le 22 juillet 1815. Elle était la sixième fille de Giovan Battista Rossi et Joséphine Ferrero²⁹⁵. Les Rossi étaient une ancienne famille de noblesse ligurienne ayant perdu leur fortune. Son père était directeur du Collège Royal des Provinces de Turin (« *Collegio Reale delle Province di Torino* ») créé en 1720²⁹⁶. Elle était et est restée toute sa vie très proche d'un de ses frères, Federico jusqu'à la mort de ce dernier en 1865. C'est à l'âge de quatorze ans qu'elle a finalement quitté le couvent et a débuté sa vie mondaine. Très rapidement, son excellente maîtrise du français lui a facilité l'introduction en société. Ces acquis lui permettaient de

²⁹⁴ Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* (1^e éd.), Milan : Fratelli Treves, vol. I, p.5.

²⁹⁵ « *Registro Battesimi 1803 – 1813 e 1815* », Duomo di Torino.

²⁹⁶ Il se trouvait sur la place « *Carlo Emanuele II* ». Le roi souhaitait centraliser à l'Université de Turin toutes les études universitaires plus avancées (notamment pour renforcer sa monarchie). Le but était également d'aider, de financer les études, et d'offrir également un logement aux jeunes les plus méritants issus des provinces du Royaume de Savoie.

briller en société et de se faire remarquer. En effet, à la cour du Piémont, le piémontais et le français qui avaient les faveurs au détriment de l'italien. Cependant, la jeune Olimpia émet rapidement le souhait d'avoir une culture italienne : « Ho studiato indefessamente ed ho fatto da sola la mia educazione di letteratura italiana, la quale mi era come una cosa nuova essendo stata educata affatto francesemente. »²⁹⁷. On peut donc en déduire qu'elle a compris la nécessité d'avoir une culture italienne, afin d'exprimer son sentiment italien. Elle se sentait une italienne. Elle n'a jamais tourné le dos à l'usage du français, qu'elle continuait d'utiliser dans son rôle de salonnière. On peut d'ailleurs voir dans son Journal, cette excellente maîtrise. Elle se plaisait à manier les deux langues. Beaucoup de ses correspondances sont réalisées en français dont celles avec son amie Agathe-Sophie Sassernò. De plus, un certain nombre de ses plus fidèles participants et amis s'exprimaient en français et écrivaient leurs correspondances en français également.

Olimpia Rossi a donc fait sa première apparition publique en 1832 à l'occasion des noces de la princesse Marie-Christine de Savoie et du roi de Naples Ferdinand II²⁹⁸. Après une première sortie remarquée, elle épouse le 24 mai 1836 l'avocat Andrea Savio²⁹⁹. Ainsi, elle s'est liée à la famille Savio, une famille proche des Cavour. De cette union sont nés quatre enfants : Emilio né en 1837 (mort en 1861), Alfredo né en 1838 (mort en 1860), Adele née en 1840 (morte en 1901) et enfin Federico né en 1842 (mort en 1921)³⁰⁰. Leurs deux premiers fils ont perdu la vie de manière presque consécutive au cours des sièges d'Ancône et de Gaète, dans le cadre de la Seconde guerre d'indépendance italienne.

Son mariage lui a donné un nouveau rôle, celui de mère. Celle qui s'appelait désormais Olimpia Savio n'a pas mis de côté son souhait d'écrire. Indépendamment de toute fonction,

²⁹⁷ Lettre adressée à son ami Isabella Rossi Gabardi in *Maria Adriana Prolo, Introduzione alle poesie di Agathe Sophie Sasserno*, p.74.

²⁹⁸ « Olimpia Savio », in *Enciclopedia delle donne*, Disponible sur : [<http://www.enciclopediadelledonne.it/biografie/olimpia-savio/>].

²⁹⁹ Andrea Savio né à Livourne en province de Vercelli, diplômé de droit, avocat, il avait un emploi à la Casa Reale.

³⁰⁰ Seule fille des Savio grandit dans un cadre : « idillico e di grandi ideali. Ha un'ammirazione e una docilità sconfinata nei confronti della madre ed è capace di sacrificare se stessa per lei e rinunciare a un amore che l'avrebbe resa felice » (Maria Alessandra Marcellan, *Carteggio Savio-Castromediano (1859-1905)*, Lecce : Mario Congedo Editore, 2018, p.14).

elle réussissait à catalyser l'attention par sa simple présence. Cependant, elle a souhaité prendre des initiatives littéraires.

b) Les entreprises littéraires d'Olimpia Savio

Olimpia Savio s'est démarquée par son intelligence d'esprit. Elle a entrepris une production littéraire variée. En effet, le XIX^e siècle est aussi le siècle du romantisme. Intellectuels littéraires, comme artistes ou musiciens œuvraient également dans le cadre de ce mouvement culturel. La particularité du romantisme était un regard nostalgique sur le passé qui rendait possible l'implication politique. Il incluait donc des textes patriotiques sur le même ton que ceux des intellectuels politiques. Les intellectuels souhaitaient participer et écrire au sujet de l'Histoire en cours. Ainsi, le Risorgimento devient une vaste source d'inspiration pour les intellectuels de tous les domaines. En ce sens, des productions littéraires spécifiques au XIX^e siècle sont nées. C'est le cas du roman historique, de la « *memorialistica* », ou encore de la « *lirica* » patriotique qui se sont développés. On peut facilement imaginer qu'Olimpia Savio, qui côtoyait des intellectuels grâce à son salon mais aussi sa vie mondaine, prenait l'inspiration chez ces derniers pour sa propre entreprise littéraire. Premièrement, il y a un besoin net chez Olimpia Savio de retranscrire et de laisser une trace. Elle l'a réalisé majoritairement à travers la rédaction de son Journal. Cependant, elle a pris la plus pour écrire sur d'autres modèles littéraires, mais moins connus. Ainsi, c'est effectivement par son journal qu'elle s'engageait dans la « *construction d'une mémoire partie intégrante de l'engagement politique dans l'espace public* »³⁰¹, mais aussi l'écriture pure.

Olimpia n'a pas réellement manifesté de volonté d'être publiée. Elle n'a partagé ses écrits qu'avec un nombre restreint de ses amis. Olimpia a gardé cette production dans le cadre personnel. Dans un second temps, elle a également semblé y préférer, à la manière de nombreux intellectuels reconnus, la publication dans les journaux. Comme nous avons pu le voir, le XIX^e siècle est caractérisé par une forte diffusion des idées à travers la presse.

³⁰¹ Ivan Brovelli, « L'italophilie comme facteur d'engagement dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Les Cahiers Sirice*, no.27, 2021, p.17.

Nombreux étaient les intellectuels à prendre la plume dans des poèmes ou articles en faveur de l'Unité italienne. Certains le faisaient au risque d'être censurés ou arrêtés selon les régions. Dans le royaume de Piémont-Sardaigne, Olimpia n'est pas inquiétée. Cependant, la société turinoise restait hiérarchisée. De ce fait, les intellectuelles turinoises étaient restreintes à quelques domaines. Leur domaine attribué était celui de la poésie. Le piémont leur garantissait une liberté d'expression plus importante qu'en France. Elles bénéficiaient de conditions différentes de celles françaises. Les écrivaines françaises du XIX^e siècle ont souvent pris des pseudonymes afin d'échapper à l'altération de leurs écrits, et au manque de considération (George Sand par exemple). Il apparaît donc que le contexte intellectuel turinois favorisait la diffusion des écrits poétiques de manière générale mais également des femmes. La production littéraire des femmes était plus facilement prise au sérieux. Des maisons d'éditions comme la Typographie Arnaldi favorisaient les écrits des femmes. En France, les écrits féminins sont associés à une « contre-nature et dérangent la bonne société. »³⁰². Il faut attendre une évolution vers plus de liberté à la fin du siècle. Ainsi, lorsqu'il s'agit de passer en revue les publications d'Olimpia la plupart d'entre elles sont des articles sur la « morale », et des poésies. Dès lors, elles entraient dans les thématiques féminines. Olimpia a notamment rédigé des articles pour la « *Rivista Contemporanea* » de Turin et a collaboré avec des journaux turinois comme la « *Gazzetta Piemontese* », « *Le Scintille* » (ici probablement sous le pseudonyme « *Osveldo di S.L* ») ou encore le périodique « *La Donna e la famiglia* ». Ils étaient tous des journaux libéraux³⁰³. Les journaux « *Le Scintille* » et « *La Donna e la famiglia* » étaient des journaux destinés aux femmes du royaume. Olimpia est à l'origine d'un dictionnaire le « *Dizionario biografico degli scrittori contemporanei* » qu'elle n'a pas fait publier. Plus tard, elle a rédigé des articles où le sujet prédominant restait le Risorgimento, abordé du point de vue de l'éducation des enfants. Car, avant tout la participation des femmes à la société était d'ordre moral. Elle a entrepris une vulgarisation de la *Philosophie du Christianisme* d'Auguste

³⁰² Patricia Carlier, *L'écriture romantique féminine au milieu du XIX^e siècle : Agathe-Sophie Sassernò, poétesse niçoise (1810-1860)*, Mémoire, Nice : Université de Nice, 2000, p.128.

³⁰³ Auxquels s'ajoutent également la *Gazzetta della Sera*, *Gazzetta Ufficiale del Regno* (Maria Alessandra Marcellan, *op. cit.*, Lecce : Congedo Editore, p.9).

Nicolas., une étude sur le « *paupérisme*³⁰⁴ » italien probablement publiée dans « *La nuova Antologia* ». Elle encourageait ses amis et autres intellectuels à écrire comme son amie la Française Agathe-Sophie Sassernò qu'elle soutenait dans ses poésies patriotiques. Dès lors, nous pouvons dire que la participation d'Olimpia à la vie intellectuelle turinoise se manifestait déjà avant l'essor de son salon. Elle présente très vite une capacité à dépeindre ce qui l'entoure. Elle s'attaque à des sujets sérieux. Elle parvient à observer et à retranscrire ses propres observations avec facilité.

Ainsi, le Journal d'Olimpia ne renferme pas de réelles informations sur le contenu des conversations du salon, mais regorge de descriptions. Il met en avant son sens de l'observation. Il s'agit d'une galerie des personnages qui fréquentaient le salon qu'Olimpia a décrit :

A metà fra il bozzetto biografico e l'aneddoto, con larghe concessioni al pettegolezzo. Si tratta di ritratti convenzionali e scontati: gli uomini erano tutti di nobile aspetto, garbati, ottimi conversatori, coltissimi. Il Conte Jacopo Sanvitale, ad esempio, che apriva la serie dei partecipanti, primeggiava nelle 'altissime questioni letterarie e poetiche' e infervorava e apriva la mente della padrona di casa, abituata a letture francesi, indirizzandola verso lo studio della letteratura italiana; oppure Costantino Nigra 'colto, entusiasta, corretto di parole e di modi...pronto al grido di patria'; o Manfredo Bertone di Sambuy, che rappresentava 'la bontà e la rettitudine fattasi uomo'; o ancora Carlo Poerio 'delizioso per tutto ciò che è *vie de salon*'³⁰⁵.

Il s'agit également de descriptions d'événements historiques qu'Olimpia a vécu. Elle entre donc dans le support historique. Son journal est une source historique, même s'il est imprégné de la subjectivité de son auteure. La production d'Olimpia n'a pas faibli avec l'Unité. Sa maîtrise à la fois du français et de l'italien, lui ont permis de réaliser des comparaisons d'œuvres. Elle a rédigé en 1866 des articles critiques sur les autrices anglaises, en comparaison avec celles françaises, dont elle a fait parvenir un exemplaire à Giulia Molino Colombini et Anna Maria Mozzoni³⁰⁶. Elle a comparé également l'*Avemaria*

³⁰⁴ Paupérisme : « État permanent de pauvreté d'une certaine classe sociale, ou de toute une population. » in *TLFi*, Disponible sur : [<https://www.cnrtl.fr/definition/paupérisme>].

³⁰⁵ Daniela Maldini Chiarito, « *Due salotti del Risorgimento* », in Maria Luisa Betri, Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio, 2004, p.290.

³⁰⁶ Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* (1^e éd.), Milan : Fratelli Treves, vol. II, p.143.

du Français Charles Gounod à celle de l'italien Luigi Luzzi. Elle s'est montrée critique vis-à-vis de la version de Charles Gounod : « Preoccupa la mente, quella di Luzzi fa piegar le ginocchia, presi da quell'entusiasmo fervoroso che è tutto di noi italiani ; noi italiani, che in fatto d'arte siamo come se figli di casa antica e signorile.»³⁰⁷. Ainsi, elle émet des raisonnements critiques. Pour Olimpia, l'italien et l'art italien expriment mieux la sincérité de l'imploration de la prière que le français. Par ses articles, nous pouvons voir qu'Olimpia s'insère déjà dans la volonté des femmes piémontaises d'occuper davantage l'espace public. Cette volonté se confirme ensuite avec son salon. Elle a donc opéré un glissement de la sphère privée à la sphère publique, à la fois avec ses écrits et son salon. De plus, à l'aube des années 1870, Olimpia est parvenue à saisir les modes littéraires. Elle a saisi la mode féminine de la poésie, et de la morale. Les Académies ayant fait leur temps, elle a compris que la fin de son siècle se dirigeait vers un goût pour les études sociales. Cependant, c'est comme une évidence qu'elle a consacré ses derniers écrits à ses deux fils disparus Alfredo et Emilio à travers l'ouvrage intitulé *I miei figli*, encore inédit à ce jour³⁰⁸.

c) Olimpia Savio la « portraitiste »

Olimpia a donc saisi l'opportunité d'être à la fois une observatrice et une protagoniste par sa production littéraire et son statut de salonnière. Par ces deux éléments, elle a participé directement à la vie sociale et aux événements historiques. Ainsi, il s'agit d'aller un peu plus loin et de se demander ici si l'ensemble a pu faire d'elle une portraitiste. En effet, son Journal peut être lu comme une fresque. La retranscription qu'elle a fait des réunions et des personnalités est un choix, et il constitue une valeur ajoutée au Journal d'Olimpia. Il s'agit d'une vraie trace écrite. « Nell'albo il ricordo della rapida serata »³⁰⁹ : écrit Olimpia, évoquant un souvenir d'une soirée. Nous pouvons en déduire qu'elle souhaitait que son Journal soit un évocateur de souvenirs (à la fois pour elle-même et des éventuels lecteurs). Ceci lui permet ensuite d'inclure certains éléments dans son Journal. Lorsqu'elle n'était pas salonnière, le passe-temps favori d'Olimpia étaient :

³⁰⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, (1^e éd.), vol. II, p.267.

³⁰⁸ Giovanna Canni, Elisa Merlo, « Olimpia Savio », in *Atlante delle scrittrici piemontesi dell'Ottocento e del Novecento*, Turin : Edizioni SEB27, 2007, p.251.

³⁰⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.174.

Lecture all'ombra profumate del giardino, le mani al lavoro, l'orecchio ad una buona lettura. La mia penna, che è nei miei rapporti coi cari assenti, ciò che è la preghiera nei miei rapporti con Dio. Essa è la potenza che obbedisce al mio fiat, essa mi è via e vita ; è la mia individualità, la mia voce ; vorrei portarla meco nella bara, se oltre vita potessi descrivere a quelli che amo la magnificenza delle cose eterne³¹⁰.

Elle a introduit des éléments de sa vie, de ses aspirations et de ses passions. Dans les lettres adressées à son ami Pietro Monticelli (au nombre total de cent-cinquante³¹¹), Olimpia mentionne : « Le vive e giornalieri impressioni della mia *vie de salon* »³¹². Ainsi, elle a sciemment reporté ses impressions. Elle l'a fait à la manière de ses modèles italiens et français. Nous pouvons penser qu'Olimpia a pu s'inspirer de nombreux auteurs, comme des *Mémoires d'outre-tombe* (1848) de Chateaubriand ou de son ami Massimo d'Azeglio et ses mémoires *I miei Ricordi* (1867)³¹³. Nous savons qu'elle a lu la *Vita della baronessa Chantal* (1730) par Odoardo Machirelli. La baronne Chantal désigne la sœur Jeanne-Françoise Frémyot³¹⁴ de l'Ordre de la Visitation dont le mentor fut Francesco de Sales³¹⁵. Olimpia en retient une bonne impression, du texte et surtout de l'apparat philosophique de l'ouvrage. Elle qui a également lu *Les Confessions* de Saint Augustin. Ces lectures permettent de voir un attrait chez Olimpia pour la production littéraire de mémoires. De plus, nous pouvons déduire une volonté d'être une témoin active et protagoniste de son époque :

³¹⁰ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.222.

³¹¹ Auxquelles s'ajoutent le même nombre de lettres (entre 150-200) que lui avaient adressées Pietro Monticelli.

³¹² Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.174.

³¹³ Olimpia mentionne les mémoires de Chateaubriand et celles de son ami Massimo d'Azeglio : « Questa dev'essere tutta quanta la letteratura avvenire, e come meglio d'ogni altra corrisponda agli istinti dell'epoca nostra, lo dicono le memorie di Chateaubriand e di d'Azeglio, e il numero infinito di raccolte epistolari, che in tutte le nazioni civili s'avvicendano con una gara senz'altro confronto, che quella con cui sono lette e tradotte. » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.178).

³¹⁴ Jeanne-Françoise Frémyot (Dijon 1572 – Moulins 1641).

³¹⁵ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.177-178.

Questi sono libri ben fatti. Una critica filosofica larga, minute ricerche storiche, quadri esatti dei luoghi e dell'epoca, i carteggi, i diari, i giudizi della gente autorevole che visse contemporanea a loro, i registri, i contratti, i testamenti [...] solo così si riesce a rifar viva un'esistenza scomparsa da tempo³¹⁶.

C'est de cette manière que procède Olimpia Savio. De ses descriptions émergent toujours un avis, et une analyse. Cela se retrouve également dans ses correspondances. Elle comprend l'importance de les garder et de les transmettre. Sans aucun doute, Olimpia avait donc saisi les nouvelles formes de littérature qui allaient continuer de se développer à la fin du XIX^e siècle. C'est le cas des études sociologiques, des mémoires à la manière d'un Chateaubriand, mais aussi le genre biographique et autobiographique. En somme, elle développe un besoin d'écrire sur les autres à travers soi, et d'écrire sur soi à travers les autres. Ses souvenirs lui permettent d'expliquer le présent et marquent le souvenir.

Ainsi, des historiens ont mis en avant la marge de liberté qu'avaient les femmes à travers les mémoires, les journaux intimes, les correspondances, se soustrayant ainsi au jugements sociaux³¹⁷. Un moyen pour elle d'être des protagonistes. Ceci explique leur choix d'écrire à travers ce support. Un moyen d'être portraitistes également. En effet, Olimpia a dressé le portrait des autres. Parmi ces autres, on trouve des femmes. Elle décrit précisément des femmes à une période où on écrivait très peu sur elles. Elle démontre une volonté grandissante d'étudier les femmes dans la littérature et de questionner leur représentation dans les écrits. Olimpia en a fait le constat entre 1870 et 1872 par sa revue critique littéraire sur le sujet. Ainsi, pour elle, seuls le comte Federico Sclopis, Bazzoni, ou Cassinese, ont su écrire sur ces dernières. Elle a souligné également un corpus italien très restreint³¹⁸. Pour le reste, la conclusion de sa lecture attentive de *La Contessa Matilde ei romani pontefici* de Tosti résume sa pensée : « studio severamente bello di una donna, e di un'epoca ». Cela

³¹⁶ « La Francia, nelle cose patrie più innanzi di noi, nota in ogni secolo con orgoglio le donne rimarchevoli e se ne fa gloria. Noi d'Italia abbiamo tendenze ad attenuare, a distruggere, piuttosto che innalzare un piedistallo alla donna, che col cuore, coll'opera, coll'ingegno sorse dalla mediocrità. » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.177).

³¹⁷ Franca Pieroni Bortolotti, *Alle origini del movimento femminile in Italia 1848-1892*, Turin: Einaudi, 1975, p.21.

³¹⁸ Olimpia cite notamment : « la Renier, l'Albani, l'Albrizzi, la Sanvitale e tante altre. » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.240).

permet de comprendre que selon Olimpia, la France par rapport à l'Italie, semble rendre hommage avec orgueil aux femmes. Cependant, la France rend hommage aux femmes jugées remarquables³¹⁹. Nous pouvons penser qu'Olimpia a elle aussi souhaité se démarquer dans cette perspective de reconnaissance. Il y a une volonté de s'insérer dans son siècle, avec tout ce qu'il pouvait contenir d'ancien et de nouveau. La vision nouvelle tient à l'image de la femme qui pouvait désormais recevoir les hommages de la nation. Olimpia a lu à plusieurs reprises *Le manuscrit de ma mère* (1860) de Lamartine. Elle y a sûrement vu le modèle de ce que devait être une femme du XIX^e siècle, ce qui en fait une conclusion constante chez Olimpia, celle de rechercher un modèle : « La donna nella famiglia e nella società, dove le spetta pure un'azione efficacissima ; queste sono le donne volute dalle nazioni ad educarvi uomini grandi, perché i maschi specialmente sono sempre più o meno il termometro della levatura morale e intellettuale della madre loro. »³²⁰. Dès lors, Olimpia a procédé à la manière d'un portraitiste. Elle avait des modèles, savait saisir les détails, et cherchait à jauger son époque. Du point de vue intellectuel, c'est aussi le double modèle franco-italien qui l'inspirait. Olimpia qui connaît la difficulté de saisir un portrait par la plume s'est questionnée sur le devenir général de sa patrie dans le rapport entre le Piémont et la France. Néanmoins, elle n'a pas renoncé à son modèle de femme mère, éducatrice de la nation. Ce modèle, dans lequel elle entre aussi, a fortement inspiré sa vie.

SECTION 2 - OLIMPIA SAVIO ET SON ROLE DE MERE DANS LE CONTEXTE DU RISORGIMENTO

« Io me ne rado : al mondo di qua non ci sarà più alcun altro Cavaliere della Rocchetta, come al mondo di là non ci sarà nessuna Baronessa Savio » : a déclaré Ettore della Rocchetta sur son lit de mort, selon les paroles rapportées par Olimpia dans son Journal³²¹. Olimpia était une femme dont on se rappelait, une salonnière reconnue, mais avant tout une

³¹⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.239.

³²⁰ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.252.

³²¹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.245.

mère. En effet, Olimpia était mère de quatre enfants : Emilio, Alfredo, Adele et Federico. Il s'agissait d'un rôle très important pour elle.

Ce rôle a également eu des conséquences sur le salon. Il a inspiré son rôle de salonnière. Ainsi, « ricordando la torinese Olimpia Savio Rossi, che legittima l'esistenza del suo salotto come palestra di sviluppo intellettuale per i figli che avrebbero beneficio da quegli incontri e dal confronto pacato ed educato delle discussioni. »³²²: écrit Marina D'Amelia au sujet d'Olimpia Savio. De ce fait, Olimpia a ouvert son salon pour que ses enfants soient au contact de l'intellectualité piémontaise et étrangère. L'éducation de ses fils est la raison primordiale avancée par Olimpia. Si cela lui permet aussi de justifier du sérieux de son salon, sans outrepasser ses rôles, la démarche d'Olimpia est sincère.

En effet, nous verrons que pour Olimpia, raconter son histoire, celle du salon, c'était aussi raconter celle de sa famille, et surtout de ses fils. Écrire sur la patrie, c'est écrire sur ses fils morts pour la patrie et inversement. Elle avait aussi conscience de narrer inévitablement l'histoire de l'Italie, et d'entrer dans un patriotisme qui était propre au canon risorgimentale de la « *mater dolorosa* ». Enfin, il s'agit de souligner qu'Olimpia a tenu son rôle de mère toute sa vie, à la fois au regard de la société et dans le contexte familial.

a) Son rôle de mère en charge de l'éducation

Au XIX^e siècle la femme-mère était le rôle de composition des femmes. C'est à la mère qu'incombaient les tâches de la sphère domestique. La femme était la maîtresse de son foyer. Par ce rôle, elle avait également la charge morale, autrement dit celle de diffuser la morale et les bonnes pratiques en société à ses enfants. Les femmes s'occupaient donc de l'éducation. Une partie de l'éducation des enfants était à la charge de l'école où ils étaient envoyés. Le reste du temps, l'éducation se faisait avec la mère. Ainsi, il y a une identification totale au féminin-maternel. Alberto Mario Banti dans son essai *Nazione del*

³²² Angela Groppi, Marina D'Amelia, Benedetta Borello, « Salotti, genere ed esperienze di sociabilità in Italia », *Quaderni Storici*, no.120, 2005, p.820.

Risorgimento, attribue une identification totale du féminin avec le maternel³²³. Les femmes sont soumises à un discours, et à un modèle. D'un point de vue récent, ces deux éléments viseraient à les discipliner et à promouvoir des valeurs morales (chasteté, fidélité, sacrifice³²⁴) considérées comme féminines. Ils entrent ensuite dans le canon risorgimentale. Les femmes ont vu ce rôle s'accroître avec le Risorgimento. L'éducation chez les Savio entre pleinement dans ce canon. Ils accordaient de l'importance à la vie en société et de société. Cependant, Olimpia a rapidement souhaité faire de sa maison un lieu intellectuel. Nous pouvons imaginer une maison dans laquelle les enfants côtoyaient quotidiennement des personnalités du domaine intellectuel. Olimpia, elle-même, expliquait avoir souhaité que ses enfants dès le plus jeune âge soient entourés d'un contingent intellectuel important, et de tous les horizons, « *fedele al principio che la società sia la scuola migliore per i fanciulli, essa aveva voluto che i suoi crescessero in un ambiente il più possibile elegante e ricco d'ingegni e di celebrità del tempo* »³²⁵.

Dès lors, le rôle de mère est essentiel pour plusieurs raisons. La première réside dans ce qui a été évoqué. C'est par son rôle de mère qu'Olimpia a décidé d'ouvrir sa maison à l'intellectualité. Ensuite, son rôle est teinté de patriotisme. En effet, Olimpia prend conscience de son insertion dans la « rhétorique de parenté »³²⁶ du Risorgimento. Autrement dit, elle s'insère dans le rôle de gardienne des valeurs de la nation. Un rôle confié aux femmes. Ce rôle est central pour constituer une communauté de liens, socle de la nation future entre les Italiens. Les femmes avaient le rôle de perpétuer leur lignée et plus largement la patrie. En effet, si l'on suit cette rhétorique la lignée prend un sens général, celui d'une lignée italienne immuable.

³²³ Laura Fournier Finocchiaro, « Alberto Banti, La nazione del Risorgimento. Parentela, santità, e onore alle origini dell'Italia unita », *Laboratoire Italien*, en ligne le 7 juillet 2011, p.230-233. Consulté le 29 juillet 2022.

³²⁴ Article de Mme Fournier-Finocchiaro [Fichier Word].

³²⁵ Étéocle Lorini, *La Baronessa Olimpia Savio Rossi : Conferenza commemorativa 1889*, Turin : Tipografia Operaia, 1890, p.16.

³²⁶ « La rhétorique de la parenté s'appuie sur la redécouverte des théories de Vico et Cuoco sur l'idée d'une communauté de descendance. Que nous pouvons retrouver du côté des intellectuels français, car canon historiographique de continuité entre le Risorgimento et la Révolution française. » (in Laura Fournier-Finocchiaro, « Alberto Banti, La nazione del Risorgimento. Parentela, santità, e onore alle origini dell'Italia unita », *Laboratoire Italien*, en ligne le 7 juillet 2011, Consulté le 29 juillet 2022, p.230-233).

Ainsi, nous pouvons dire que la capacité d'Olimpia a été d'incorporer plusieurs de ses fonctions. Elle a lié ses fonctions entre elles. Elle a fait entrer son rôle de mère dans celui de salonnière, et inversement. Puis, elle a joint son rôle de salonnière avec ses aspirations patriotiques. De la même manière, son rôle de mère lui a donné un caractère patriotique. Cependant, ce caractère passe par l'hommage de la nation à ses fils disparus à la guerre et sont donc indépendants de sa volonté. C'est parce qu'elle a perdu ses fils qu'elle devient une « *mater dolorosa* » aux yeux de la patrie.

b) Olimpia la « *mater dolorosa* »

Le terme de « *mater dolorosa* » revient souvent quand il s'agit de décrire Olimpia Savio³²⁷. La nature première du terme renvoie à la Vierge Marie. Elle est assimilée à la mère éplorée, souffrante mais résiliente. Avec le canon du Risorgimento, le terme est hautement symbolique. Il n'est plus uniquement religieux ni proprement une fonction maternelle. Il est aussi utilisé pour décrire des intellectuelles, femmes de lettres et patriotes. Olimpia Savio était une mère. Lorsque les Savio, ont décidé d'envoyer leurs deux premiers garçons, Emilio et Alfredo à l'Académie militaire de Turin, c'était dans l'optique de servir le royaume. Lorsque ce dernier a déclaré la guerre à l'Autriche en 1859 après avoir scellé son alliance avec la France de Napoléon III à Plombières, les deux fils Savio sont mobilisés. Quant à Olimpia, elle a donné à ses enfants une éducation autour des valeurs de famille, de patrie et de dévouement à Dieu. Ses enfants ont côtoyé des intellectuels patriotes. Nous pouvons déduire que ces éléments ont suscité l'engagement évident des fils.

Ainsi, lorsque ses fils ont perdu la vie au combat, respectivement dans les sièges de Gaète (5 novembre 1860 - 13 février 1861) et d'Ancône (24 - 29 septembre 1860), Olimpia est devenue une mère éprouvée. La perte de ses fils la fait entrer dans les hommages du royaume et de la patrie. La mort de ses deux fils devient symboliquement la mort de fils de la nation. Olimpia devient une mère qui a accepté le sacrifice de ses fils. Dès lors, elle a participé indirectement à la libération de la patrie. Dans cette conception patriote de la « *mater dolorosa* », la souffrance générale de la mère glisse vers la souffrance liée à la perte

³²⁷ « Olimpia Savio », in *Enciclopedia delle donne*, Disponible sur :
[<http://www.enciclopediadelledonne.it/biografie/olimpia-savio/>].

d'un enfant. C'est le deuil qui prévaut. C'est parce que ses fils sont morts pour la patrie que le deuil devient automatique public. La souffrance qui accompagne la mère et la famille également. Il n'y a pas de deuil privé pour les Savio. La patrie entendait rendre hommage à ses soldats-patriotes morts au combat. Avec l'Unité, on assiste à une mise en place de rites patriotiques précis. Ce sont les fêtes civiques et les commémorations des grandes batailles liées aux guerres d'indépendances. Le pays entendait rendre hommage à ses morts tout en incluant leurs familles. Ainsi, la fête de « Curtatone » célèbre à la fois les morts et les familles. Dans les nouveaux canons de célébrations de l'Unité, Olimpia entre pleinement dans la figure de la « *mater dolorosa* ». Ses fils ont reçu les honneurs du royaume d'Italie³²⁸. En ce sens, Olimpia devient malgré sa volonté, l'exemple d'une mère patriote. Ceci explique l'utilisation du terme de « *mater dolorosa* » pour la qualifier et lui faire honneur. Ainsi, dans sa préface, Raffaello Ricci écrit : « La morte dei due figli per la patria avvolge la Savio di aureola patriottica, e all'apertura del primo Parlamento in Torino essa è con riverenza attorniata dai maggiori patrioti. »³²⁹. Il confirme cet aspect. À partir du moment où elle a perdu ses fils le patriotisme d'Olimpia est reconnu par tous. Par la suite, elle a rencontré le général Garibaldi avec lequel ses fils ont combattu. Ce dernier lui a adressé une lettre où il soulignait, lui aussi, le dévouement maternel et l'exemplarité d'Olimpia, en tant que mère, et en tant que patriote.

c) Un rôle tenu jusqu'à la fin de sa vie

Olimpia a toujours tenu son rôle de mère. Sa fille Adele l'entourait et le dernier des fils, Federico, a effectué des études de droit. Il travaillait comme secrétaire à la « *Regia Procura* »³³⁰. Il a épousé Camilla Arrigo³³¹ avant d'être nommé procureur général en 1888

³²⁸ Étéocle Lorini, *op. cit.*, p.23-24.

³²⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.7.

³³⁰ Actuelle « Procura della Repubblica ».

³³¹ Née à Borgo San Dalmazzo en 1854 fille unique de Camillo Arrigo et de la noble Luisa Calcagno.

Mariage célébré à Coni le 15 avril 1874. De cette union naissent cinq enfants (M. Alessandra Marcellan, *op. cit.*, p.13.).

à Catanzaro³³². Après l'Unité, Olimpia a consacré à ses deux fils disparus la quasi-totalité de la fin de sa vie. Nous verrons plus tard, qu'elle s'autorisait aussi quelques voyages, continuait de recevoir ses plus fidèles participants à *Millerose* et se consacrait à son travail littéraire³³³. Elle est profondément attachée à son rôle. Elle voit ce rôle comme essentiel malgré les premières apparitions de revendications féministes qu'Olimpia a observé :

Ho letto un articolo sulle donne eleggibili !... follie! noi non porteremmo che sentimenti, là dove è d'uopo non avere che opinioni. La politica nostra non sarebbe che il regno delle simpatie, perché il razionalismo in noi darebbe sempre luogo all'istinto, retto se si vuole, ma pur sempre istinto, il che vuol dire passione, piuttosto che logica³³⁴.

Ainsi, Olimpia a pu se reposer sur son schéma familial. Son mariage lui offrait une place définie, avec un nom socialement accepté. Il est lié à la sécurité d'un premier rôle reconnu celui de mère. Elle a su se constituer un rôle en société en dehors du premier grâce à son salon. À travers le salon, elle s'est entourée d'amis intellectuels reconnus eux aussi en société. Les dernières années de sa vie sont racontées par sa fille dans une lettre adressée à Grazia Mancini di Burolo le 3 décembre 1889. La lettre est aujourd'hui conservée à l'archive historique du *Museo Centrale du Risorgimento* de Rome. Cette lettre témoigne du maintien de son rôle de mère :

Eppure mi è come una musica sempre l'eco di quella sua voce, un soffio, che nella tregua misericordiosa di ogni suo male, in quell'ultimo giorno, le faceva ripetere incessante : 'Che bel morire il mio in faccia ai miei monti belli ; per questo bel sole, in mezzo a tutto che m'è più caro, i miei figli, i miei amici, i miei ricordi, e tanti fiori !'La stanza ne era piena e sempre

³³² Retourne à Turin seulement en 1891 où il s'installe avec sa famille et sa sœur via Bogino dans le palais Gerbaix de Sonnaz. Naturellement après la perte de ses deux fils puis de son mari, il est le seul homme de la famille qui restent à Olimpia et Adele. (M. Alessandra Marcellan, *op. cit.*, p.14.).

³³³ « Olimpia dedicò gli anni dal 1871 al 1889, anno della sua morte, a scrivere *I ricordi* dei figli Alfredo ed Emilio caduti in Guerra, a conoscere quell'Italia per la quale tanto si era lottato e a dedicarsi a una nuova e più intima vita Cristiana » (M. Alessandra Marcellan, *op. cit.*, p.10.). Olimpia mentionne également ce souhait dans son Journal l'année 1871(le 15 novembre) : « Oggi ho posto mano a un lavoro che mi costerà sangue...voglio scrivere la vita dei miei due cari morti ».

³³⁴ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.266.

rinnovati ogni giorno dalle nipotine, fiori vivi, fra cui mancava il più bello, il bianco e il biondo, il suo Emilfredo, ma il di cui ricordo in quell'ora aveva persa la lunga amarezza³³⁵.

Olimpia semble en accord total avec son rôle de mère. Le destin de l'Italie est lié à celui de ses deux fils morts pour la patrie « Si strettamente unita alle gioie e le angosce della mia casa. »³³⁶. Son rôle lui a offert des épreuves mais une plénitude. Toute sa vie, son salon et ses écrits montrent qu'elle a vécu pour ce rôle. C'est donc autour de lui que s'agrègent les autres. Nous pouvons retenir qu'Olimpia manifestait son patriotisme avant tout par l'hommage à ces deux fils. Elle était une mère-patriote avant d'être une salonnière patriote. Olimpia a inséré dans son Journal un entretien réalisée avec son amie Emilia Peruzzi dans lequel nous pouvons trouver des réponses intéressantes. Ainsi, pour Olimpia la plus belle qualité pour une femme était « *La morbidezza, virtù sorridente che fa prodigi nella famiglia.* »³³⁷. À la question « *Qui voudrez-vous être ?* » elle répond : « Vorrei essere l'Oceano per stringere l'umanità nelle mie braccia, come la madre stringe al seno il proprio figlio. Vorrei essere il sole per illuminare la terra senza lasciar mai il cielo. »³³⁸. Puis, elle ajoute : « Vorrei essere la tomba perché tutte le grandezze umane mi verrebbero in seno. Vorrei essere quello che sono, come madre d'Emilio e d'Alfredo. »³³⁹. À la question de l'héroïne historique, elle a répondu « *Marie de Nazareth* »³⁴⁰.

³³⁵ Maria Alessandra Marcellan, *op. cit.*, p.10.

³³⁶ Étéocle Lorini, *La Baronessa Olimpia Savio Rossi : Conferenza commemorativa 1889*, Turin : Tipografia Operaia, 1890, p.11.

³³⁷ Entretien qui contenait vingt-quatre questions.

³³⁸ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.221.

³³⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.222.

³⁴⁰ Traduit ici de l'italien : « Maria di Nazareth » (R. Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.222-223.).



Alfredo Savio
caduto nell'assedio di Ancona il 28 settembre 1860.

Figure 4 Alfredo Savio, Memorie della Baronessa Olimpia Savio, Milan : Fratelli Treves, 1911, Ricci Raffaello, vol. II, Incipit.



Emilio Savio
caduto nell'assedio di Gueta il 22 gennaio 1861.

Figure 5 Emilio Savio, Memorie della Baronessa Olimpia Savio, Milan : Fratelli Treves, 1911, Ricci Raffaello, vol. II, Incipit.

SECTION 3 - LE PATRIOTISME D'OLIMPIA SAVIO A TRAVERS SON DEVOUEMENT A LA MONARCHIE DE SAVOIE

Après avoir vu les entreprises littéraires d'Olimpia, puis son rôle de mère. Il s'agit d'étudier son patriotisme. Nous savons que les deux premiers (et surtout le second) s'insèrent déjà dans le patriotisme d'Olimpia. Le patriotisme désigne ici le fait de croire en l'unité éventuelle de l'Italie. En effet, la conception du futur État a encore des contours flous, car le patriotisme du Risorgimento s'exprimait de différente manière. Celle qui nous intéresse ici, est intellectuelle. Parmi les idéologies développées par les intellectuels patriotes du XIX^e siècle, nous trouvons celle monarchique. Une idéologie qui prônait l'Unité autour du royaume de Piémont-Sardaigne et de la monarchie de Savoie. Cette idéologie est représentée par Cesare Balbo, Vincenzo Gioberti, Massimo D'Azeglio, et également Cavour. Le filon monarchique est lié à la conception libérale et modérée. Nous pouvons donc considérer Olimpia comme une patriote par son filon monarchique. Dans une lettre rédigée à son amie Isabella Rossi Gabardi ³⁴¹ en date du 3 juillet 1851, elle exprimait clairement son opinion :

Qui [à Turin] si cammina francamente sulla via delle riforme, si pensa, si parla e si scrive liberamente ; il Piemonte insomma è diventato l'unico altare d'Italia dove si alimenti ancora la fiamma divina della libertà ; e credo di non sbagliarmi vaticinando che in noi starà, coi tempi, il Palladio dell'indipendenza italiana³⁴².

Nous verrons qu'Olimpia Savio est impliquée dans la cause nationale comme l'ensemble de sa vie en atteste. Elle croit fermement en l'Unité de toutes les provinces de la péninsule. Elle croit en l'existence d'une culture italienne nationale que la décennie de préparation a concrétisé. Cela l'a poussée à toujours soutenir la monarchie même au lendemain de l'échec de la Première guerre d'indépendance. De la même manière, elle a soutenu le rapprochement du Piémont avec la France. Elle faisait confiance aux décisions du royaume. Nécessairement, son filon monarchique l'amenait à se tourner vers la France,

³⁴¹ « Isabella Gabardi Rossi » (Florence 1808 – 1893), in *Dizionario Biografico degli Italiani*, Disponible sur : [https://www.treccani.it/enciclopedia/rossi-gabardi-brocchi-isabella_%28Dizionario-Biografico%29/].

³⁴² Maria-Adriana Prolo, *op. cit.* , p.73.

et à regarder de près ce que faisait Napoléon III. Celle qui a eu une formation française, et a pris l'initiative personnelle de développer sa propre culture italienne, a souhaité côtoyer des intellectuels français, et à les recevoir dans son salon.

a) L'admiratrice de la monarchie à travers ses compte-rendu descriptifs

« L'esempio del valore ereditario non falli mai all'antico Piemonte »³⁴³ : écrit Olimpia dans son Journal. Ainsi, les valeurs prônées par le Piémont sont pour elle un exemple. Elle était l'épouse d'Andrea Savio. Par son mariage, elle est devenue proche des milieux pro-monarchie de Savoie. En effet, les Savio étaient une famille proche des Cavour, et positionnée en faveur de la monarchie. Dès lors, Olimpia apparaît loyale et dévouée à la monarchie de Savoie. Elle rendait régulièrement hommage à la monarchie dans ses écrits et ne manquait pas de réaliser des descriptions dans son Journal. Olimpia a rencontré les monarques de Savoie (de Charles-Albert à Humbert I^{er}), ainsi que leurs épouses. Elle a assisté aux événements de la cour qu'elle retranscrivait avec détails et éloges dans la continuité de son travail de portraitiste que nous avons évoqué précédemment. Cette retranscription est le premier témoignage de son dévouement. Elle est une immersion dans le quotidien de la cour. Elle est aussi un œil extérieur. Cependant, on peut voir dans les descriptions d'Olimpia toute l'admiration qu'elle portait sur ses souverains. Il transparait de ses descriptions une forte sensibilité et subjectivité, lorsqu'elle évoque les événements qui ont touché la monarchie. Ainsi, il apparaît difficile d'évaluer si le contenu des descriptions respecte avec exactitude les faits historiques. Du point de vue historiographique, le choix du Journal permet de suivre les événements de manière chronologique. Le fil conducteur reste donc bel et bien le Risorgimento. Ils sont aussi des sources directes. Olimpia de son vivant a connu à la fois le roi Charles-Albert, puis le roi Victor-Emmanuel II, et Humbert I^{er}. Elle les a tous les trois décrits. Le roi Charles-Albert lui paraissait pâle de teint mais grand de taille. Elle le rencontrait pour la première fois en 1840, alors âgée de vingt-quatre ans, et présente à l'une des nombreuses fêtes données à la cour avec son époux Andrea. Cette rencontre elle l'a décrit dans un extrait :

³⁴³ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.59.

Mi chiese come trovassi quella festa:

-Bellissima, risposi, specialmente in questo punto

-Lei deve aver ballato molto?

-No, Maestà, amo meglio i parlari, che le danze, amo meglio di osservare che essere osservata.

-I suoi occhi devono vedere lontano e bene³⁴⁴.

C'est en 1848 avant le départ du roi pour la Première guerre d'indépendance italienne, qu'elle l'apercevait pour la dernière fois. Ainsi, elle a aperçu le roi la nuit dans son carrosse, entouré par une foule de jeunes dont elle prend le soin de souligner l'enthousiasme dicible. Le roi a effectué un dernier tour d'honneur, de la rue du Po à la grande route de Gênes, acclamé aux cris de « *Vive le roi !* »³⁴⁵. Elle décrit cet épisode de manière très patriotique. Cela entre donc dans notre analyse. En effet, les descriptions de la monarchie par Olimpia sont réalisées afin de servir le filon monarchique risorgimentale. En plus des descriptions, ce sont les comptes rendus de rencontres qui nous intéressent. Olimpia fournit des indications sur le fonctionnement de la cour, de l'aristocratie, et de la vie mondaine avec leurs codes et leurs habitudes précises. Par exemple, Olimpia souligne que le roi Charles-Albert prenait le temps de saluer personnellement les hôtes. Cela donne un indicateur sur le filon monarchique qui consistait à indiquer la proximité entre le roi et ses invités³⁴⁶. Elle a aussi été témoin de la volonté de modernisation du royaume par sa présence à l'inauguration de la ligne ferroviaire entre Turin et Gênes en 1854³⁴⁷ ainsi que des nouvelles formes de représentations symboliques du nouvel État (l'historien Gilles Pécout les évoque dans son ouvrage³⁴⁸). Elle est invitée en novembre 1873 à l'inauguration du monument dédié à

³⁴⁴ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.42.

³⁴⁵ Traduit de l'italien : « Viva il Re ! » (R. Ricci. *op. cit.*, vol. I, p.3).

³⁴⁶ Des salles étaient à disposition des hôtes pendant ces fêtes. Le roi y faisait son traditionnel tour pour saluer les invités.

³⁴⁷ Olimpia a assisté à l'inauguration de la voie ferroviaire entre la France et l'Italie par la construction du tunnel du Montcenis en 1871 (« *Moncenisio* »). Elle put monter à bord avec treize autres femmes (dont la comtesse Zoppi) : « Ciò che la stampa per riguardi politici non disse, è il ricevimento che la grande Repubblica ha fatto ai rappresentanti del nostro governo accorsi da Bardonecche a Modane, per fare alla Francia gli onori d'Italia » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.236).

³⁴⁸ « *Rites patriotiques* » : Expression empruntée par Gilles Pécout à l'historien romain Bruno Tobia en 1991 pour désigner « les nouvelles formes de manifestations et hommages patriotiques (souvent des fêtes et

Cavour³⁴⁹. Elle a donc été invitée aux événements qui rendaient hommage à la monarchie. Des événements qui réunissaient beaucoup de monde, piémontais comme étrangers. Néanmoins, si Olimpia était subjective elle gardait sa critique dénonçant par exemple la non consultation du peuple pour le choix de cette statue³⁵⁰ et le modèle pris sur celle de Napoléon I^{er}. Humbert I^{er} est lui décrit comme appliqué dans les stratégies politiques et militaires. Plus tard, lors du défilé du 13 janvier 1871 avant le départ pour Rome des souverains dans le cadre de la question romaine, Olimpia s'est adressée à la reine Marguerite en français : « Bonne chance pour Rome. Si les partis extrêmes vous voyaient en ce moment comme vous voient mes yeux, Madame, ils seraient tous convertis à la monarchie. »³⁵¹. Elle n'oubliait pas les femmes de la monarchie. Elle a notamment rédigé sur la reine Marie Adelaïde. Olimpia Savio en tant que femme de la haute bourgeoisie turinoise a été témoin des faits de l'année 1848. Pour Olimpia, Charles Albert était le mieux placé pour insuffler le vent patriotique :

Torino nel 1848 presentò uno spettacolo unico nel secolo, l'esaltamento patriottico fu d'indole diffusava così che dalle teste bionde alle bianche era una vertigine istessa. I pranzi, le poesie, le luminarie, le ovazioni, e le dimostrazioni di ogni fatta si succedevano senza tregua. Ed io, che occupavo allora un appartamento in via di Po, mi trovavo ai primi posti per godere di quegli spettacoli incessanti, e per dover provvedere a esporre i lumi, o a che le bandiere, o gli arazzi pendessero dai nostri balconi, come da tutti gli altri³⁵².

Son patriotisme se manifeste donc dans sa fidélité envers la monarchie de Savoie et ses représentants. Du roi Charles-Albert à Victor Emmanuel II en passant par le roi Humbert I^{er}. Elle a toujours soutenu la monarchie dans son entité. Ainsi, elle assistait en 1868 (le 21

commémorations) utilisés par la classe dirigeante italienne pour tenter de donner une image de la cohésion nationale à travers la mise en scène de son État » (Gilles Pécout, *op. cit.*, p.184).

³⁴⁹ Dont la construction fut confiée au siennois Giovanni Duprè.

³⁵⁰ En effet, elle rapporte la déception quant à l'esthétique de la statue qui ne correspondait pas aux attentes. Elle ajoute qu'aucune consultation de l'opinion publique n'a eu lieu : « Trattandosi d'una sottoscrizione nazionale, si sarebbe dovuto consultare un po' la nazione, esponendo il concetto prima di accoglierlo, onde potesse manifestarsi la pubblica opinione » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.260-261). À la réaction d'Olimpia, s'ajoute un article dans la *Gazzetta d'Italia* par De Amicis.

³⁵¹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.233.

³⁵² Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.43.

avril 1868) aux noces du désormais roi d'Italie Humbert Ier avec la première reine d'Italie, Marguerite de Savoie-Gênes. Elle séjournait à Monza sur invitation direct de la princesse Marguerite alors âgée de 17 ans et pas encore reine. Olimpia est frappée par la maturité de ses propos et sa gentillesse (elle lui a remis deux photos pour son *Album*).

Dès lors, ces descriptions et compte-rendu sont subjectifs. Olimpia était admiratrice de la monarchie depuis toujours. Elle n'allait donc que très peu sur le terrain de descriptions critiques concernant la dynastie de Savoie-Carignan. Néanmoins, de ses descriptions ressortent une volonté de lier les membres de la famille à des événements historiques précis. Elles montrent que la monarchie a les épaules pour régner et faire l'Unité, qu'elle la mieux placée. C'est toute la rhétorique du filon monarchique d'Olimpia. On peut voir qu'elle n'hésite pas à user de superlatifs quant à leur grandes capacités intellectuelles qui s'ajoutent au prestige de leur nom, ou encore de leur stature. Olimpia s'insère dans la dynamique de la glorification des personnalités historiques du Risorgimento. Les historiens contemporains y voient une tentative de garder la flamme patriotique autour du filon monarchique intacte auprès des populations et surtout les masses restées à l'écart³⁵³. « Le conversazioni e gli incontri socievoli risentono anche delle grandi trasformazioni della società di ceto in società di censo. » : écrit Benedetta Borello dans son étude sur les salons du XIX^e siècle, reprenant reprend les thèses évoquées également par Simonetta Soldani. Olimpia, mais pas seulement, c'est toute l'élite intellectuelle qui en reprenait les codes.

b) L'affirmation de son filon monarchique

Le filon monarchique d'Olimpia désigne son soutien à la monarchie de Piémont-Sardaigne dans le cadre du Risorgimento. Au moment où Cavour possédait sa tribune dans la *Società Nazionale italiana*, une association politique née en 1857 à Turin et présidée par

³⁵³ Au XIX^e siècle, la question de l'implication (« *coinvolgimento* ») des masses (« *i ceti popolari* ») dans le processus risorgimentale est très présente, politiques comme hommes de lettres se sont interrogés sur la question.

Giuseppe La Farina³⁵⁴ (de 1815-1863)³⁵⁵. Pour Olimpia, il est évident que le Piémont et sa monarchie devaient avoir un rôle déterminant dans la construction nationale. Nous avons vu que pour Olimpia, la monarchie de Savoie était un exemple de valeurs qu'elle partageait. Ainsi, qui d'autre que Marguerite de Savoie pourrait être la future première reine d'Italie ? Pour Olimpia seuls les souverains de la maison de Savoie étaient capables de réaliser l'Unité. Ainsi, elle partageait l'idéologie monarchique et le filon-monarchique. Si ses descriptions sont pures, autrement dit réelles et désintéressées, l'œil récent oblige à y voir une idéologie politique. En effet, nous pouvons penser que dans le contexte du Risorgimento, elle souhaitait appuyer le royaume avec ses descriptions. Elle ne manquait ni de souligner les inclinations libérales du jeune prince Charles-Albert qui a su les freiner pour prendre le trône, ni le courage général des souverains et souveraines. La participation aux événements publics étant un marqueur fort de soutien. L'année 1855, elle explique dans son Journal avoir assisté à l'inauguration de la voie ferrée entre Turin et Gênes. Pour elle il s'agissait d'occasions d'exprimer publiquement son soutien. En effet, il s'agit d'un événement historique majeur de modernisation du royaume et d'union. Le fait de relier la ville de Gênes, considérée comme hostile, était symbolique. Olimpia qui le savait, a constaté l'absence de manifestation anti monarchique de la part du peuple. Cela se retrouve dans ses articles rédigés pour la *Rivista Contemporanea*. Dans un article intitulé *Una corsa in mare, impressione*³⁵⁶ probablement rédigé en 1851, elle écrit :

Il nobile scopo della festa è di afforzare le simpatie tra i due popoli, la grandezza e l'avvenire dei quali stanno nell'essere uniti e preparati ai gravissimi eventi che incalzano ; perché solo nella compatta fusione di essi, questo nobile vessillo di tre colori (che non sventola più potrà essere tenuto in terra, rispettato in mare, e salutato ovunque come il palladio delle speranze italiane³⁵⁷.

Ainsi, le patriotisme d'Olimpia a fait le choix du régime monarchique. Mais ce choix relève avant tout de la splendeur qu'elle attachait à la dynastie de Savoie-Carignan. C'est

³⁵⁴ Giuseppe La Farina (Messine 1815 – Turin 1863).

³⁵⁵ « *Società Nazionale italiana* », in *Enciclopedia Treccani online*, Disponible sur :
[<https://www.treccani.it/enciclopedia/societa-nazionale/>]

³⁵⁶ In *Rivista Contemporanea*, mars 1851, p.559-561.

³⁵⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.56.

en ses souverains qu'elle avait confiance, plus qu'en un régime monarchique quelconque. C'est « sa » monarchie qu'elle soutenait. Pour Olimpia la dynastie de Savoie n'a pas connu de souverain despotique, et aucun d'entre eux n'a perdu sa la foi chrétienne. Autrement dit, elle voyait en eux l'exemplarité et la légitimité pour gouverner. C'est de cette manière, qu'elle s'est réjouie de ses liens avec les souverains. Toute occasion de fréquenter les membres de la famille royale était pour elle une faveur. Ainsi, lorsqu'elle a eu l'honneur d'être reçue à Monza elle écrit : « Mi sento in dovere di fare il Cerbero, perché ella porta in sè il deposito della nazione, su cui tutti abbiamo diritto di vegliare. »³⁵⁸. Après l'Unité, elle a continué de dénoncer dans son Journal les velléités à l'encontre de la monarchie de Savoie. Elle a conté la bonté du roi Amédée pourtant trahi par les espagnols qui l'aimant tant et à qui il avait donné davantage de liberté³⁵⁹. Elle a dénoncé les tentatives d'attentat, et d'assassinat, à l'encontre des membres de la famille royale. Olimpia est toujours restée fidèle à la monarchie, même après 1870 et les difficultés de popularité que cette dernière rencontrait. Dans les années 1870, la question romaine divise l'opinion publique italienne, piémontaise et française. Olimpia s'affirmait de plus en plus contre les tentations aristocratiques légitimistes :

Il progetto era messo su da un gruppo dei nostri dell'aristocrazia, avversi all'unità d'Italia, e al possesso di Roma; avversi al Principe ereditario, tacciato da loro dell'epiteto di libero pensatore (il che io stessa udii più volte). Peccato! Peccato! che ciò che sia di più retrogrado, di più esclusivo, di meno progredito, in Italia, sia appunto un gran frammento, femminile in ispecie, della nostra aristocrazia, la quale si ostina a novedere l'epoca attuale sotto la sua vera luce³⁶⁰.

Le Risorgimento en toile de fond, les Savio ont donc envoyé leurs deux premiers garçons à l'Académie militaire de Turin. Emilio y fait son entrée en 1854, Alfredo en 1855. Olimpia qualifiait l'académie de plus grand vivier de l'armée, sans équivalence dans la péninsule. La famille royale l'avait souhaitée irréprochable, invitant également les élèves aux réceptions et mondanités de cour. Les élèves y apprenaient les règles de l'honneur et la

³⁵⁸ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.205.

³⁵⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.255.

³⁶⁰ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.234.

dévotion à Dieu, à la patrie et à la monarchie. Avant le Statut, c'était dans cette académie que le roi choisissait les pages. La présence de ses fils à l'Académie militaire, qu'elle décrivait pourtant comme « *un regime paterno* »³⁶¹, témoigne de leur fierté et leur confiance en la monarchie piémontaise, son système et sa force militaire.

Enfin, on trouvait dans son salon des personnalités politiques ouvertement monarchistes. Ercole Ricotti³⁶² assidu du salon et ami d'Olimpia, titulaire de la chaire d'histoire militaire moderne à l'Université de Turin (confiée par Cesare Balbo). Il est l'auteur entre 1861-1869 de la *Storia della monarchia piemontese*. On y rencontrait également des membres directs des institutions du royaume (de Piémont-Sardaigne dans un premier temps, puis du royaume d'Italie). Ces personnalités politiques étaient importantes et de proches amis d'Olimpia. Parmi elles, le général Menabrea, Jacopo San Vitale³⁶³, le général Alfonso de la Marmora³⁶⁴, ou encore Massimo d'Azeglio dont le frère Roberto d'Azeglio a vécu à Paris et a fréquenté les milieux intellectuels parisiens. Ce dernier s'est lié d'amitié avec des artistes comme Delaroche, avant de retourner à Turin, et a œuvré pour la *Reale Galleria* fonds destiné à rassembler les œuvres recueillies par l'ensemble de la dynastie de Savoie³⁶⁵. Ces rencontres sont le symbole à la fois du lien d'Olimpia avec la monarchie et de son lien avec France.

c) Vers le soutien logique de l'alliance franco-sarde

Ceci amène logiquement Olimpia à soutenir l'alliance franco-sarde (ou franco-piémontaise). Elle perçoit d'un bon œil le rapprochement entre la France de Napoléon III et le Piémont de Victor Emmanuel II et Cavour. Olimpia a été témoin des rapprochements entre l'empire français et le royaume de Sardaigne. Un épisode pertinent est celui de la promesse de noces organisée par le roi en 1859. En effet, le roi souhaitait consolider

³⁶¹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.57.

³⁶² Ercole Ricotti (Voghera 1816 – Turin 1883).

³⁶³ Jacopo Sanvitale (Parme 1785 - Fontanellato 1867).

³⁶⁴ Alfonso Ferrero Della Marmora (Turin 1804 – Florence 1878).

³⁶⁵ « Roberto, D'Azeglio » in *Dizionario Biografico degli Italiani*, Disponible sur :

[https://www.treccani.it/enciclopedia/roberto-taparelli-marchese-d-azeglio_%28Dizionario-Biografico%29/]

l'alliance franco-sarde suite à la rencontre secrète entre Cavour et Napoléon III à Plombières le 21 juillet 1858, par un mariage. Le roi désirait marier sa fille la princesse Marie-Clotilde à Napoléon Jérôme³⁶⁶, fils de Jérôme Bonaparte lui-même frère de Napoléon I^{er}. Cette union est actée et le mariage a eu lieu le 30 janvier 1859 à Turin. Plus tard, après la Commune de Paris en 1871, Olimpia a narré le départ de France de la princesse Marie-Clotilde restée noble et fière, et toujours digne de la monarchie de Savoie³⁶⁷. Cet épisode démontre les manœuvres d'ententes entre la France et le Piémont avec au centre, les jeux d'alliances matrimoniales scellant des alliances politiques. Les femmes royales étaient au cœur des alliances politiques. Olimpia ne s'est pas montrée critique vis-à-vis de cet épisode. Néanmoins, lorsque nous lisons le Journal, nous pouvons voir qu'Olimpia ne louait pas outre mesure Napoléon III. Les descriptions de ce dernier intervenaient le plus souvent dans le cadre du royaume piémontais. Ainsi, si Olimpia croyait en l'alliance franco-sarde, c'est avant tout parce que ses représentants y croyaient. Olimpia n'est jamais entrée dans les louanges de Napoléon III, ni dans celles des troupes françaises. Elle a toujours porté sur la démarche français un regard critique, mais teinté d'espérance. Elle a soutenu l'entreprise française et a espéré la bonne conduite de l'ensemble de la Seconde guerre d'Indépendance. Elle a pu compter sur les informations obtenues grâce à ses liens tissés avec des français et son salon. Les lettres envoyées du front par ses fils peuvent témoigner de l'espoir placé en cette alliance. Nous verrons que ses fils engagés dans l'armée régulière sarde se battaient aux côtés des troupes françaises. Emilio et Alfredo ont tous deux reçu la médaille française commémorative de la campagne d'Italie de 1859³⁶⁸.

De plus, nous allons retrouver dans son salon des personnalités importantes dans les liens franco-piémontais. Olimpia connaissait des intellectuels, politiques et militaires français ou à la double culture. Nous pouvons voir que l'ensemble des partisans de la

³⁶⁶ Napoléon Jérôme, prince Napoléon (1822-1891) : fils cadet de Jérôme Bonaparte.

³⁶⁷ La princesse Marie-Clotilde est connue pour ne pas avoir renoncé à porter ses armoiries lors de ses apparitions publiques parisiennes dans son carrosse. Elle était toujours accompagnée de sa fidèle dame de compagnie Madame Barbier. Elle est décrite par Olimpia : « Dopo che per l'infamie popolari fu costretta lasciar Parigi, da cui usciva, non come fuggiasca impaurita, ma calma, serena, dignitosa in una carrozza di gala, e per le vie popolate, riverita da tutti come una vera figlia di casa Savoia » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.246).

³⁶⁸ Maria Alessandra Marcellan, *Carteggio Savio-Castromediano (1859-1905)*, Lecce : Mario Congedo Editore, 2018, p.12.

monarchie de Savoie ont soutenu l'alliance. Olimpia s'affirme comme relatrice des faits historiques. Elle qui a étudié l'histoire de France connaît son sujet. D'abord, les faits liés à la guerre de Crimée. Elle a décrit parfaitement la division de l'opinion publique, l'hostilité des plus radicaux, et le bouleversement des consciences vis-à-vis des lois Siccardi³⁶⁹. Elle a décrit les saisies de biens au clergé, supplantées d'agitations politiques dans les autres provinces italiennes. Elle décrit un roi qu'elle juge acculé, déjà confronté à une série de deuils dont la mort de la reine Marie-Adélaïde en janvier 1855 après avoir assisté aux funérailles de sa belle-mère Marie-Thérèse de Savoie. Ainsi, le roi Victor Emmanuel II a perdu successivement sa mère et son épouse. Le roi est donc éprouvé, et avec lui toute la ville de Turin. L'alliance avec la France apparaissait comme une sorte de renouveau, comme un « *Trionfo della civiltà sull'assolutismo.* »³⁷⁰. L'idée d'une guerre de Crimée qui venait entériner l'échec de la Première guerre d'indépendance, était le souhait de Cavour. Le royaume faisait son entrée aux concours des nations par sa présence au Congrès de Paris. Désormais, il a une alliance avec une autre puissance étrangère, la France. Le soutien d'Olimpia à l'alliance franco-sarde est resté effectif jusqu'à la signature de l'armistice de *Villafranca* le 11 juillet 1859. En effet, la signature de paix séparée entre Napoléon III et l'Autriche est vécue comme une trahison. Le maintien de la Vénétie sous l'occupation autrichienne était une question importante pour les intellectuels. La visite de Napoléon III à Turin après l'armistice de *Villafranca* a été un échec. Il convient de rappeler qu'Olimpia n'a pas pour autant tourné le dos à la monarchie. Elle fut ravie d'assister à la journée splendide pour son âme patriotique et monarchique de l'inauguration du tunnel de Montcenis en 1871. Aux cris de « *Viva l'Italia* » elle a pu entendre l'hymne italien *Fratelli d'Italia* joué par les troupes municipales à chaque station³⁷¹.

³⁶⁹ « *Lois Siccardi* » : texte législatif approuvé en 1850 à Turin par le Royaume de Piémont-Sardaigne. Le gouvernement Massimo d'Azeglio souhaitait des réformes afin de libérer le royaume du poids féodal encore très présent dans les institutions, Disponible sur : [https://www.encyclopedia.fr/definition/Lois_Siccardi].

³⁷⁰ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.67.

³⁷¹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.238-239.

CHAPITRE V – LE SALON TURINOIS, PATRIOTIQUE ET BOURGEOIS

Dans ce chapitre, nous verrons qu'Olimpia a toujours maintenu son salon à Turin. Les Savio ont pourtant eu plusieurs demeures turinoises. Leur première demeure se situait rue Po (« *Via Po* »), une rue qui contenait de nombreux lieux de sociabilité. Puis, ils ont déménagé dans la demeure des Cavour (« Palazzo Cavour »). Ils avaient acheté une demeure secondaire en périphérie de la capitale : la villa baptisée *Millerose*. Ainsi, le salon avait en réalité deux lieux turinois. La demeure citadine permettait d'accueillir les hôtes, de continuer à fréquenter les événements mondains, et d'avoir une demeure centrale. La famille vivait dans la villa *Millerose* de manière périodique, entre mai et novembre. Il est probable qu'Olimpia commençait à recevoir des personnes de manière constante à partir du *Quarantotto* jusqu'à la Convention de 1864. Il s'agit de voir ici que les deux lieux accueillait le salon.

Comme la plupart des nouveaux salons du XIX^e siècle, le salon d'Olimpia s'est inscrit dans les intrigues appelées ici Il est donc difficile de réellement caractériser le salon d'Olimpia. Néanmoins, nous allons voir que le salon peut être considéré comme bourgeois et modéré pour différentes raisons. La première tient à la classe sociale des Savio et Olimpia. Le titre de « barons » des Savio est obtenu à posteriori par l'intermédiaire de la meilleure amie d'Olimpia Adele de Bernsteil (pas d'ascendance noble à l'origine). La seconde tient à sa volonté d'être éclectique et d'accueillir tous les intellectuels sans distinction. Dès lors, le salon turinois, bourgeois et modéré, rejoint les critères d'un salon patriotique. Le salon d'Olimpia devient un exemple patriotique. Une immersion à la fois dans le XIX^e siècle et ses événements historiques, dans la société turinoise, et une « preziosa testimonianza del Risorgimento piemontese e un vivace affresco della Torino del tempo »³⁷². Nous verrons donc que le salon accueillait la présence d'intellectuels patriotes et politiques, et qu'il s'inscrivait aussi dans le cadre de rencontres fortes.

³⁷² Giovanna Canni, Elisa Merlo, « Olimpia Savio », in *Atlante delle scrittrici piemontesi dell'Ottocento e del Novecento*, Turin : Edizioni SEB27, 2007, p. 249.

SECTION 1 - LE SALON TURINOIS RYTHME PAR LES EVENEMENTS HISTORIQUES

Le salon d'Olimpia évoluait dans un contexte historique précis. Ici son emplacement géographique permet de comprendre son fonctionnement. Le fait d'être un salon turinois le fait entrer dans le développement de l'attractivité de Turin. Nous avons vu que la capitale se développait intellectuellement et accueillait de nombreux étrangers. Ce développement permettait aux salons d'accueillir également davantage de visiteurs. Le salon d'Olimpia a donc connu ses plus belles heures en parallèle de la modernisation de Turin. Les belles années du salon sont concentrées autour du *Quarantotto* jusqu'au déplacement de la capitale à Florence en 1864. Elle a su réunir autour d'elle un monde intellectuel qui se réunissait autour du rythme de l'Histoire italienne.

Nous verrons que malgré l'achat de la villa *Millerose*, le salon, qui est donc périodiquement déplacé à l'extérieur de Turin, a continué de suivre le cours des événements historiques. Cependant, il ne s'agissait pas pour Olimpia de mettre de côté l'aspect critique. Ainsi, le salon suivait les événements historiques mais pas de manière passive :

Torino era festosa sembrava quasi un regno di gaudenti, anche se si era alla vigilia di sanguinose guerre. Il patriziato casta esclusivamente ristretta in sé, non ricco perché onesto, viveva nel rimpianto della corte del periodo precedente lo Statuto quando su per le scale del cavallo di marmo [il palazzo reale] non saliva che gente fiancheggiata da quattro generazioni di avi. Esso era abituato a servire nell'esercito e nella diplomazia, ignaro affatto del resto del paese, considerava come intrusi venuti dall'Italia a insediarsi in casa nostra, gli esuli che arrivavano nel regno affollando i portici e anche il Caffè Fiorio considerato come il loro caffè. La lingua italiana era boicottata e si parlava solo il piemontese e il francese³⁷³.

Olimpia commentait donc également les événements. Lorsqu'elle rédige cette description, elle décrit Turin en 1860 au moment du Carême. Olimpia a pu avoir conscience de l'attractivité de sa ville et de ses paradoxes. Une Turin à l'ancrage aristocratique qu'elle a pu parfois fréquenter, qui parlait le français et le piémontais avec très peu d'attrait pour l'italien.

³⁷³ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.293.

a) Le salon de la ville de Turin

Nous savons que l'attractivité de la ville de Turin était en construction lorsque les salonniers ont commencé à faire leur apparition. Avant qu'Olimpia Savio et les femmes de l'aristocratie turinoise ne décident d'ouvrir avec succès leur maison, de reprendre et faire revivre l'antique et consolidée tradition de la réception, Turin semblait désolée, éteinte et inhospitalière du moins selon le compte rendu du ministre autrichien Starhemberg à Metternich le 29 juillet 1815 évoqué précédemment. C'était également le cas de la ville Milan, souvent comparée à Turin. Milan au début du XIX^e siècle n'était pas un lieu de variété et de vivacité intellectuelles. Les salonniers ont participé à l'essor intellectuelle de la ville. Olimpia Savio recevait à la fois dans sa maison turinoise comme dans sa demeure périphérique *Millerose*. La demeure turinoise a toujours été conservée car elle permettait aux fils de se rendre à l'école militaire. Elle permettait également d'être proche de la cour afin de pouvoir se rendre aux événements mondains. De plus, Olimpia pouvait accueillir directement ses hôtes à Turin. L'hospitalité était un souhait d'Olimpia « a Millerose riceveva gli amici e i personaggi di spicco della cultura, della guerra e della politica e li ospitava per colazioni o per un tempo più lungo perché potessero godere delle gioie del luogo e dell'amicizia. »³⁷⁴. Ainsi, son salon turinois se constitue. Les Savio ont eu plusieurs demeures citadines, au cœur de la capitale turinoise, mais une seule véritable villa secondaire, *Millerose*. Le positionnement du premier appartement turinois rue Po (« *via Po* ») des Savio permettait de favoriser le passage. Il s'agit d'une rue vivante avec des arcades, et des lieux de sociabilité comme les théâtres. Elle constituait et constitue encore aujourd'hui une artère proche de nombreux édifices, située près du très fréquenté et animé Café *Fiorio*, et du Café du le *Risorgimento*, du théâtre Sutera (futur Rossini en 1856) et du lieu intellectuel par excellence l'Université de Turin. De la même manière, dans les lettres adressées à son ami Jacques Sanvitale en 1854, l'adresse du théâtre Sutera³⁷⁵ apparaît. Puis,

³⁷⁴ Maria Alessandra Marcellan, *Carteggio Savio-Castromediano (1859-1905)*, Lecce : Mario Congedo Editore, 2018, p.25.

³⁷⁵ Théâtre Sutera, puis en 1856 théâtre Rossini, accueillait des comédies du théâtre piémontais dont le *Bastian contrari* de Bersezio en 1882, détruit par un incendie en 1941.

nous savons que les Savio ont emménagé dans l'ancienne demeure des Cavour³⁷⁶ à partir de 1878. La demeure était, elle aussi, au cœur de la capitale. Les Savio avaient des demeures bien placées. Cela favorise les activités de sociabilité d'Olimpia et de l'ensemble de la famille. Cela rejoint pleinement le vent de liberté qui commence à s'instaurer dans la capitale turinoise. Les réunions démarrent donc dans l'appartement situé rue du Po. Puis, elles se poursuivent en avril 1857, à travers l'achat de la villa « *Muschie* » qu'elle rebaptise « *Millerose* »³⁷⁷. Olimpia tient son lieu propice : « *Millerose fu un sogno, un ideale ricco di sensazioni, emozioni, desideri, ricordi. Di un'Italia libera, unita e grande e di un amore senza tempo.* »³⁷⁸. La villa était dotée d'une petite chapelle, qui bénéficiait d'une dérogation du Pape Pie IX qu'Olimpia l'avait soutenu sur la question romaine³⁷⁹:

Millerose, il nome voluto da Olimpia per una casa che coronava il sogno di una sua vigna [...], una vigna, una casa in collina che permetteva la villeggiatura estiva, le feste con i conoscenti e gli amici, l'ospitalità, la sede per le meditazioni, lo studio, le ispirazioni artistiche e il riposo da impegni faticosi³⁸⁰.

Millerose tenait son nom de la présence des nombreuses roses et autres fleurs qui en tapissaient le jardin. Il est désormais son lieu de réunion de mai à novembre, période où la famille occupait entièrement la villa, avec une présence parfois à Noël. Lieu de rencontres, de réunions au milieu du jardin, comme de soirées autour du feu, mais aussi de réflexion. Elle était aussi une demeure familiale, toujours dans la volonté d'Olimpia d'avoir un lieu à la fois pour sa vie familiale et sa vie intellectuelle. La demeure était bâtie sur deux étages et comportait vingt-trois pièces. Les nombreuses pièces permettaient d'optimiser la réception

³⁷⁶ Palais Cavour, 8 via Cavour, Turin, avant de déménager avec sa fille Adele après la mort d'Andrea a Biella au Palais Riccardi où habitait déjà le fils d'Olimpia, Federico, avec sa famille. Puis en 1889 après la mort d'Olimpia, Adele rejoint la famille de son frère dans le palais Gerbaix de Sonnaz.

³⁷⁷ Le caractère naturel de la villa a été conservé puisque la propriété accueille de nos jours le siège de l'*Istituto per le Piante da Legno e l'Ambiente* de la région du Piémont.

³⁷⁸ Maria Alessandra Marcellan, *op. cit.*, p.22.

³⁷⁹ « La cappella che aveva ricevuto il 9 dicembre 1877 dal Pontefice Pio IX un'autorizzazione speciale per « tenere in permanenza il Santo dei Santi, e per ottenere l'indulgenza plenaria due volte l'anno, il 3 maggio ed il 14 settembre ». (Maria Alessandra Marcellan, *op. cit.*, p.23).

³⁸⁰ Maria Alessandra Marcellan, *op.cit.*, p.22.

des hôtes au cours des réunions. Cela permettait aux hôtes de se rendre mutuellement visite. Ainsi, Prati et Tommaseo rendaient visite au comte Jacopo Sanvitale. « Là avevano luogo delle stupende conversazioni, a cui con mia figlia assistevo. »³⁸¹ : écrit Olimpia. *Millerose* était très appréciée. La demeure mais également le jardin. Le jardin était entretenu par Olimpia sur le modèle anglais introduit par Jessie Waller Mario.

Ainsi, son salon servait de pont entre les autres lieux de sociabilité. On retrouvait les personnalités, qui après avoir assisté à une représentation théâtrale non loin de l'appartement, se rendaient au salon. Il y avait des personnalités du domaine intellectuel, mais aussi les acteurs et actrices des troupes. Les Savio possédaient leur propre moyen de transport, un carrosse familial, qui permettait le transport des hôtes. En parallèle, le réseau de transports de la capitale était en développement et permettait de lier Turin et la périphérie. Il n'a donc jamais été question d'abandonner la demeure turinoise. Daniela Maldini Chiarito indique dans son article sur les salons de Clara Maffei et Olimpia Savio :

Barbiera e Ricci [les éditeurs d'Olimpia et Clara] non riescono a restituire, se non in misura debole, l'eco delle voci e il significato profondo di un ricevere che era soprattutto 'accogliere per stare insieme' e costitutiva una delle più importanti forme di socievolezza, un fatto di costume e un laboratorio di lingua e di idee³⁸².

Cependant, la villa *Millerose* et les réunions du salon qui s'y tenaient, ont marqué les esprits. De ce lieu le duc Sigismondo di Castromediano en appréciait la paix, la quiétude et le rêve.

b) Le nouveau salon dans le panorama aristocratique

Les participants du salon se font de plus en plus présents. Dans un premier temps, les réunions se déroulent le dimanche. Elles sont davantage des réceptions autour des personnalités familières (parents, proches amis) que des réunions à la vocation intellectuelle. Avec l'année 1848, les réunions deviennent journalières. L'ampleur du

³⁸¹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.148-149.

³⁸² Daniela Maldini Chiarito, *op. cit.*, p.286.

mouvement social, et la construction de la « *Mecca* » turinoise, permet l'afflux de personnes s'ajoutent aux amis des Savio. Avoir un salon est l'équivalent d'une récréation de la société, avoir un salon signifie aussi recevoir régulièrement. Ceci impliquait des changements dans la manière de faire « *implicava il bando ai quieti trattenimenti di prima, per dare sfogo ai balli* »³⁸³ qui n'effrayaient pas Olimpia. Le salon assume désormais des rendez-vous hebdomadaires tout en conservant une fréquentation le mardi et le dimanche. De la même manière, Olimpia organise le déroulement des réunions du mardi. Elles ont lieu l'après-midi (entre quatorze heures et dix-huit heures) et sont composées presque exclusivement de femmes. Celles du mardi étaient beaucoup plus fréquentées. Ainsi, le nouveau salon connaît également une forte effervescence à l'occasion du Carême et du Carnaval à l'instar de la capitale turinoise. Ces événements représentaient des événements de fêtes majeurs qui changeaient certaines habitudes du salon. Dans son journal Olimpia décrit ceux de l'année 1860 :

Anche le nostre riunioni serali della domenica cominciarono colla prima festa di quaresima, protraendosi fino a primavera inoltrata ; riunioni che nel loro primordi non erano che un familiare ritrovi di stretti parenti ed amici, e poi, coll'ampliarsi in Torino del movimento sociale, erano affollate da cinquanta o sessanta persone, in gran parte giovani, ufficiali d'artiglieria e del genio, belle ragazze, mamme bellissime ancora, il che implicava il bando ai quieti trattenimenti di prima, per dare sfogo ai balli³⁸⁴.

Cela amène des nouvelles personnalités au salon, dont celles déjà citées comme Giannina Milli, ou le baron Carlo Poerio. Si autant de personnalités se rendent au salon d'Olimpia, c'est aussi pour Olimpia elle-même. Olimpia commence à être au centre l'attention et est celle qui parvient à réunir. Le salon est aussi particulier pour son importance accordée à l'hospitalité. Olimpia et son mari Andrea ont toujours souhaité promouvoir l'hospitalité. D'ailleurs, Olimpia décrit Andrea Savio comme le parfait gentilhomme (« *gentiluomo* ») et chef de maison, à cheval sur l'hospitalité qui constitue quasiment un devoir :

³⁸³ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.298.

³⁸⁴ *Ibidem.*

Amava la società della gente colta, amava la musica, gli studi e le letture serie, in ispecie poi amava l'agricoltura [...] amava soprattutto la vita di famiglia, le leggi dell'ospitalità applicava largamente, gentilmente, per istinto e per tradizione, essendo questa una delle qualità spiccate di casa Savio³⁸⁵.

Si cette description fait valoir le sens de l'hospitalité, c'est parce qu'elle est une composante majeure des réunions des Savio. Puis, c'est naturellement que le salon devient un salon littéraire, intellectuel et politique. En effet, le nouveau salon accueillait des personnalités turinoises, des Italiens exilés dans le royaume de Piémont-Sardaigne, des étrangers dont des français. Il a évolué au gré des événements historiques. C'est aussi par son orientation politique que le salon commence à encadrer des groupes de personnalités rattachées au libéralisme-moderé, sans pour autant fermer la porte aux autres tendances politiques. À Turin, Olimpia justifie du caractère sérieux de son salon afin de l'éloigner de toute forme de préjugés. Ici encore Daniele Maldini Chiarito insiste sur le fait que le salon d'Olimpia était un salon apprécié pour la qualité et la valeur des participants. Les journaux s'y intéressaient également :

Un giorno per settimana è in casa Savio il convegno d'una società più ancor che numerosa, scelta; personaggi illustri per nascita, per cariche, per ingegno, dame spiritose, amabili formano l'ornamento delle sale. Si discorre, si fa musica, talvolta si balla e la serata trascorre deliziosamente come per incanto, dame spiritose, amabili formano l'ornamento delle sale. Si discorre, si fa musica, talvolta si balla e la serata trascorre deliziosamente come per incanto³⁸⁶.

La singularité du salon fait que les journaux rédigeaient à son sujet. C'est ici le cas du journal *La Voce della verità*, quotidien politique, scientifique, et littéraire fondé entre 1852 et 1855. Le billet sur le salon a été publié en 1855³⁸⁷. Cette description est en première lecture, une description romantique, et plutôt réductrice en comparaison de ce qu'était réellement le salon. Toutefois, elle permet d'avoir des informations sur le salon, mais surtout d'inscrire une démarche de diffusion auprès des lecteurs des nouvelles pratiques de

³⁸⁵ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.16.

³⁸⁶ Daniela Maldini Chiarito, « *Due salotti del Risorgimento* », in Maria Luisa Betri, Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise: Marsilio, 2004, p.289.

³⁸⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.73.

sociabilité. De plus, s'agissant d'un quotidien politique cela est révélateur de la considération accordée au salon. D'autant plus que le rôle de salonnière d'Olimpia s'apparentait également à celui d'une véritable conseillère pour ses amis les plus proches comme a pu l'écrire Massimo d'Azeglio : « Da essa molti ebbero il conforto delle affettuose parole, il soccorso di savi consigli, e i suggerimenti del gusto più eletto. »³⁸⁸.

c) Au rythme des événements historiques

Au-delà de la situation géographique, les événements historiques rythment le salon. Leur accélération, du *Quarantotto* à la déclaration de la Seconde guerre d'indépendance italienne, ont une influence sur le salon. C'est tout le royaume, et avec lui sa capitale, qui entrent en effervescence. Ainsi, les réunions du salon abordent les sujets les plus graves, ceux désormais mis à l'ordre du jour au Parlement. Cela permet de voir que les sujets politiques étaient bel et bien abordés, mais aussi de constater une circulation des sujets dans les salons. Dans le salon on discute également des nouvelles en provenance de l'intérieur des institutions. Cela est rendu possible par la présence de personnalités locales comme étrangères dans le salon d'Olimpia. Si le salon est rythmé par les événements politiques, les réunions se veulent toujours accueillantes. Il n'y a pas dans le salon d'Olimpia de volonté initiale d'être un salon purement politique comme a pu l'être le salon de Clara Maffei. Le cadre familial du salon n'était, à priori, pas compatible avec un lieu de relations politiques. C'est plus tard, par la force des événements, que les réunions le sont devenues. En effet, les réunions familiales entrent dans une dimension nouvelle :

Protraendosi sino a primavera inoltrata; riunioni, che nei loro primordi non erano che un familiare ritrovo di stretti parenti e amici, e poi, coll'ampliarsi in Torino del movimento sociale, erano affollate da cinquanta o sessanta persone, in gran parte giovani, ufficiali di artiglieria, e del genio, belle ragazze, mamme bellissime ancora, il che implicava il bando ai quieti trattenimenti di prima, per dar sfogo ai balli³⁸⁹.

³⁸⁸ Vittorio Bersezio, *Il regno di Vittorio Emanuele II*, Turin-Rome: Roux, vol. VI, p.28.

³⁸⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.298.

L'évolution du salon va donc de pair avec les événements historiques. Ainsi, c'est le mélange de l'hospitalité préservée et de l'intellectualité qui ont fait le succès du salon. Ce dernier s'affirme comme un salon capable de s'insérer dans les nouvelles dynamiques. Avec l'Unité, la capitale est devenue le siège du Parlement italien, et c'est toute la société turinoise intellectuelle qui a continué de rayonner. Silvia Cavicchioli définit l'arc de « saison turinoise » entre 1848-1864, comme celui du rayonnement et du vent nouveau de nature à élargir le profil culturel de la ville³⁹⁰. Ceux comme Olimpia qui ont su voir cet élan, ont donc su créer des lieux intellectuels en rapport avec les événements historiques. Olimpia prend la mesure de l'entrée en guerre du Piémont pendant la guerre de Crimée (1854-1855). Elle fait le choix de fermer pendant ces deux années le salon. Olimpia rend compte de nombreux épisodes liés à cette période, de l'accueil des troupes, à l'accueil réservé à Garibaldi ou encore Napoléon III après la signature de l'armistice de *Villafranca*. Des épisodes qui faisaient l'objet de discussions dans ses réunions. Tout comme les discussions autour de la cession de la Savoie et du Comté de Nice qui étaient un sujet prééminent. Pour l'année 1860, Olimpia livre un résumé à sa manière de la situation :

Il Governo trovavasi tra mille fuochi [...] era costretto a veleggiare, tra i quali va annoverata la sorda opposizione di una piccola parte della nostra aristocrazia, che biasimava il suo operare, avversa com'era al grandioso concetto nazionale e politico, di cui non aveva afferrato il senso, né la grandezza, giudicandolo solo alla stregua dei propri disappunti³⁹¹.

On peut toujours y voir son filon monarchique ajouté à ses comptes rendus sur les plébiscites organisés pour le rattachement au royaume d'Italie. Vittorio Bersezio dans sa grande opération de reconstruction du règne de Victor-Emmanuel II, évoque Olimpia dans un chapitre dédié à la société turinoise et aux salons de son sixième volume. Lui-même considérait les salons comme des centres de conversation et de commerce intellectuel. Ainsi, il écrit :

³⁹⁰ Silvia Cavicchioli, « Donne a Torino negli anni del Risorgimento », in *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin: Daniele Piazza Editore, vol. 3, 2012, p.227.

³⁹¹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, p.293.

Nel suo salotto, come nella famiglia, essa fu sempre ispiratrice di quanto vi ha di più generoso nei sentimenti umani e preparò nei suoi figli valorosi soldati che dovevano sacrificare lietamente le giovani vite alla redenzione della patria. Molti peritosi ingegni ella animò alla carriera delle lettere e delle arti; quella pleiade di scrittori e artisti che vedremo illustrare il Piemonte nel periodo di preparazione alla grande impresa nazionale, quasi tutta passò e trovò ambiente propizio nel salotto della SAVIO, da essa molti ebbero il conforto delle affettuose parole, il soccorso di savi consigli, i suggerimenti del gusto più eletto; e a contatto coi personaggi già celebri, in quei convegni serali, si cimentavano gli esordienti³⁹².

Olimpia a continué d'avoir une implication dans son époque. Elle n'a jamais renoncé à être une protagoniste, même lorsque son salon n'était plus autant fréquenté. Elle s'est impliquée autrement.

SECTION 2— LE SALON BOURGEOIS ET MODERE

Le fait d'être un salon turinois (et donc du Piémont) a influencé l'orientation du salon. Lorsqu'on ajoute à cela le dévouement pour la monarchie de Savoie d'Olimpia, on obtient « *Una casa civile* », tel est l'adjectif employé par Maria Alessandra Marcellan dans son introduction aux correspondances entre Adele Savio et le duc de Castromediano. Ainsi, le salon d'Olimpia est un salon qui s'inscrit dans le Risorgimento. Il est bourgeois et modéré. Il s'inscrit également dans les nouveaux salons de la ville, ce qui permet d'en faire un salon éclectique où on pouvait retrouver la présence d'intellectuels de toutes les idéologies politiques.

Dès lors, Olimpia est issue de la haute-bourgeoisie piémontaise, elle tient donc un salon bourgeois. Par son soutien à la monarchie, le salon est modéré.

a) Le salon bourgeois

³⁹²Vittorio Bersezio, *Il regno di Vittorio Emanuele II: Trent'anni di vita italiana. Contemporanei italiani*, Turin : Union tipografico-editrice, 1860, vol.VI, p.27-28.

Dans le panorama des salons turinois, le salon d'Olimpia est qualifié de salon bourgeois. Nous avons pu voir que Turin comptait différents salons. Des salons très réputés, connus, et prestigieux, aux plus exclusifs et fermés à la bourgeoisie. Celle-ci ne pouvait donc pas prendre part à la vie de salon. C'est pour cette raison que la bourgeoisie turinoise a constitué ses propres salons. Le terme « bourgeoisie » qui nous intéresse ici, est celui associé au terme « modéré ». En effet, dans le contexte du Risorgimento, la bourgeoisie se tourne vers les libéraux-modérés. Le premier « bourgeois » renvoie à l'appartenance sociale. Nous savons que l'aristocratie turinoise était très influente. Elle donnait le ton à de nombreux salons. C'est par leur insertion dans ces salons aristocratiques que les salons bourgeois sont définis. Ainsi, le salon d'Olimpia est qualifié de bourgeois car il n'est pas un salon aristocratique. Vittorio Bersezio dénombre deux salons bourgeois ayant « une valeur littéraire et politique³⁹³ », le salon d'Olimpia et le salon d'Enrichetta Cornero-Caldani, amie de George Sand, qui tenait un salon également fréquenté par les intellectuels français³⁹⁴. Le salon est bourgeois car Olimpia est issue de la haute-bourgeoisie, tout comme beaucoup de ses participants et de ses amis. De plus, Olimpia s'est montrée à plusieurs reprises, critique vis-à-vis de l'aristocratie piémontaise, trop traditionaliste. Elle décrit l'aristocratie en ces termes : « A questo patriziato non ricco perchè onesto, bastava l'esercito, la Corte prima dello Statuto, colle sue gerarchie, i suoi privilegi e le sue secolari etichette. »³⁹⁵. On peut y voir l'admiration pour le prestige qu'elle incarne, Olimpia ne souhaitant probablement pas juger cette aristocratie incapable de conspirer contre sa monarchie. Cependant, l'opposition de l'aristocratie à Victor-Emmanuel II, apparaît pour Olimpia invraisemblable, tout comme celle à Cavour, comparé par l'aristocratie à un « Sancio Pancia »³⁹⁶. Dans l'antagonisme aristocratie-bourgeoisie, Olimpia semble avoir conscience de l'hétérogénéité de l'aristocratie piémontaise, elle écrit : « Quanti del patriziato aderivano al credo liberale, erano fatti segno ai più acri motteggi e messi incessantemente in ridicolo. »³⁹⁷.

De plus, l'orientation des débats, le sujet des discussions, et les noms des participants les plus assidus, comme ceux de passage, permettent d'émettre des hypothèses et mettent

³⁹³ Vittorio Bersezio, *Il Regno di Vittorio Emanuele II*, Turin-Rome: Roux, vol. VI, p.28-28.

³⁹⁴ Vittorio Bersezio, *Il Regno di Vittorio Emanuele II*, Turin-Rome: Roux, vol. VI, p.31.

³⁹⁵ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.293.

³⁹⁶ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.295.

³⁹⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.295.

en évidence des caractéristiques. S'il est difficile de déterminer une typologie des salons, ils demeurent identifiables par la classe sociale de la salonnière, et la plupart des participants. Ainsi, une majorité de participants bourgeois définissait un salon comme tel, tout comme la présence d'intellectuels de divers horizons et orientations politiques était le signe d'un salon bourgeois et modéré. L'historien Mario Banti opère en 1996, deux distinctions sur la bourgeoisie libérale, reprise par Gilles Pécout dans l'ouvrage étudié : « L'une est traditionnelle liée à la possession d'un certain capital matériel et culturel et l'autre plus idéologique et réflexive liée à la construction par les sujets eux-mêmes d'une identité bourgeoise. »³⁹⁸. Bourgeois ne signifie donc pas homogène, ni sur l'ensemble de la péninsule ni au Piémont. Le terme est lié à la possession d'une propriété foncière. Puis également à une activité émergente, comme l'occupation de postes intellectuels laissés progressivement vacants par l'aristocratie, grâce à la libéralisation des institutions publiques. Ainsi, Olimpia était issue de la haute-bourgeoisie.

Enfin, cela permet de souligner l'engagement de la classe bourgeoise. À l'instar de celle française, elle se dirige aussi bien du côté républicain que du côté libéral. Il s'agit d'une bourgeoisie qui passe d'un stade d'imitatrice des coutumes aristocratiques à la création de ses propres codes. Beaucoup de personnes du monde intellectuel et politique proviennent de la bourgeoisie. La bourgeoisie agit dans les sphères de sociabilité, comme dans ceux plus privés (les salons). Il s'agit d'une bourgeoisie qui sait agir dans l'espace public, favorisée par le développement de la presse d'opinion³⁹⁹. La bourgeoisie devient capable de diffuser des idées à travers les lieux et la presse. Federico Navire ajoute que les salons bourgeois, contrairement aux salons aristocratiques étaient « *aperti alle nuove politiche* »⁴⁰⁰.

b) Le salon modéré

³⁹⁸ Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine (1770-1922)*, Paris : Nathan Université, 2002, p.245.

³⁹⁹ Ivan Brovelli, « L'italophilie comme facteur d'engagement dans la seconde moitié du XIX^e siècle », *Les Cahiers Sirice*, no.27, 2021, p.17.

⁴⁰⁰ Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale: un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.318.

Le second terme « modéré » renvoie à l'idéologie défendue dans la perspective de l'Unité. À la différence de la France, ou encore de l'Angleterre, aucune idéologie proprement monarchique n'apparaît au Piémont. Les partisans piémontais d'une Unité autour de la monarchie de Savoie ne se constituent pas en un courant politique. On peut en déduire que les termes « modéré » et « dévoué », souvent utilisés pour qualifier l'orientation politique d'Olimpia, sont préférés au terme monarchisme dont la connotation pouvait poser problème. Le monarchisme renvoie en effet à l'absolutisme. Nous avons vu qu'Olimpia était dévouée à la maison de Savoie, mais pas monarchiste. Elle est modérée dans le libéralisme, à l'image de ses monarques et modérée dans le choix des institutions. Ainsi, les modérés piémontais font le choix d'un régime monarchique et non pas républicain. Le terme modéré signifie donc, une mise à distance avec les radicaux. Les idées radicales sont celles matérialisées au Piémont, par la figure du génois Giuseppe Mazzini, ce sont les révolutionnaires, les républicains (ou encore démocrates). Dès lors, l'idéologie est scindée en deux : privilégier l'indépendance, ce qui signifie s'éloigner des révolutionnaires et des personnalités comme Mazzini, ou unifier les partis politiques notamment ceux trop extrêmes⁴⁰¹. C'est Cavour qui en reprend les grandes lignes. Avec la Seconde guerre d'indépendance, la vision libérale-modérée de Cavour commence à s'imposer au Piémont. Le courant modéré souhaitait une intervention directe du Piémont-Sardaigne. D'abord, une intervention par la voie diplomatique du roi, qui devait ensuite être militaire, contre l'Empire Austro-Hongrois. Le roi doit assumer un rôle prépondérant dans le mouvement national (« *movimento nazionale* »). Le courant d'idéologie modérée apparaît sous l'impulsion de Cesare Balbo. Il s'agit du courant qui va s'inspirer du « *neo-guelfisme* » de Vincenzo Gioberti (catholique-libéral). Ce terme désigne l'aspiration à une unification de l'Italie sous l'égide du Pape. Le libéralisme était l'idéologie à la plus forte popularité auprès de la bourgeoisie italienne.

Nous retrouvons ces distinctions dans les salons. Ces derniers sont « catégorisés » politiquement. Ainsi, les personnalités savaient dans quel salon, elles se rendaient. C'est aussi la salonnière qui choisit les membres. Assidu du salon et ami d'Olimpia, Niccolò Tommaseo en est l'exemple. Il est décrit par Olimpia comme calme et modéré, mais fervent patriote : « In quelle calorose discussioni facevasi però sempre capo, con deferenza, a

⁴⁰¹ « Cesare Balbo » in *I percorsi della Storia*, Disponible sur :

[<http://ipercorsidellastoria.altervista.org/cesare-balbo-le-speranze-ditalia/>].

quell'illustre, cortese, benevolo e dotto patriota, ch'era il Sanvitale. »⁴⁰². Les personnalités du salon sont des personnalités politiques ou amenées à faire de la politique. Olimpia Savio écrivait souvent que dans son salon, on pouvait entendre des discussions reprises ensuite au Parlement⁴⁰³. Il est donc éminemment politique. Les modérés sont aussi plus enclins à une alliance avec une autre puissance étrangère. Mazzini bien que né en 1805 à Gênes, alors sous occupation française, puis exilé à Marseille en 1831, souhaitait la république d'inspiration socialiste. Ses partisans ne sont donc pas en faveur d'une intervention étrangère quelconque. C'est la vision modérée de Cavour qui décide d'une alliance avec la France. Olimpia suit également cette conception.

Enfin, le salon d'Olimpia est modéré, car il se tient à distance des conceptions radicales. Le salon d'Olimpia accueillait des exilés politiques dont la plupart étaient des modérés en provenance des autres régions de la péninsule, avec une volonté d'empêcher la réalisation démocrate⁴⁰⁴. Cependant, pour Olimpia, modéré ne signifie pas être fermé aux autres idéologies. Olimpia a pu faire figurer dans son Journal des descriptions de Garibaldi qu'elle a rencontré, de personnalités politiques du salon et des amis proches, qui n'étaient pas des libéraux affirmés. En tant que salonnière bourgeoise et modérée, le dialogue entre les deux versants étaient sans doute une manière pour Olimpia de concevoir politiquement son Risorgimento.

c) Le choix d'un salon éclectique

⁴⁰² Raffaello Ricci, *op. cit.*, p.149.

⁴⁰³ Olimpia écrit : « I miei figli sentirono discusse le più gravi questioni che giorno per giorno fossero mosse in Parlamento, udendo i più assennati commenti sulle notizie estere ed interne » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.74).

⁴⁰⁴ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.73.

Dans le salon, il s'agit de partager des idées, puis des idéologies. C'est avant tout un lieu d'échanges intellectuels que souhaite Olimpia. Elle a conscience de la rigidité de l'aristocratie piémontaise qui persiste encore en 1860 :

L'inno di Mameli era rifiutato, la borghesia evitata ed il popolo non esisteva che per l'opera manuale per cui fu fatto, anche se nei suoi confronti esercitava una generosa e continua carità. Questi nobili satireggiavano quelli tra loro che aderivano alle idee liberali e d'Azeglio e Cavour erano paragonati a Don Chisciotte e Sancho Panza innamorati della Dulcinea (Italia). Questa profonda amarezza non sfociava però mai in slealtà verso la corona che anzi servivano con grande e talvolta eroica abnegazione. Molti si astenevano dalle feste di corte considerate, un'accozzaglia di gente impossibile. Le più accese e aperte nel manifestare il loro risentimento erano le dame che non si controllavano e esplodevano talvolta in pubblici sfoghi⁴⁰⁵.

Elle déplore ici le manque d'ouverture de l'aristocratie piémontaise. Olimpia constate également que l'aristocratie n'appréciait pas de croiser désormais aux réceptions de la cour, des commerçants bourgeois. Elle écrit à ce sujet : « Di trovarsi naso a naso col parrucchiere, col calzolaio e simili. »⁴⁰⁶. Olimpia n'est pas restrictive, et son salon est à son image. Elle affirme ce principe dans ses écrits, on y trouvait les « idee le più opposte »⁴⁰⁷. Elle privilégie ainsi l'intellectualité au reste. Son salon était donc ouvert « *ai più illustri esponenti dell'intelligenza cittadina ed emigrata* »⁴⁰⁸. Ainsi, il ne s'agit pas d'interdire à des personnalités qui ne partageaient pas les mêmes idées politiques, d'entrer dans la maison des Savio. Olimpia fait le choix non restrictif de toutes les sensibilités intellectuelles et politiques. Elles pouvaient se côtoyer comme écrit Olimpia entre : « Uomini di opinioni assai variegata, che la dama, formatasi a ideali di italianità attraverso le letture di Manzoni, Giusti e Pellico, riuniva con l'intento di creare un cenacolo culturale e politico di respiro nazionale. »⁴⁰⁹. Chacun des sujets pouvaient y trouver un interprète et un défenseur. Elle

⁴⁰⁵ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.291-297.

⁴⁰⁶ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.296.

⁴⁰⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.74.

⁴⁰⁸ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.68.

⁴⁰⁹ Ester De Fort, « La Mecca d'Italia, (1860-1861) », Turin : Archivio Storico della Città di Torino, 2010, p.68-69.

souligne également la non censure, les débats allaient bon train, et toutes les opinions pouvaient être défendues ou combattues dans le respect. Cela rejoint donc la conception bourgeoise modérée à laquelle le salon d'Olimpia se rattache.

De plus, l'hospitalité est une composante importante du XIX^e siècle, elle concerne toutes les classes sociales. Comme nous avons pu le voir, le roi lui-même, se devait d'exprimer une bonne hospitalité à ses convives lors des réceptions dans les palais. Le savoir recevoir est une règle. Son ouverture est aussi matérialisée par l'accueil de personnalités religieuses. À *Millerose*, Olimpia reçoit Jean Bosco⁴¹⁰, prêtre de l'ordre des Salésiens, canonisé en 1934. Le salon s'inscrit toujours dans les nouvelles pratiques piémontaises. Avec l'Unité, les mondanités se font de moins en moins nombreuses. Les cérémonies, bals et autres occasions autrefois prisées, se font rares. Celles-ci sont cantonnées aux noces ou funérailles de membres de la famille royales, ou de personnalités importantes⁴¹¹.

SECTION 3— LE SALON COMME EXEMPLE DE LIEU PATRIOTIQUE

Nous avons vu que le patriotisme d'Olimpia s'exprime de plusieurs manières. Elle est à la fois patriote, par son rôle de mère, et par son soutien à la monarchie de Savoie. Néanmoins, qu'en est-il de son salon ? Nous verrons qu'Olimpia a su encourager une participation patriotique à son salon. Ainsi, elle a accueilli les intellectuels patriotes penseurs du Risorgimento, les écrivains patriotes affirmés, tout comme des femmes patriotes. Elle également soutenu les entreprises intellectuelles de ses amis et participants au salon. « È lei che si rialza dopo ogni disgrazia, sa dare incoraggiamento a chi le sta intorno, mentre il suo animo è affranto. »⁴¹² : écrit l'auteure Maria Alessandra Marcellan. Dès lors, Olimpia s'est inscrite dans la dynamique patriote soulignée par Marina Borello au sujet des salons de l'*Ottocento* :

⁴¹⁰ Federico Navire, *op. cit.*, p.324.

⁴¹¹ Federico Navire, *op. cit.*, p.324.

⁴¹² Maria Alessandra Marcellan, *Carteggio Savio-Castromediano (1859-1905)*, Lecce: Mario Congedo Editore, 2018, p.9.

All'inizio dell'Ottocento a salotti ove si respire una passione letteraria e patriottica destinata, a sua volta, a cedere il passo, sul finire del secolo, al 'più aperto impegno politico', declinato molto spesso nelle forme del filantropismo laico e alimentato dalle istanze del nascente emancipazionismo⁴¹³.

À la mort de ses deux fils Alfredo et Emilio, le salon d'Olimpia est déjà patriotique, mais il le devient encore plus. Elle et son mari ont vu affluer leurs amis patriotes reconnus, parmi eux : Poerio, Castromediano, Tullio Dandolo et le général Menabrea. Elle écrit : « Questo moto politico, i giornalieri ritrovi di gente distinta per ingegno, opera, carattere, malgrado le nostre gramaglie, furono provvidenza vera... »⁴¹⁴. Puis, elle rencontre personnellement Garibaldi.

a) La présence de patriotes italiens aussi bien intellectuels que politiques

Les patriotes italiens du XIX^e siècle désignent les partisans de l'Unité italienne. Ils désignent à la fois ceux qui souhaitent une Italie unifiée et libérée de toute occupation étrangère, et ceux qui réfléchissent autour de la question de l'unité. Ces derniers sont les intellectuels qui pensent la question et élaborent des théories. Par exemple, Vincenzo Gioberti représentait le front catholique-libéral. En 1852, Olimpia fait publier le poème *Un fiore sulla tomba di Gioberti* mise en musique par Giuseppina Cerruti Vailua, après sa mort⁴¹⁵. Les patriotes intellectuels sont ceux qui ont théorisé, ou participé grandement à intellectualiser les différentes conceptions de l'Italie en tant que nation. En ce sens, il y a les patriotes intellectuels qui pensent la nation, et ceux qui passent par la carrière militaire. Ce sont ces patriotes que nous trouvons dans le salon d'Olimpia. Ainsi, des patriotes intellectuels comme Niccolò Tommaseo et Giovanni Prati ont fréquenté le salon. C'est Tommaseo qui recommande Olimpia au Congrès de l'éducation italien dans une lettre, après avoir lu son travail sur le sujet : « Se si dovesse o no stralciare interamente dalle scuole

⁴¹³ Benedetta Borello in *Salotti genere ed esperienze di sociabilità in Italia*, Quaderni Storici, no.120, 2005, p.823.

⁴¹⁴ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.99.

⁴¹⁵ Maria-Adriana Prolo, *Introduzione alle Poesie di Agata Sofia Sasserno*, Milan, Treves, 1937, p.122.

primarie l'insegnamento religioso »⁴¹⁶. Nous pouvons voir dans cette lettre de Tommaseo, qu'elle fait écho à son statut de « *mater dolorosa* » : « Non in qualche parola soltanto del suo libretto, ma nello spirito che l'ha dettato, io sento l'accento, della materna pietà, nel materno dolore. »⁴¹⁷. Giovanni Prati est déjà un patriote reconnu lorsqu'il fréquente le salon. Il fait la connaissance d'Olimpia dès son arrivée à Turin. Par la suite, il devient l'historiographe officiel de la monarchie de Savoie, et fréquente également des salons milanais comme celui de la comtesse Clara Maffei. Prati, qui est considéré comme antirépublicain, trouve dans les salons un lieu d'expression et de réflexion autour de ses œuvres patriotiques. Olimpia explique qu'il se rendait souvent au salon accompagné de son ami Tommaseo, et du poète patriote, lui aussi, Giuseppe Giusti. On peut aussi imaginer des liens consolidés entre eux autour du salon, par le partage de leur patriotisme. Elle décrit Prati de cette manière :

Il colore insuperabile delle proprie poesie, egli diffondeva caldo ed abbagliante, declamandole con le ricche, molteplici intonazioni di una voce potente e melodiosa [...] ha un'eloquenza rapida, focosa, vestendo di ricco manto poetico anche le fredde ed uniformi cose della pratica e della ragione⁴¹⁸.

Prati est présent à de nombreuses réunions (notamment celles qui avaient lieux le soir rue Po), où il récite son *Edmenegarda*. Avec ses poésies patriotiques, il est un porte-parole à un moment décisif de l'histoire de l'Italie. Cette capacité lui vaut d'être régulièrement sous le feu des critiques. Prati et Olimpia sont amis. C'est Olimpia qui détiendrait de la main de Prati, des lettres comme preuves d'une correspondance entre Prati et une femme mariée de la haute-société turinoise. Si cet épisode n'a pas pu être confirmé, il s'agit d'un témoignage de confiance accordée à Olimpia. Tommaseo et Prati sont donc associés à Giusti et à l'écrivain romantique, impliqué dans le Risorgimento, Giovanni Berchet. Ils composent quasiment un groupe au sein du salon.

⁴¹⁶ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.150.

⁴¹⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.150.

⁴¹⁸ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.147-148.

On trouve la présence de patriotes plus politiques mais qui restent des intellectuels, comme Pier Dionigi Pinelli⁴¹⁹. Il est le président de la première chambre législative du Piémont lorsqu'il fréquente le salon. Olimpia le décrit comme maître dans l'argumentation : « Che ci tenevano tutti fissi in lui, quando discuteva la sera in casa nostra coi compagni di Parlamento e col Demarchi, in ispecie, col quale divideva la presidenza della Camera »⁴²⁰. Opposé aux convictions de Pinelli, nous trouvons Filippo De Boni⁴²¹, le courageux républicain partisan de Mazzini. Dans un extrait intéressant du Journal, Olimpia explique qu'à la demande du général Menabrea (dans une lettre datée du 18 mai 1848), elle a tenté de le convertir à la monarchie, en vain⁴²². Ainsi, le général militaire et homme politique, Luigi Menabrea fréquente le salon en tant qu'ami et admirateur d'Olimpia. Il semble avoir pris la mesure du rôle de salonnière d'Olimpia et sa capacité de diffuser des idées. En tant que patriote en faveur de la monarchie, c'est naturellement vers le filon monarchique que d'autres participants demandaient à Olimpia d'exercer une influence. On voit bien ici que le rôle d'Olimpia était de réunir une intellectualité patriote mais qu'elle avait un rôle de conseillère auprès des participants⁴²³. On trouve également la présence notable du ministre anglais, Sir James Hudson. Il est un conseiller tourné vers l'italianité et l'allié secret de Turin. Parmi les patriotes les plus assidus et fréquemment mentionnés par Olimpia dans son Journal, il y a Vittorio Bersezio⁴²⁴. Bersezio est ami avec les Savoie. C'est lui qui présente Ippolito Liprandi d'Asti, un proche de Garibaldi à Olimpia en 1877. Puis, la présence de Massimo d'Azeglio, qu'Olimpia décrit : « Massimo d'Azeglio era, così dell'anima come della persona, un tipo dei più cavallereschi, di cui l'eleganza e la cortesia dei modi erano pari alle altezze dell'ingegno, agli entusiasmi del cuore, alla dignità del carattere. »⁴²⁵. De

⁴¹⁹ Pier Dionigi Pinelli (Turin 1804 – 1852).

⁴²⁰ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.125.

⁴²¹ Filippo De Boni (Caupo 1816 – Florence 1870).

⁴²² Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.126.

⁴²³ Selon plusieurs études, les salons pouvaient être des lieux où s'exerçait un « *matronage* » des femmes avec les plus jeunes hôtes. Les salonnières bénéficiaient d'une influence et étaient admirées pour leur exemplarité. Un lien de protection pour une jeunesse préoccupée et insatisfaite à l'aube de changements sociaux et politiques selon la thèse de Maria Teresa Mori reprise par Benedetta Borello (*Salotti, genere ed esperienze di sociabilità in Italia*, Quaderni Storici, no.120, p.827).

⁴²⁴ Vittorio Bersezio (Peveagno 1828 - Turin 1900).

⁴²⁵ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.158.

plus, Olimpia connaissait l'intégralité de la famille d'Azeglio. Elle fréquentait elle-même leur salon. Le jeune Luigi Chiala « personalità tanto modesta quanto simpatica »⁴²⁶, fréquente donc le salon. Ce dernier écrit en italien. Olimpia souligne ses travaux sur les négociations diplomatiques entre Turin et Rome. Ainsi, le salon a été le lieu de discussions autour de la création d'une *Rivista mensile contemporanea*, dont il fut l'initiateur. En 1853, Chiala devient rédacteur de la *Rivista contemporanea di scienze, lettere, arti e teatro*, et en change la ligne directrice par la participation directe d'écrivains engagés tels que Gioberti, Joseph de Maistre, Manzoni, Pellico ou encore Tommaseo. Nous pouvons donc voir que le salon a servi d'antichambre à la création d'une revue politique. Les patriotes Luigi Mercantini, Vincenzo Riccardi di Lantosca et Terenzo Mamiani sont des participants du salon⁴²⁷. Mamiani est alors un libéral qui fonde avec Gioberti l'*Associazione italiana*, et mis en place au ministère de l'éducation publique par Cavour. Il sera également ministre d'Italie à Athènes passionné par l'émancipation de la Grèce⁴²⁸. Mamiani écrit souvent à Olimpia. Ici l'extrait d'une lettre de juillet 1854, où il se trouve à Gênes :

So che non procede molto meglio la cosa presso le altre nazioni. Ma noi italiani, noi pure vogliamo traviar tanta dal buon sentiero? E il palladio del gusto e dell'atticismo a quali mani fu consegnato se non alle nostre? E siamo noi tanto ricchi di gloria da gittarci dietro le spalle questo pregio invidiato e carissimo di essere maestri agli altri nel sentimento puro e squisito d'ogni bellezza e nella splendenza e leggiadria insuperabile della forma⁴²⁹?

Les correspondances échangées, entre la salonnière et ses participants patriotes, sont nombreuses. Elles témoignent d'une continuité du salon en dehors du cadre de ce dernier. Il s'agit donc de vrais liens intellectuels qui s'établissent entre Olimpia et ses participants. Pietro Conti « il quale fu per noi un vero amico »⁴³⁰, ingénieur de formation et député de la IX^e à la XV^e législature. Il est considéré par Olimpia comme un Dieu de la patrie à laquelle

⁴²⁶ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.179.

⁴²⁷ Luigi Chiala (Ivrea 1834- 1904), Luigi Mercantini (Ripatransone 1821 – Palerme 1872), Vincenzo Riccardi di Lantosca (1829 – Ravenne 1887), Terenzo Mamiani (1799-1885).

⁴²⁸ La guerre d'indépendance grecque était un modèle au XIX^e siècle, à la fois pour les Italiens et les Européens qui affluaient au nom de la liberté des peuples.

⁴²⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.119-120.

⁴³⁰ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.123.

il consacre sa vie, à la fois comme soldat et comme citoyen. La présence de Conti permet d'acter définitivement le salon comme un lieu de création d'amitiés. Olimpia rend également visite à ses amis et se rend dans leurs salons. Ainsi, le diplomate, Manfredo Bertone di Sambuy possède un salon avec son épouse. Il est situé au-dessus de la résidence de la mère d'Olimpia. On peut aussi ajouter le poète patriote Emilio Morosini, ou les frères Dandolo. Tullio Dandolo⁴³¹ ami de Olimpia et ses *Ricordi*, dans lesquels se retrouvaient l'environnement politique et social de la première aire napoléonienne.

Enfin, parmi les patriotes « inclassables » du salon d'Olimpia, on trouve le duc de Castromediano. Ce dernier a partagé une grande partie de sa vie avec les Savio. Il est un proche d'Olimpia et de sa fille Adele. En effet, Adele et lui ont un lien particulier, et ont entretenu une longue correspondance. Leur histoire d'amour débute en 1859, et reste inachevée. Ils n'ont jamais pu se marier. Ainsi, l'auteure Maria Alessandra Marcellan a collecté leur correspondance. Elle écrit au sujet du mariage : « la sua prima rinuncia alle nozze con Sigismondo di Castromediano, caldeggiata in precedenza dai famigliari, si trasforma in una chiara domanda in matrimonio il 30 luglio 1864 »⁴³². Le duc partage avec les Savio des valeurs et sentiments patriotiques. Il est un patriote exilé, condamné le 2 décembre 1850 à trente ans de prison pour ses participations au *Quarantotto*. Libéré en 1859, il part pour Turin où il trouve l'hospitalité auprès de Federica Dialitz. Puis, il vit près de la place Maria Teresa, avec ses amis Carlo Poerio, Massari et Correa⁴³³. Enfin, il prend une résidence, rue « *Della Chiesa* » (actuelle rue « *San Massimo* »). C'est à Turin qu'il rencontre les Savio et se lie d'amitié avec Olimpia. Il commence donc par fréquenter le salon citadin avant d'être accueilli de nombreuses fois au salon de *Millerose*. Lorsqu'il quitte la capitale avant d'y revenir en 1861, c'est également auprès des Savio qu'il se rend. Par la suite, il devient un homme politique, élu député de la VIII^e législature.

⁴³¹ Tullio Dandolo (Varese 1801 – Urbino 1870).

⁴³² Maria Alessandra Marcellan, *Carteggio Savio-Castromediano (1859-1905)*, Lecce: Mario Congedo Editore, 2018, p.15.

⁴³³ Maria Alessandra Marcellan, *op. cit.*, p.17.

Menabrea si era fisso in mente che io dovessi convertirlo alla monarchia, e me ne scriveva in una interessante lettera da Modena il 18 maggio 1848:

“...Espérons que la *nostra santa causa* vaincra tous les obstacles, et que nous parviendrons à coordonner tous les éléments qui sont prompts à faire de l'Italie une grande nation. Il faut, pour votre part, ma belle dame, que vous contribuiez à cette belle œuvre, et voici comment vous pourriez l'aider. M. De Boni, que vous connaissez, est en ce moment à Milan; malheureusement ce jeune homme s'est mis à la remorque de Mazzini; et au lieu de prêcher l'union et la concorde, qui sont si nécessaires dans ces moments solennels, où se décide l'existence d'une nation, il s'est fait au contraire l'apôtre de la République *mazziniana*, impraticable surtout en Italie, où il faut un pouvoir central et fort pour prévenir les dissensions, qui ont toujours fait le malheur de ce pays. De Boni est, je crois, une âme ingénue, qui ne veut pas entendre parler de roi, pas même de roi constitutionnel, parce qu'il s'imagine que tous les princes sont des Francesco IV de Modène. Il faut le faire revenir de cette erreur; le persuader que même un tyran devrait être accepté s'il devrait donner l'indépendance à l'Italie et en chasser l'étranger; il faut qu'il se persuade qu'un régime constitutionnel large vaut mieux qu'une république parce qu'il est plus stable, enfin lui faire voir que l'union avec le Piémont est la seule ancre de salut qui existe pour l'Italie, que

Figure 6 : Extrait de la lettre du 18 mai 1848 adressée par le Général Menabrea à Olimpia, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio*, Raffaello Ricci, Milan : Fratelli Treves, 1911, vol. I, p.126.

b) Le salon, les fils Savio et Garibaldi

Le souhait d'Olimpia était d'avoir un salon qui s'inscrit dans le Risorgimento. Elle accordait une importance aux discussions éclairées, et sérieuses. Ainsi, le salon est à la fois éclairé (« *illuminato* ») et patriotique. Ainsi, en tant que salonnière Olimpia a pu rencontrer Cavour. Elle raconte la dernière fois qu'elle a vu ce dernier, dans le « *gabinetto* », assise sur une causeuse⁴³⁴. Dans le cadre de la Seconde guerre d'indépendance, ses fils Emilio et Alfredo ont combattu pour l'armée régulière sarde. Ils ont aussi combattu aux côtés de l'armée garibaldienne et français. Ils ont rencontré Garibaldi et Napoléon III. Ainsi, la participation des deux fils Savio à la guerre est de nature à créer un lien implicite et particulier entre les Savio et le général. En ce sens, Alfredo adresse une lettre à sa mère dans laquelle il écrit : « Il generale Garibaldi ha tolto al nemico Varese e Como, facendovi prigioniera le truppe che presidiavano quei paesi. Non fui mai garibaldino, perchè in gran parte repubblicani, ma ora questo nome comincia a suonarmi bene negli orecchi.»⁴³⁵. Premièrement, c'est à la mort de ses deux fils, qu'Olimpia reçoit un premier contact à travers une lettre écrite par Giuseppe Garibaldi. Dans un second temps elle le rencontre. En effet, nous savons que le siège de Gaète a lieu dans le cadre des batailles auxquelles participe l'armée volontaire de Garibaldi et les corps expéditionnaires du Piémont. Ainsi, Emilio a participé directement à l'entreprise garibaldienne. La française, Louise Colet auteure de *l'Italie des Italiens* a pu s'entretenir avec Emilio Savio, alors capitaine. Emilio lui relate le sauvetage de Garibaldi à Naples dans une lettre du 13 octobre 1860⁴³⁶. Il s'agit d'un événement qui est confirmée à Olimpia en 1882, par le colonel Domenico Cariolato⁴³⁷. La rencontre entre Garibaldi et Olimpia a lieu le 15 mars 1861. Adele Savio est également présente. En tant qu'amies du sénateur Plezza⁴³⁸, Olimpia et Adèle sont reçues chez lui, un soir en présence donc du général. Il s'agit d'un épisode singulier qui a débuté par une arrivée très attendue du général au milieu d'un salle pleine.

⁴³⁴ « Domandandogli io non ricordo più che cosa sul Ministro di Prussia, rispose : 'È un amico d'Italia, e da quel lato si è sicuri.' » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.242).

⁴³⁵ « Lettera del 31 Maggio 1859 a Casale » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.236).

⁴³⁶ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.14-16.

⁴³⁷ Domenico Cariolato (1835 – 1910).

⁴³⁸ Giacomo Plezza (Cernago 1806 – Arona 1893).

De plus, les participants du salon ont été informés de la mort des fils Savio. Nous pouvons déduire qu'ils ont témoigné de nombreux hommages à la famille, et nous savons également que les amis proches du salon ont adressé des messages à Olimpia. Louise Colet par la suite rend visite à Olimpia, probablement sur le fondement de ce premier lien créé. Olimpia, pourtant fervente défenseuse de la monarchie de Savoie a laissé son fils Emilio servir les chemises rouges garibaldiennes après la marche sur Naples. Et Garibaldi rédigea une lettre adressée à la baronne du 27 avril 1861.

Il convient également de rappeler qu'Emilio et Alfredo ont combattu aux côtés des troupes françaises. Il s'agit d'un fait important dans l'analyse des liens entre la France et le Piémont. Cela montre que les troupes combattaient ensemble. Dans une des lettres adressées à sa mère qui se trouve à Turin, Emilio relate la bataille de San Martino (24 juin 1859) où plus de 300 soldats ont trouvé la mort, piémontais comme français :

I francesi sostenero splendidamente la loro fama di prodi, impossessandosi di Solferino, villaggio posto sul culmine di irto colle e quindi così fortificato dalla natura, da credere folla l'assaltarlo, e ci voleva proprio tutto lo slancio francese ad impossessarsene⁴³⁹.

Il décrit aussi l'absence de distinction entre les soldats :

Là non era più differenza di eserciti; ogni rancore taceva, le divise bianche giacevano accumulate colle nostre, intrise tutte egualmente di sangue generoso. L'Imperatore Napoleone s'è mostrato abile stratega; è lui che dalle altrue di Montechiaro prevede, dicesi, che, rompendo il nemico nel punto dov'era più forte, a Solferino, si apriva a' suoi un adito a sbaragliarne le ali, e quindi ordinava in persona quell'assalto, uno di quei fatti che gli antichi, non credendoli possibili agli uomini, attribuivano agli dei, o ai giganti. Pesti, sanguinosi, laceri, sfiniti, tormentati dalla fame, dalla sete, coi piedi rotti che più non si reggevano, tutti in un sol pensiero, si volle vincere o morire; la vittoria dei francesi era esca a quel disperato entusiasmo nostro⁴⁴⁰.

Les fils Savio sont engagés dans le cadre de l'alliance franco-sarde. Ils ont également combattu aux côtés des généraux qui fréquentaient le salon. C'est le cas du Général Menabrea. Ainsi, les fils retrouvaient à la fois le petit monde qu'ils connaissaient à travers

⁴³⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.251.

⁴⁴⁰ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.259-260.

le salon de leur mère, mobilisé sur les champs de bataille et inversement, ce petit monde intellectuel pouvait donner des nouvelles à Olimpia.

“Incomparabile madre,

“Io ho sentito il dolore, che deve aver provato il cuore vostro materno alla fatale notizia della morte dei vostri cari, e vi scrivo commosso e contristato.

“È vero, egli era compagno mio, il vostro Emilio, nel glorioso 1.^o di ottobre 1860, ed al mio lato corse con me grave pericolo. Io avevo già osservato la fredda intrepidezza del giovane capitano in altre circostanze, ma in quel giorno egli fu veramente ammirabile di valore e di sangue freddo.

“Madre di due prodi, caduti sul campo di battaglia per la più santa delle cause, possa questa idea alleggerire il vostro dolore.

“Io sarò superbo di conoscervi, di ammirarvi e di chiedervi il nome di figlio.

“Vostro
“G. GARIBALDI”.

Figure 7 : Lettre du 27 avril 1861 adressée par le Général Giuseppe Garibaldi à Olimpia Savio, Memorie della Baronessa Olimpia Savio, Raffaello Ricci, Milan : Fratelli Treves, 1911, vol. II, p.21.

CHAPITRE VI – DANS L’INTIMITÉ DU SALON : PROMOTEUR PUIS CREATEUR DE LIENS INTELLECTUELS

« Tra i frequentatori del salotto della Savio Rossi vi erano i più illustri rappresentanti della cultura accorsi a Torino da tutta Italia » : écrit Federico Navire, ajoutant : « Quasi tutti i migliori artisti e letterati dell’epoca frequentarono il suo salotto. »⁴⁴¹. Ainsi, lorsqu’il s’agit de se plonger dans l’intimité du salon, c’est tout un réseau de liens intellectuels qui apparaît. Le salon patriotique accueille également des scientifiques, des littéraires, et des artistes piémontais. Il est un lieu conçu pour créer des interactions. Dans le salon d’Olimpia, si l’hospitalité y règne, elle contribue à la fois à favoriser la proximité et à construire des relations.

Le salon accueille également une présence étrangère. Ainsi, les intellectuels piémontais y côtoient ceux français. Il s’agit de personnalités qui peuvent déjà se connaître ou qui se rencontrent pour la première fois au salon. Les liens se font en parallèle des événements historiques et des relations politiques entre la France et le Piémont. Lorsqu’elles sont étroites, les intellectuels français se rendent davantage à Turin. Nous verrons que ceux qui émettent le souhait de se rendre chez Olimpia, se déplacent plus volontiers lorsque la conjoncture politique est favorable. Néanmoins, les amis d’Olimpia, et les assidus du salon continuent de s’y rendre sans prendre en compte le contexte. En réalité, seules la guerre et la Convention de 1864 ont directement impacté le salon. La plupart des amis d’Olimpia se sont mobilisés. Ils sont également directement impliqués dans le jeu des relations entre la France et le Piémont.

Ainsi, lorsque les relations entre les deux États s’accélèrent au cours de la décennie de préparation à l’Unité, beaucoup de français sont présents à Turin. Nous pourrions donc constater une présence française au salon. De plus, des intellectuels en lien avec la France sont amenés à occuper des charges politiques et diplomatiques (des personnalités au rôle d’intermédiaires comme au rôle majeur). En effet, la proximité géographique entre la France et le Piémont a toujours favorisé les échanges. Après l’Unité, le cas particulier des territoires

⁴⁴¹Federico Navire, *op. cit.*, Peter Lang, 2009, p.322.

de la Savoie et du Comté de Nice induit des échanges. Dès lors, on trouve des personnalités intellectuelles et politiques du Risorgimento, qui sont à l'origine françaises. C'est le cas du général Menabrea, né à Chambéry territoire français en 1809, ou encore de la grande amie d'Olimpia, Agathe Sophie Sassernò née en 1810 à Nice territoire français.

SECTION 1 - UN SALON ECLECTIQUE, LIEU D'ECHANGES ET DE CIRCULATION INTELLECTUELS

Le salon de Giuseppina Cavour Alfieri di Sostegno entre parfaitement dans la définition d'un salon éclectique. Ainsi, Vittorio Bersezio le décrit comme :

[...] La contessa Alfieri di Magliano, figliuola del marchese Gustavo Cavour, che essa pure facesse del suo palazzo [...], dove la squisita cortesia della gentildonna dava la misura della eleganza e della gentilezza ai discorsi e alle discussioni, in cui le varie idee e i partiti nell'orbita del liberalismo nazionale si esponevano e si cimentavano⁴⁴².

Un salon éclectique accueille toute l'intellectualité et pas seulement celle des élites. Ainsi, dans un salon éclectique on trouve des intellectuels littéraires, scientifiques, des artistes, des musiciens. Il s'agit aussi d'accueillir non seulement une présence piémontaise mais aussi étrangères. Les immigrants et les exilés trouvent leur place dans ce type de salon. À travers ces éléments, nous verrons donc que c'est le cas du salon d'Olimpia. L'éclectisme de son salon tient à la cohabitation de toutes les sensibilités intellectuelles et politiques. Plus le salon est éclectique plus il tend à être ouvert. Ces personnalités appartiennent toutes au monde intellectuel :

Nelle riunioni di casa nostra [...] anche all'infuori della politica erano continue le discussioni sull'arte, la drammatica, le scienze e la letteratura; i temi più svariati avevano i loro interpreti:

⁴⁴² Vittorio Bersezio, *op. cit.*, p.6.

valenti discussioni, divertenti nei vari rami, e con parola castigata, elegante, saporosa; scintillio d'ingegni diversi, che sapevano bene e molto⁴⁴³.

Ainsi, Olimpia accueille des noms restés célèbres par leur rayonnement intellectuel, et d'autres par leur implication dans le Risorgimento. Il s'agit aussi de personnalités en liens avec la France, et qui bénéficient d'un prestige en France.

a) La présence d'intellectuels piémontais, de membres de l'Académie des Sciences aux personnalités des lettres et des arts

Dans le salon d'Olimpia on discute, et on échange. On peut aussi y présenter des ouvrages et des œuvres. La volonté d'Olimpia est de réunir des intellectuels variés. Elle souhaite offrir un tableau de toutes les sensibilités afin d'élever les débats. Ainsi, elle accueille des hommes de lettres, des hommes politiques, des scientifiques issus de l'Académie des Sciences de Turin, et des représentants des arts, et de la musique. Elle accueille aussi des intellectuelles. « Era proprio il regno della donna, circondato e circonfuso di poeti, di letterati e di artisti. »⁴⁴⁴ : écrit Pietro Palumbo dans son article sur les salons. Le salon d'Olimpia offre un panorama à l'image de la Turin de son époque. Il s'agit d'un panorama de personnalités différentes, de provenances différentes, qui donnent au salon des sujets de conversations différents. De plus, les sujets sont voulus intellectuels mais aussi instructifs. Olimpia aspire à un mélange de génies littéraires et politiques afin d'amener le débat au plus haut⁴⁴⁵. Ainsi, le salon accueille des membres de l'Académie des Sciences de Turin. Il s'agit de scientifiques qui correspondaient à une notion élargie du terme ce sont des naturalistes, botanistes, physiciens comme des historiens. Le premier scientifique à être mentionné par Olimpia est Giacinto Carena⁴⁴⁶, philologue et auteur en

⁴⁴³ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.74.

⁴⁴⁴ Pietro Palumbo, « I salotti del Risorgimento e l'emigrazione napoletana », *Rivista storica Salentina*, no. 190, p.98.

⁴⁴⁵ « Una palestra d'amore, d'arte e d'intelletto, dove il genio e la politica si potessero fondare e armonizzare nella ricerca sovrana dell'ideale. » (Eteocle Lorini, *La Baronessa Olimpia Savio Rossi : Conferenza commemorativa 1889*, Turin : Tipografia Operaia, 1890, p.19).

⁴⁴⁶ Giacinto Carena (Carmagnola 1778 – Turin 1859).

1831 de *Osservazioni intorno ai vocabolari della lingua italiana*. Puis, on trouve Giuseppe Moris⁴⁴⁷ membre de l'Académie de Turin en 1829, puis de la Société botanique de France (1858), Angelo Sismonda⁴⁴⁸ géologue développant des théories sur la formation des alpes, il participe à la création du tunnel de Fréjus. Olimpia est présente à l'inauguration de ce dernier. Nous pouvons voir que les scientifiques présents au salon ont des liens avec la France. Ainsi, les relations entre les intellectuels français et piémontais sont aussi éclectiques. L'abbé Costanzo Gazzera⁴⁴⁹, chercheur patient de « *patrie memorie istoriche*⁴⁵⁰ » selon Olimpia. Il est proche des libéraux, et membre de l'Académie dès 1824. Ainsi que Gaetano Demarchi, Gaspare Gorresio⁴⁵¹ alors directeur de la Bibliothèque Universitaire de Turin en 1859 lorsqu'il fréquente le salon d'Olimpia⁴⁵². Gorresio est un proche de Amedeo Peyron avec lequel il se rend au salon lorsqu'ils sont à Turin. Plus tard, il est sénateur du Royaume d'Italie, membre de l'Institut de France et de l'Académie des Sciences de Turin. Il reçoit la Légion d'honneur et l'*Ordine del Merito civile di Savoia*. Amedeo Peyron⁴⁵³ est un philologue et professeur de littérature à l'Université de Turin. Il est également membre de l'Institut de France lui aussi, à partir de 1854. C'est à cette période qu'Olimpia le mentionne dans son salon. Ils sont donc des scientifiques dont le prestige est reconnu en France. Le turinois, Luigi Cibrario, fréquente le salon : « Fino a lasciarsi cogliere, ma con garbo e con senno ne'suoi ultimi anni in casa nostra, da un colpo di sole venuto di Francia, sotto parvenza di una bella donna, di famiglia attinente a quella imperiale di Francia. »⁴⁵⁴. Il est historien de la maison de Savoie, et dévoué lui aussi à la monarchie. Des littéraires comme Pier Alessandro Paravia⁴⁵⁵ professeur d'éloquence à l'Université de Turin et auteur de mémoires comme *Memorie piemontesi* en 1853, arrivent au salon. Parmi eux, des journalistes piémontais importants à l'instar donc du patriote Luigi Chiala qui a développé son projet journalistique dans le salon. Ainsi, des grands noms associés à des

⁴⁴⁷ Giuseppe Moris (Province de Turin 1796 – Turin 1879).

⁴⁴⁸ Angelo Sismonda (Corneliano d'Alba 1807 – Turin 1878).

⁴⁴⁹ Costanzo Gazzera (Bene Vagienna 1778 - Turin 1859).

⁴⁵⁰ Raffaello Ricci, *op. cit.*, Vol. I, p.106.

⁴⁵¹ Gaspare Gorresio (1807-1891).

⁴⁵² Désormais « Bibliothèque Nationale de Turin ».

⁴⁵³ Amedeo Peyron (Turin 1785-1870).

⁴⁵⁴ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol.I, p.111-112.

⁴⁵⁵ Pier Alessandro Paravia (Zara 1791 – Turin 1857).

travaux intellectuels conséquents, fréquentent le salon. Leopoldo Marengo⁴⁵⁶ n'hésite pas à présenter ses ouvrages au salon. Cela indique la conscience intellectuelle et l'esprit consciencieux que les écrivains accordent au salon. « L'indole sua cortese e modesta non ripugnava dal chiedere ai nostri privati ritrovi il giudizio di quelle sue prime creazioni drammatiche. »⁴⁵⁷ : écrit Olimpia au sujet de Marengo. De la même manière, Antonio Bazzini fréquente le salon dans les années 1870, « Volendo dare un concerto a Torino ed essendoci raccomandato, desiderò essere udito e farsi prima conoscere in privato da un gruppo scelto d'intelligenti, il che fu fatto, e piacque, ed ebbe poi un pubblico numeroso. »⁴⁵⁸. Nous pouvons voir ici qu'Olimpia mentionne « *nostre sale* », ainsi les écrivains peuvent présenter leurs ouvrages dans une salle à part, les artistes jouer directement leurs œuvres dans la salle principale ou en plus petit comité. La musique a sa place, car « anche la musica aveva nel mio salotto i suoi interpreti »⁴⁵⁹ : indique Olimpia. Parmi les musiciens, le violoniste Sighicelli, et Antonio Bazzini⁴⁶⁰. L'art aussi, avec le miniaturiste turinois, et excellent dans les portraits, Luigi Gandolfi, le comte turinois Giacinto Corsi « che conti la scuola piemontese e l'arte in Italia. »⁴⁶¹ et Bozzoli peintre des années 1870 :

Il rinomato pittore delle nostre guerre, e dei nostri monti con scene di una bellezza impareggiabile, venne a pranzo con noi portandomi per l'album una sua vista della Crimea. Vivo alle bellezze della natura, si godette tanto i fiori, il verde, e le vedute di Millerose [...] modestissima e allegra individualità, a sentirla dire, si concreterebbe tutta sotto la parola locomozione, tanti sono i paesi che ha studiati, e di cui parla sempre⁴⁶².

Ainsi, les salons sont des lieux d'avant-première. Ils sont aussi un moyen de jauger l'accueil d'une œuvre. Comme il s'agit de lieux avec un public intellectuel, il est de coutume de d'abord faire connaître une œuvre dans les espaces plus petits qu'ils constituent. Giuseppe Revere, le poète « pompeux » selon Olimpia, mais très en vogue pour ses scènes

⁴⁵⁶ Leopoldo Marengo (Ceva 1831 – Milan 1899).

⁴⁵⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.171.

⁴⁵⁸ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.251.

⁴⁵⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.145-146.

⁴⁶⁰ Antonio Bazzini (Brescia 1818 – Milan 1897).

⁴⁶¹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.133.

⁴⁶² Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.249-250.

de vie à l'italienne, a trouvé dans le salon son premier public. Giuseppe Regaldi y aurait aussi inspiré à Alphonse de Lamartine quelques vers⁴⁶³.

De plus, il convient de souligner que l'éclectisme du salon rejoint celui des scientifiques. Le XIX^e siècle est un siècle d'hétérogénéité des scientifiques académiciens. Certains sont purement des scientifiques, d'autres des philologues qui apportent une réflexion sur l'italianité (dans son sens général) et concourent à une identité nationale en construction. Le plus souvent ils tiennent leur comparaison d'une confrontation universitaire avec la France. Mais ils sont nombreux à être à la fois des membres de l'Académie et à exercer une charge militaire, voire ensuite à occuper des charges politiques. Tous les domaines de l'intellectualité sont représentés. De la même manière, les turinois comme les étrangers sont accueillis au salon. Le salon a attiré les exilés politiques.

b) La présence d'exilés politiques

Nous avons vu qu'il était important de créer des liens avec les exilés. Cela est un enjeu politique. Le fait de créer des liens avec les exilés permettait de créer une adhésion à la cause italienne. Si le salon turinois de Laura Beatrice Mancini (elle-même exilée à Turin avec son mari en 1848) est réputé pour être le salon le plus fréquenté par les exilés⁴⁶⁴, le salon d'Olimpia accueille également des exilés politiques. Daniele Maldini Chiarito retranscrit les paroles d'Olimpia en ce sens :

L'emigrazione veneta fornì alla società nostra un gruppo di eletti giovani, che, ripudiate a Vienna le assise di guardia nobile, corsero a Torino a vestirvi l'umile divisa del soldato, pur combattere, loro italiani, le italiane battaglie, portando tra le asperità del nostro dialetto piemontese, le aggraziate morbidezze di quel loro vernacolo⁴⁶⁵.

⁴⁶³ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.172.

⁴⁶⁴ Silvia Cavicchioli, « I luoghi della cultura nella Torino di Cavour (1848-1864) », in *Atlante della letteratura italiana*, Turin : Einaudi, 2012, p.242.

⁴⁶⁵ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.122.

La majorité des exilés du salon venaient donc de la Lombardie-Vénétie alors occupée par les autrichiens. Ces derniers, étaient pour la plupart impliqués dans les insurrections de 1820-1821, mais surtout dans les Cinq journées de Milan de 1848. Nous savons que les Savio souhaitaient accueillir les exilés politiques. Il s'agit aussi de leur vision du Risorgimento. Pour eux, il est fondamental que les piémontais accueillent les exilés des autres régions. Il s'agit pour eux d'un premier pas vers l'Unité. Afin de garantir cet accueil, ils conservaient la location de leur demeure turinoise⁴⁶⁶. Ils avaient donc un point de chute pour ces exilés. Cependant, il s'agit d'exilés intellectuels et politiques, la plupart étaient également des patriotes. La demeure de la capitale garantissait une entrée aux exilés et autres hôtes extérieurs, une arrivée directement à Turin. Plus tard, comme le souligne Federico Savio en 1904 dans son testament holographe, Olimpia et son mari ont aidé les exilés qui convergeaient vers le Piémont :

Ebbi, nei giovani miei anni, vita travagliata e afflitta per dolori sofferti e angustia di fortuna, che ingente già nella famiglia nostra per larghi possessi in ispecie nell'agro Vercellese, come dai documenti in Archivio, andò spesa e perduta in massima parte nei rivolgimenti italici del 1848 in poi, in cui i miei genitori, a parte la spesa molta di nostra educazione, in ispecie dei miei fratelli, furono larghi e generosi soccorritori sempre alle miserie nobilmente celate dalla emigrazione in Piemonte, ossia i molti proscritti dai governi di Napoli, della Romagna, di Modena, Parma, Lombardia e Veneto per aver osato di pensare altamente ad un'Italia occupata a libera nazione⁴⁶⁷.

Parmi ces exilés nous trouvons des personnalités notables comme le chimiste moderne Francesco Selmi⁴⁶⁸, qui se réfugie à Turin après le *Quarantotto*. Il est un intellectuel scientifique qui réalisent des recherches sur les poisons et leurs effets dans le corps humain.

⁴⁶⁶ « Grande numero di famiglie titolate si spostò nell'area più vicino al Po, lungo strade come via della Rocca, ove costruì palazzi d'affitto in stile neoclassico. Sebbene questi edifici fossero così sontuosi come quelli barocchi, spesso erano annessi ad altri stabili divisi in appartamenti, costituendo vasti complessi misti e residenziali-commerciali che talora occupavano un intero isolato. » (Anthony Cardoza, *op. cit.*, p.109).

⁴⁶⁷ Maria Alessandra Marcellan mentionne l'abréviation « *V. MNRITO. Fondo SVNA, n°121* » pour désigner le fonds Savio du « Museo Nazionale del Risorgimento Italiano » de Turin, in *op. cit.*, p.9.

⁴⁶⁸ Francesco Selmi (1827-1881).

Dans un autre registre, Giovanni Sabatini connu pour son grand humour, lui aussi condamné à Modène pour ses idées et tentatives libérales, a dû fuir la ville après les insurrections de 1848. Avec Francesco Selmi, Rovigo et Luigi Zini ils rejoignent Turin et commencent à fréquenter les lieux de sociabilité dont le salon d'Olimpia. L'avocat en provenance de la Vénétie, Domenico Giuriati, « Italiano di convinzioni e di opere, malgrado questa sua attitudine tutta inglese. »⁴⁶⁹, qui a dû fuir après avoir pris part à la défense de sa ville en 1849, et son ami, le républicain Giovanni Battista Varè⁴⁷⁰, sont accueillis au salon. Ce dernier se rendait au salon par intervalle. L'hypothèse intéressante, émise par Olimpia, est celle d'un républicanisme exacerbé chez Varè qui l'empêchait de fréquenter son salon au filon monarchie de Savoie. Le comte Cappellari della Colomba⁴⁷¹, neveu du pape Grégoire XVI, Luigi Mersilyak, général de l'armée piémontaise, ou encore le comte Poli, fréquentaient le salon de manière régulière. Le salon accueille les cousins et marquis Paolucci, qui ont vus leurs biens confisqués par l'Autriche. Il y a donc une réelle présence d'exilés impliqués dans des actions libérales. Cela contribue à entretenir l'idée que les émigrés, une fois arrivés au Piémont, se tournaient plus facilement vers les idées libérales et la cause italienne.

Ainsi, D'Azeglio qui était lui-même un participant du salon explique que celui-ci était un « *point de référence pour les demandeurs d'asile* »⁴⁷². D'autres exilés célèbres venaient de régions plus au Sud. Parmi eux, le déjà mentionné, duc Sigismondo de Castromediano, réfugié du royaume des Bourbons des Deux-Siciles. Il a été emprisonné par les Bourbons pendant dix ans en raison de son adhésion patriotique⁴⁷³. Lui-même était ami du célèbre

⁴⁶⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.124.

⁴⁷⁰ Domenico Giuriati (1829-1904), Giovanni Battista Varè (1817-1884).

⁴⁷¹ Probablement : Giovanni Cappellari Della Colomba (1813 – 1868).

⁴⁷² Ester De Fort, « Une fraternité difficile : exil et associationnisme dans le royaume de Sardaigne après 1848 » in Catherine Brice, Aprile Sylvie (dir.), *Exils et fraternité en Europe au XIX^e siècle*, Paris : Centre de Recherches en Histoire européenne comparée, Éditions Bière, 2013, p.145.

⁴⁷³ Promesse de noces actée en 1867 mais n'a jamais pu être transmise : « Ecco le sorti di Adele fissate irrevocabilmente... Da vari anni ella è ferma in questa sua simpatia : Dio benedica e rimunerà questa sua costanza. Mio marito agonizzante mi raccomandò di darla a lui a preferenza che ad altri; i miei figli estinti, Federico, Adele, ebbero ed hanno la stessa idea, così parenti più stretti. Io sola esitavo per null'altro, che per differenza d'età, e sono anni che prego il Cielo che m'illumini e mi diriga nella mia doppia responsabilità di padre e di madre. » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.284).

patriote Carlo Poerio⁴⁷⁴. Poerio après avoir connu l'exil en France en 1821, est emprisonné en 1848, avant d'arriver au Piémont avec le duc. Ensembles ils fréquentent donc le salon. Nous savons que Poerio est très impliqué politiquement. Il se serait opposé afin de tenir le duc occupé dans sa tâche politique à l'union entre ce dernier et Adele Savio⁴⁷⁵. Ce sont le duc de Castromediano et Poerio qui contribuent à attirer autour du salon les personnalités des nouvelles régions annexée : Settembrini, Pisanelli, Giovanni Barracco, Calabria, Nicola Nisco, Cesare Braico, De Vincenzi et Giuseppe Bertini. Le salon confirme sa tournure politique en 1861. Castromediano écrit le 10 novembre 1859 de Millerose une lettre à son ami Niccola Nisco : « Mio carissimo Niccola, [...] la Sig. Olimpia Savio Rossi [...] è donna da essere amata fino al delirio – di quello amore, che il rispetto ci desta, e che non ha nulla di terreno, se non perché in terra si esercita, mentre si dovrebbe nel cielo. »⁴⁷⁶. Le salon d'Olimpia est donc un lieu de création de liens entre des personnalités qui appartiennent à des domaines intellectuels différents, et qui ne viennent pas des mêmes régions. Il a acquis une renommée patriotique auprès des intellectuels piémontais qui ont diffusé cela auprès des nouveaux arrivants. Ainsi, les exilés se sont rendus au salon jusqu'à devenir eux-mêmes des assidus. Ils s'y rendent parfois accompagnés de leurs épouses, ce qui permet d'introduire la présence féminine au salon.

c) La présence de femmes piémontaises comme étrangères

« La pensosa serietà degli uomini veniva temperata dalle sorridenti attrattive dell'altro sesso; influenza morbida, inavvertita che ha però molta azione sull'intera individualità maschile.»⁴⁷⁷: explique Olimpia. Parmi les hommes, on y trouvait également des femmes. Ainsi, des jeunes femmes cultivées et d'esprit, venaient apporter leur contribution au salon. Olimpia a réalisé le portrait écrit de certaines d'entre elles. Nous pouvons lire des portraits rédigés différemment de ceux des hommes. Ils mettent en avant de manière inédite l'aspect

⁴⁷⁴ Carlo Poerio (Naples 1803 – Florence 1867).

⁴⁷⁵ Maria Alessandra Marcellan, *Carteggio Savio-Castromediano (1859-1905)*, Lecce : Mario Congedo Editore, 2018, p.8.

⁴⁷⁶ Maria Alessandra Marcellan, *op. cit.*, p.17.

⁴⁷⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.185.

esthétique, insistant sur leur beauté, leur style, et sur leur intelligence. Olimpia a accueilli des femmes turinoises dont la plus française d'entre elles, la marquise Juliette de Colbert qui comme nous l'avons vu, tenait son propre salon. Juliette Colbert alimentait elle aussi le réseau de liens entre France et Piémont. La célèbre Giulia Molino Colombini « *Dotta come i dotti, e modesta come i più umili* »⁴⁷⁸, aux grandes capacités poétiques, fréquentait le salon. La comtesse Polissena di Benevello, « *Gran dama d'altri tempi, ammirata fin in quel Faubourg Saint-Germain di Parigi* »⁴⁷⁹, célèbre dans les milieux intellectuels parisiens qu'elle a côtoyés. Elle a apporté des informations à Olimpia sur la physionomie des salons parisiens qui ont pu l'inspirer, comme celui de Madame Ancelot⁴⁸⁰, ou encore les grandes salles de la maison de la comtesse de Ségur. En 1836, Balzac lui aurait dédié *Le cheval de Saint Martin*, après avoir été la même année hôte du Château de Rivalta⁴⁸¹. La présence de la comtesse est très intéressante. Celle-ci, pourtant très attachée à ses valeurs traditionnelles et aristocratiques, hostile à d'Azeglio, Cavour ou encore le roi Victor Emmanuel II, fréquentait le salon et était proche d'Olimpia. Peut-être avait-elle eu vent des apparitions de la reine Marie Adélaïde de Savoie au salon. Enfin, la comtesse Della Rocca⁴⁸² qui avait pour pseudonyme Camille Henry, épouse du général Enrico Morozzo della Rocca, Olimpia la rencontrait pour la première fois grâce à Cavour « *ballava una quadriglia col conte di Robilant, il brillante ufficiale di Stato Maggiore* »⁴⁸³. Elle est mentionnée par Olimpia sur la période 1864-1880 comme une de ses amies et visiteuses :

La sua anima, già naturalmente espansiva, nell'intimità si dilata per intero, e leggendolo sin nelle più riposte pieghe del cuore, ella è simpatica *a croquer*. Quante doti accumulate in questa donna: ingegno, bontà, lealtà, nascita, fortuna, grado sociale; e per di più una di quelle bellezze

⁴⁷⁸ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.198.

⁴⁷⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.199.

⁴⁸⁰ « Virginie Ancelot née Marguerite Chardon (Dijon 1792 – 1875 Paris) », Disponible sur :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Virginie_Ancelot]

⁴⁸¹ Hilaire Multon, *La commedia umana di Balzac. Omaggio al romanziere assoluto*, 2009, Disponible sur:

[<http://larhra.ish-lyon.cnrs.fr/node/131>]

⁴⁸²« *Comtesse Della Rocca* », in Laura Colombo, *Le dictionnaire universel des Créatrices*, Disponible sur :

[<https://www.dictionnaire-creatrices.com/recherche?q=Camille+HENRY>]

⁴⁸³ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.228.

di fantasia, viva, gaia, espansiva, illuminandosi tutta in un'idea, graziosa dell'occhio come dei modi⁴⁸⁴.

Une des premières étrangères à se rendre au salon, a été la pianiste Therese Bartolozzi⁴⁸⁵. Silvio Pellico, lui-même présent aux réunions, entretenait un intérêt amoureux avec la pianiste souligné par Olimpia qui en avait connaissance. Ainsi, nous pouvons supposer qu'ils se retrouvaient au salon d'Olimpia⁴⁸⁶. Elle était l'amie de Pietro Giordani di Monti, de l'artiste lyrique française Maria Malibran, de la fameuse salonnière lyonnaise, Juliette Récamier, de Byron ou encore de Napoléon I^{er}. Elle était également la cousine d'une autre assidue et amie d'Olimpia, l'actrice toscane Carlotta Marchionni⁴⁸⁷. Elle se prêtait au jeu des récitations et improvisations au salon. Marchionni a connu le succès à travers ses interprétations des tragédies de Vittorio Alfieri, Silvio Pellico et Carlo Marengo. Pellico lui a dédié *Francesca da Rimini* et Marengo a écrit pour elle l'œuvre *Buondelmonte e gli Amedei*⁴⁸⁸. Nous savons que ces auteurs fréquentaient le salon d'Olimpia. Olimpia a aussi évoqué, la présence de la poétesse et éducatrice Giannina Milli⁴⁸⁹. Elle est décrite comme : « Continuatrice di Rosa Taddei e della Bandettini, arpa eolica meravigliosa, scossa dal vento dell'ispirazione. »⁴⁹⁰. On y trouvait également des exilés comme Laura Mancini, louée par Olimpia pour sa vivacité d'esprit et ses vertus modestes⁴⁹¹, la duchesse de Bovino, napolitaine très riche et dépensière qui fréquentait le salon d'Olimpia dans les années 1870. Enfin, la présence notable de la pianiste, membre de la Société Promotrice des Beaux-arts, Olimpia Cassina Dentis. Elle est collaboratrice du journal « *Fischietto* » avec ses rubriques à caractère social et littéraire. Olimpia Cassina était une amie d'Olimpia. Elle a rédigé après la mort des fils Savio, un chant en français publié en 1862 dans *Compianta sulla tomba*

⁴⁸⁴ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.227.

⁴⁸⁵ Therese Bartolozzi (Aquisgrana 1770 – Londres 1843).

⁴⁸⁶ La rencontre aurait eu lieu avant l'emprisonnement de Silvio Pellico en 1822 dans les geôles de Spielberg après sa participation aux insurrections de Milan pendant dix ans.

⁴⁸⁷ Carlotta Marchionni (Pescia 1796 - Turin 1864).

⁴⁸⁸ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.206.

⁴⁸⁹ Giannina Milli (Teramo 1825 – Florence 1888).

⁴⁹⁰ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.299.

⁴⁹¹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.186.

*onorata di Emilio e Alfredo Savio caduti nelle battaglie italiane degli anni MDCCCLX e LXI*⁴⁹².

Il y avait aussi des femmes piémontaises à la situation particulières comme la niçoise Agathe Sophie Sassernò née sous l'empire napoléonien et ses amies très proches introduites au salon par cette dernière, la comtesse piémontaise Mathilde Joannini⁴⁹³, ainsi que la comtesse piémontaise Eufrosina Portula del Carretto. Nous avons vu que Mathilde Joannini est connue pour son féminisme patriote de la première partie du siècle. Elle était également une poétesse du Risorgimento à travers son recueil intitulé *Canti*. Sa présence symbolise celle plus large d'une présence de femmes patriotes, à la fois voix du Risorgimento par leurs écrits, et créatrices liens. Cela montre aussi l'existence des recommandations. En effet, les intellectuels et intellectuelles se recommandaient des salons entre eux. La description d'une soirée organisée à la préfecture de Turin en janvier 1872, est intéressante. Elle permet de voir la présence dans les discussions à la fois de la France et des relations intellectuelles :

[La contessa Zoppi] ha però vivo il senso delle cose serie, e l'influenza del marito, uomo distinto, le fa intorno una sana atmosfera morale e intellettuale, tanto da aprirle degli orizzonti, che, pur senza spaziarli, ella può misurare; vita lanciata a tutta velocità in un turbinio di frivolezze sociali faticosissime, ma nobilitata però dagli affetti e dai doveri della famiglia, verso la quale è inappuntabile. Ottima moglie, ottima madre, è religiosamente osservante sì, ma è col re, e per l'unità d'Italia, per cui il marito, adempiendo alle sue cariche, non trova nella sposa una resistenza antipatriottica. Si venne a parlare delle cose di Francia. Il senatore Ricotti ricordava, che incontrò l'anno scorso per via l'ex ministro Ollivier, fuggito qui in una villa dopo i disastri di quella guerra da lui dichiarata e promossa *à cœur léger*. Il buon Ricotti, colpito dai disastri della Francia, gli disse parole sentite di condoglianza, alle quali l'ex ministro, per nulla sopraffatto, rispose⁴⁹⁴.

Dès lors, il s'agit de femmes qui étaient aussi des amies. Olimpia a dressé des portraits élogieux. Elle a insisté sur leur rôle dans la société et dans le salon. Les femmes, au-delà de la beauté, de l'élégance, et de la gentillesse, apportaient au groupe présent dans le salon,

⁴⁹² Maria Adriana Prolo, *Introduzione alle Poesie di Agata Sofia Sasserno*, Milan: Treves, 1937, p.74.

⁴⁹³ Mathilde Joannini (Turin 1806 – 1848).

⁴⁹⁴ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.240-241.

leur propre intellectualité. La présence de ces femmes permet d'appréhender leur rôle de créatrices de liens. Nous avons vu qu'elles possédaient un vaste réseau de connaissances et amitiés avec des français, ponctués par des séjours en France ou des mariages. Les femmes du salon d'Olimpia se rendaient dans d'autres salons, perpétuant un entrelacement continu des liens entre Piémont et France, qu'elles soient, au départ, piémontaises ou non.

SECTION 2 - UN SALON CREATEUR DE LIENS INTELLECTUELS ENTRE LA FRANCE ET LE PIEMONTE

Nous avons vu que la France et le Piémont ont alimenté leurs liens tout au long du XIX^e siècle. Il s'agit de liens aussi bien politiques qu'intellectuels. Nous savons aussi que des lieux ont permis de nouer ces liens. C'est notamment le cas des lieux intellectuels de formation, comme ceux de sociabilité. Désormais, nous allons voir que le salon d'Olimpia a lui aussi contribué à tisser ces liens. Progressivement, il s'est forgé une réputation auprès des intellectuels français. Nous allons voir qu'il a bénéficié d'une renommée en France. Il s'agit d'examiner encore plus en détails la manière dont se créaient ces liens. Olimpia qui est liée à la monarchie de Savoie, a dans son entourage et amis proches des personnalités à la fois en lien avec la monarchie et la France. Ce sont surtout les personnalités qui font la jonction entre les deux États qui sont étudiées.

Le salon a pu compter sur ses participations pour le positionner en incontournable. Ainsi, tant que Turin est restée la capitale du royaume du Piémont, puis d'Italie, le salon a rayonné auprès des français. Avec le déplacement de la capitale par la Convention de 1864, le paysage intellectuel turinois s'est terni. Le salon d'Olimpia a connu un déclin. Cependant, nous verrons qu'Olimpia a gardé son lien personnel avec la France. Elle a continué ses contacts avec les français et a entretenu ses amitiés. Elle s'est tenue proche des événements historiques qui ont concerné la France.

a) La diffusion du salon auprès des Français

Le salon d'Olimpia s'est affirmé comme un lieu incontournable de l'intellectualité turinoise. Il a bénéficié d'une réputation auprès des intellectuels français. Le salon n'est pas le seul à posséder une renommée à la fois dans le royaume et en France. Cependant, nous savons qu'il entre pleinement dans l'arc de développement de la capitale en tant que nouveau salon. Ainsi, le salon s'est inséré plus facilement dans les nouvelles pratiques de sociabilité. Ces nouvelles pratiques se sont aussi développées en France. Le salon a pu être un incontournable car il a évolué au bon moment. Il a su se développer dès les années 1840-1850. Avant ces années, nous avons pu voir que les salons aristocratiques avaient les faveurs des intellectuels. Cela s'explique notamment par leur proximité historique et le fait qu'ils étaient eux-mêmes issus de l'aristocratie française. Avec les nouveaux salons et le recul de la cour, les intellectuels français sont aussi issus de la bourgeoisie. Ils ont des postes également politiques, diplomatiques ou militaires en France et au Piémont. À travers le Journal d'Olimpia, nous pouvons constater qu'à leur arrivée à Turin, les personnalités françaises ont exprimé un réel souhait de se rendre au salon. L'exemple qui va nous intéresser, est celui de la française Marie-Laetitia Bonaparte-Wys dite « Solms Bonaparte ». Elle est la fille de Laetitia Bonaparte⁴⁹⁵ et petite nièce de Napoléon I^{er}. Solms Bonaparte a tenu un éminent salon littéraire à Paris. Elle épouse d'abord en 1863, Urbano Rattazzi à Turin, alors premier ministre du Royaume d'Italie. Solms Bonaparte est aussi une amie d'Agathe-Sophie Sassernò. Elle souhaitait connaître la société intellectuelle de Turin. C'est donc naturellement qu'Agathe Sophie l'a adressée à son amie Olimpia. En effet, comme nous l'explique Olimpia, Solms habitait entre Aix les Bains et Turin encore en 1860. Lorsqu'elle souhaitait sociabiliser, c'est au salon d'Olimpia qu'elle se rendait. Elle savait qu'elle pouvait y rencontrer des grands noms (Menabrea, Cibrario, Paravia, Prati, Marengo) et se faire connaître des turinois. Nous pouvons voir qu'Olimpia a réussi à attirer des personnalités françaises dans son salon bourgeois. C'est vers son salon que se tourne la française. De plus, Olimpia a pu compter sur Agathe-Sophie pour lui présenter ses propres connaissances. Cela permet de constater qu'au fil des années, la renommée du salon

⁴⁹⁵ Laetitia Bonaparte (Waterford 1831 – Paris 1902), fille de Lucien Bonaparte et Alexandrine de Bleschamp.

d'Olimpia n'est plus à faire. Le salon est un « réseau ». On lui adressait directement des personnalités françaises.

De la même manière, les français se rendaient au salon avec leur propre connaissances et amis. À travers l'archive d'une soirée de 1846 on peut voir que Solms Bonaparte s'est rendue au salon, accompagnée du dramaturge français Ponsard. Ponsard est l'auteur du drame *L'Honneur et l'Argent*, qui a obtenu la même année le premier prix de l'Académie française. Durant la soirée, Ponsard a récité des extraits d'une œuvre autour de l'emblématique révolutionnaire française, Charlotte Corday⁴⁹⁶. Le fait de venir avec d'autre intellectuel permet de créer un lien supplémentaire et d'alimenter les relations. La maîtrise du français a aussi contribué à la fréquentation du salon. En effet, le français est une langue commune et employée au salon d'Olimpia. Elle a continué d'être utilisée et ce malgré la pétition de la comtesse Villamarina Del Campo, ancienne dame de compagnie de la reine Marie Adelaïde. Elle a réalisé une pétition pour l'emploi de l'italien qui n'obtint que quarante signatures : « Una contessa ex dama di corte lanciò una petizione appoggiata dal sovrano, in cui ci si impegnava a usare solo la lingua italiana, ma trovò solo quaranta firmatari »⁴⁹⁷. Si Olimpia était proche de la France, elle a toujours déploré le manque d'usage de l'italien. Elle a toujours souhaité se servir de l'unité linguistique française pour l'appliquer au Piémont, puis à l'Italie.

Même avec le déclin, le salon a donc pu compter sur sa réputation et sa propre renommée en France. Il s'est appuyé sur un réseau de fidèles participants et amis. Les Français et Françaises qui se rendaient au salon, y revenaient à chaque visite.

b) Les participants politiques de jonction entre la France et le Piémont

Parmi les personnalités du salon, on trouve des personnalités qui font la jonction entre le Piémont et la France. Ainsi, si on analyse leur présence, ils permettraient à eux seuls de concevoir le salon comme un créateur de liens entre le Piémont et la France. De plus, ils

⁴⁹⁶ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.114-115.

⁴⁹⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.293-294.

sont aussi des assidus du salon d'Olimpia. Il s'agit soit de personnalités à la double culture franco-piémontaise, soit de personnalités qui occupent des fonctions dans les deux États. Ces personnalités sont au centre des liens intellectuels. Ce sont notamment les personnalités liées au corps diplomatique incarnées par la figure de Costantino Nigra ambassadeur secret de Turin à Paris qui multiplie les aller-retours entre les deux capitales. Costantino Nigra obtient une bourse du collège des Provinces dont le père d'Olimpia a été le directeur. Il est l'un des plus proches amis d'Olimpia et des Savio. Il fréquente chaque soir la maison des Savio dès 1848, et est apprécié de toute la famille. Il fréquente non seulement le salon, mais adresse à Olimpia des lettres sur les événements en cours. Il tient informé Olimpia du déroulé de ses missions diplomatiques en France et lui fournit des indications précieuses. Sa présence ainsi que la relation qu'il entretient avec Olimpia permet de voir que cette dernière attache une importance à la situation politique entre la France et le Piémont. Olimpia rédige un long portrait de Nigra : « Pronto al grido di patria, combattè volontario, le prime battaglie italiane, riportandone una gloriosa ferita [...] cortese per abito, inappuntabile di modi, sereno, ma serio, raramente espansivo. »⁴⁹⁸. De plus, nous pouvons trouver dans de nombreuses biographies de Nigra, l'influence de Massimo d'Azeglio pour lequel il a travaillé. Un d'Azeglio lui aussi assidu du salon. Cela laisse supposer que le salon assumait un rôle de premier plan dans la constitution d'un réseau de connaissances. Ainsi, Nigra voit son rôle se concrétiser en deux temps. D'abord, il est un intermédiaire secret à Paris afin de défendre l'entente franco-piémontaise dans l'optique de préparer l'accord de Plombières. Puis, il a des missions directement auprès de Napoléon III. Il doit rendre des compte-rendu à Cavour, et c'est lui qui est l'interlocuteur privilégié de la France. Après l'Unité et le traité de Villafranca, il est un perçu comme « *filofrancese* ». À travers Nigra, on peut aussi souligner la réciprocité des relations diplomatiques. Ainsi, c'est Henri De La Tour d'Auvergne qui représente la France au Piémont en 1857. À la fois homme de jonction entre le Piémont et la France, il est aussi la jonction de l'intellectuel et du politique. Par sa présence diplomatique, il participe aux relations entre les deux États, par son rôle académique, aux liens intellectuels purs (entre les Académies de Paris et Turin). Il est en lien avec la fameuse comtesse de Castiglione, Virginia Oldoini Verasis⁴⁹⁹. Cette dernière est aussi une envoyée de Cavour, en mission diplomatique secrète auprès de Napoléon III.

⁴⁹⁸ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.174.

⁴⁹⁹ Virginie Oldoini Verasis (Florence 1837 – Paris 1899).

Elle est également ami de la littéraire française Juliette Adam et de l'écrivain français Prosper Mérimée, proche d'autres personnalités du salon comme Silvio Pellico⁵⁰⁰.

On a pu souligner un salon au centre des liens par son côté incontournable. Il est également par les relations entre les participants. De cette manière, le mécanisme de liens apparait. Par l'étude des participants au salon d'Olimpia, on peut voir l'ensemble des relations franco-piémontaises. En effet, on s'aperçoit que ces personnalités se connaissent. On s'aperçoit également que beaucoup ont vécu en France. Niccolò Tommaseo s'est également exilé en France en 1834 avant de retourner en Italie quatre années plus tard. Le salon accueille aussi le militaire savoyard Luigi Pelloux, maire de la ville de la Roche-sur-Foron. Il fréquente les lieux de sociabilité de la capitale dont le salon d'Olimpia notamment entre 1852 et 1857 et proche de la cour⁵⁰¹. Après être entré dans l'artillerie de l'armée piémontaise, il est favorable à l'annexion de la Savoie à la France. Il occupe ensuite des fonctions militaires majeurs aussi du royaume d'Italie. Angelo Brofferio, « *Poeta popolarissimo* »⁵⁰², habile en français, est marié successivement à Felicie Perret et Giuseppina Zauner très appréciée par Olimpia. Ils fréquentent le salon. Comme Olimpia ils s'opposent en 1864 au déplacement de la capitale à Florence. Silvio Pellico⁵⁰³ est une personnalité de jonction. Le célèbre patriote connu pour avoir été emprisonné dans les geôles de Spielberg, l'auteur des fameuses *Le mie prigioni*, maîtrise parfaitement le français, et connaît très bien la France. En effet, avant sa contribution patriotique il effectue un séjour de quatre années à Lyon, devenant un grand amateur de littérature française. Enfin, Tullio Dandolo, l'est également. Il est le fils du patriote Vincenzo Dandolo⁵⁰⁴, exilé en France après le traité de Campoformio. Selon Olimpia, Napoléon Ier aurait déclaré à son sujet : « Je ne connais que deux hommes en Italie, Melzi et Dandolo. »⁵⁰⁵.

Dès lors, il y a une réciprocité des relations. Les historiens comme Elena Bacchin ont mis en évidence l'importance du rôle joué par les salonnières dans l'accueil des étrangers.

⁵⁰⁰ *In morte di Silvio Pellico* écrit en 1854, publié sur *Curiosità e ricerche di storia subalpina*, Turin : 1875.

⁵⁰¹ « Luigi Pelloux », in *Enciclopedia Treccani online*, Disponible sur : [\[https://www.treccani.it/enciclopedia/luigi-girolamo-pelloux/\]](https://www.treccani.it/enciclopedia/luigi-girolamo-pelloux/).

⁵⁰² Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.177.

⁵⁰³ Silvio Pellico obtient l'hospitalité de Juliette Barolo-Colbert (« Giulia di Barolo ») après sa sortie de prison.

⁵⁰⁴ Vincenzo Dandolo (1758 - 1819).

⁵⁰⁵ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.108.

Les salonnières françaises qui ont accueilli Daniele Manin ont contribué à solidifier les liens. Nombreux sont les participants du salon d'Olimpia à être passés par l'exil en France. Cela démontre aussi la solidité des liens. En effet, il faut avoir confiance afin de se rendre en exil sans craintes de représailles. L'exil reste une démarche périlleuse. De manière générale, la présence d'étrangers dans un salon témoigne de son caractère libéral et de son ouverture. Lorsqu'on se place du point de vue de l'étranger, il s'agit pour lui de fréquenter un salon où il s'y sent bien. Cela favorise le bon fonctionnement.

c) Les intellectuels à la double culture, parmi les plus assidus du salon et amis d'Olimpia

Certaines personnalités ont un lien particulier avec Olimpia. Elle indique le comte Jacopo Sanvitale, l'avocat Gaetano des Barons Demarchi et Carena, comme étant des mentors et des modèles pour elle. La plupart de ces personnalités politiques du royaume, ont une proximité avec la France. L'avocat Gaetano dei Baroni Demarchi⁵⁰⁶ est député des cinq premières législatures. Il connaît les parents de Olimpia. Il est l'ami d'enfance et a toujours été fidèle à Olimpia. Il se rend en moyenne deux fois par jour au salon, aussi bien au milieu de la journée, comme le soir. Il amène avec lui les nouvelles littéraires, scientifiques et politiques et tient informé le salon de tous les « ragots » des plus hautes sphères du royaume⁵⁰⁷. Avec le comte Jacopo Sanvitale, Olimpia échange régulièrement en français. Il a conseillé de nombreuses fois Olimpia sur les questions littéraires et poétiques, lui adressant des lectures de littérature italienne. C'est lui qui ouvre le plus souvent les réunions. Elle le décrit comme son mentor, lui qui connaît très bien le français et la France. Cependant, il mentionne dans une lettre écrite à Olimpia Savio la notion d'italianité qui lui tient à cœur. Ainsi, Olimpia accueille à la fois dans son salon et ses relations des personnalités très proches de la culture française. Olimpia était aussi l'amie d'Albertina Sanvitale, l'épouse du comte. C'est le comte qui introduit Verdi à Turin entre 1860 et

⁵⁰⁶ Baron Demarchi (1792-1868).

⁵⁰⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.101-102.

1861⁵⁰⁸. Manfredo Bertone de Sambuy, est aussi un ami de jeunesse d'Olimpia et donc un assidu du salon. Il est une figure diplomatique importante dans toute l'Europe, « Pronto a dar vita e sostanze per questa terra nostra. »⁵⁰⁹. Il est aussi un notable très apprécié. Olimpia le décrit comme un « *neoguelfo*⁵¹⁰ ». Luigi Federico Menabrea qu'Olimpia connaît également dès sa jeunesse, et avec lequel elle entretient une correspondance régulière. De formation militaire, il possède des prédispositions scientifiques. Cesare Balbo lui confie une mission diplomatique auprès des gouvernements provisoires de Parme et Modène. Promu major général pendant la Seconde guerre d'indépendance afin de permettre l'avancée des troupes franco-sardes. Il est vote en faveur de la cession de la Savoie à la France et choisit la nationalité italienne, « Che imparai a pregiare da mia madre, che lo ebbe caro come figlio da quando, tenente del Genio, già prometteva tutto quanto di poi il suo molteplice ingegno seppe ottenere. »⁵¹¹. Lorsqu'il ne peut rendre visite à Olimpia, il la tient aussi informée.

Ainsi, de ses intellectuels à la double culture ou à la double fonction, beaucoup sont des amis d'enfance d'Olimpia. Cela permet de constater deux choses. La première qu'ils ont opté pour la voie du rapprochement avec la France, comme en témoigne leur carrière. La seconde qu'Olimpia a su garder des amitiés de longue date qui viennent ensuite dans son salon. De plus, l'amitié entre Olimpia et Menabrea est symbolique. Il l'informe sur l'avancée des troupes dans lesquelles se trouvent ses deux fils, sur les nombreux événements politiques, il est proche du roi, est dans le secret de la Convention de septembre 1864⁵¹². Elle montre que les liens franco-piémontais interviennent directement dans le secret des événements politiques. Ils ne sont pas des liens de substance. Ils sont concrets. Menabrea a

⁵⁰⁸ « Per tutti di casa nostra a quella solennità pubblica andava congiunta una festa privata, l'arrivo del conte Jacopo Sanvitale, di Parma, caro e sempre desiderato ospite nostro, il quale con Giuseppe Verdi, veniva interprete al Re dei sentimenti unitari di quei popoli. » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.291).

⁵⁰⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.131.

⁵¹⁰ « Neoguelfo » in *Vocabolario Treccani*, Disponible sur :
[<https://www.treccani.it/vocabolario/neoguelfo/>].

⁵¹¹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.107.

⁵¹² Le général Menabrea dirige les attaques d'Ancône (1860) et Gaète (1860-61). Proche du roi Victor Emmanuel II, c'est à lui que ce dernier confie la mission diplomatique auprès de Napoléon III en 1864. Pour des raisons géopolitiques, Napoléon III estimait que la capitale devait être déplacée à Florence. Rome n'était pas encore annexée et Turin était une ville jugée trop septentrionale et pas assez centrale.

combattu avec l'armée française de Napoléon III, et a eu des missions diplomatiques auprès de la France.

Enfin, Olimpia est proche de l'abbé Giuseppe Filippo Baruffi⁵¹³. Ce dernier enseigne la physique et les mathématiques au Real Collegio di San Francesco da Paola à Turin. Il entreprit de nombreux voyages, dont de nombreuses visites en France. Il est lui aussi, un grand observateur. Il est proche des souverains mais aussi des peuples. Il se situe entre le «*vecchio e del nuovo mondo*»⁵¹⁴ : écrit Olimpia Savio. Ils entretenaient une correspondance régulièrement : « Vederlo entrare, equivaleva alla certezza di passare un'ora felice ; la sua parola era un insegnamento pieno d'arguzia, di trovate utili, nuove, bastando lui solo a intrattenere un circolo dei più affollati. »⁵¹⁵.

SECTION 3 – LES LIENS PRIVILEGIÉS D'OLIMPIA AVEC DES FRANÇAIS JUSQU'AU DECLIN DU SALON

Après avoir vu le caractère éclectique du salon intellectuel, puis son aspect promoteur qui se transforme en véritable créateur de liens. Il s'agit de s'intéresser ici aux liens directement créés avec des français. Il s'agit donc d'étudier les liens d'Olimpia avec des français et des françaises. Au départ, ces liens sont intellectuels. Ils sont comme les liens étudiés jusqu'à présent. Néanmoins, nous verrons qu'ils dépassent le cadre intellectuel pour devenir des liens privilégiés, et des liens d'amitiés. L'intellectualité commune sert donc de socle. À celle-ci s'ajoute la langue, la culture, et le contexte historique. Il s'agit toujours d'étudier la globalité des liens intellectuels entre la France et le Piémont, mais d'une manière différente. Sans le salon, ces amitiés n'auraient peut-être pas été possibles.

Ainsi, le salon est aussi ici un support. Le salon a servi les relations d'amitiés qui vont être évoquées dans cette section. En effet, c'est le salon qui permet à Olimpia de rencontre

⁵¹³ Giuseppe Filippo Baruffi (1800-1875).

⁵¹⁴ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.114.

⁵¹⁵ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.113-114.

sa plus proche amie Agathe Sophie Sasserno. Elles vont ensuite se découvrir des aspirations communes et se soutenir dans leurs entreprises respectives.

Ici aussi, les amitiés d'Olimpia ont suivi le cours des événements historiques. Si elle est parvenue à créer des amitiés et à les entretenir sur l'ensemble de la période étudiée. Nous verrons que cela est de plus en plus difficile avec la Convention de 1864. Lorsque la capitale est déplacée à Florence, les amis français d'Olimpia se déplacent aussi. Cela ne résulte pas nécessairement d'une volonté mais d'une obligation liée à leur fonction et à leur emploi. Ainsi, le déplacement de la capitale est un acte fondateur. Il accompagne la fin de vie d'Olimpia Savio. De manière presque symbolique, cette dernière s'éteint à mesure que s'éteint l'intellectualité Turinoise qu'elle a connue.

a) Ses liens d'amitié avec des intellectuels français

Olimpia a créé de véritables liens avec les intellectuels français qui fréquentent son salon. Ils peuvent être symbolisés par Solms Bonaparte. Nous savons qu'elle se rend régulièrement chez Olimpia. Elle a aussi son propre salon et y reçoit ses amis comme le diplomate Henry d'Ideville. Elle se rend au salon d'Olimpia accompagnée donc de son ami le poète isérois Ponsard. Cette présence régulière au salon a rapproché les deux femmes qui sont donc devenues des amies. De la même manière, elle s'est liée d'amitié avec Ponsard. Olimpia a échangé des séries de lettres avec Ponsard, après son retour en France. Elle le décrit comme très vif d'esprit. Il s'agit d'une appréciation réciproque de nature à entretenir une correspondance. Une lettre nous est parvenue : « J'aime à me rappeler cette charmante soirée dont vous faisiez si gracieusement les honneurs. Les fêtes de l'imagination, l'éclat de la beauté, les inspirations du génie, toutes les belles et bonnes choses du monde s'y étaient donné rendez-vous. »⁵¹⁶. Olimpia pour matérialiser cette amitié a souhaité avoir une trace du poète dans son Album. Olimpia est amie avec le musicien français Louis Bertrand. Elle le décrit :

Genio musicale, naufragato, come Edgard Poe, come Chatterton, come Praga e Rovani, tra le acque scure della vita [...] credendo che l'Italia fosse, come nei romanzi, la terra benedetta

⁵¹⁶ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.174.

dell'arte e degl'ingegni, venne ad essa nella fulgida speranza di esservi accolto e festeggiato. Ma le sue speranze non furono che illusioni⁵¹⁷.

Lorsqu'ils se lient d'amitié, il est un violoniste sans emploi et taciturne qui se met à fréquenter son salon. Olimpia lui offre la possibilité de jouer ses compositions au salon et de se faire connaître. Elle participe donc à la diffusion d'un musicien français auprès de ses participants piémontais. Olimpia est suffisamment proche de lui pour le recommander auprès de l'orchestre de la « Cappella Regia ». Les liens sont également matérialisés par des échanges écrits. Ainsi, nous pouvons voir que l'existence d'une correspondance est un indicateur de la proximité entre deux personnes. Tout comme la présence aux soirées privées. En effet, Olimpia organisait des soirées à vocation intellectuelle. Elles sont elles aussi un indicateur du degré d'appréciation, car elle invitait essentiellement ses proches amis. Les soirées font partie intégrante du salon. Elles marquent souvent les esprits des intellectuels français présents. Pour Olimpia, une soirée mémorable est une soirée où se mêlent les effusions intellectuelles à l'art de la poésie, ou encore de la musique.

Olimpia a également entretenu une correspondance avec Adolphe Thiers. En effet, nous trouvons dans son Journal des échanges avec l'homme politique. Ils sont rédigés en français. Tout d'abord, ces échanges n'indiquent pas une amitié mais un profond respect mutuel. Puis, ces échanges permettent de voir une description de la politique française de 1848. Il en ressort, un état des lieux des forces en présences, orléanistes, légitimistes et républicains qui s'affrontent. Ainsi, Adolphe Thiers se confie à Olimpia sur la perspective de rapprochement entre le Piémont et la France. Selon Olimpia Thiers semblait trouver chez Cavour « *l'étoffe subtile d'un homme d'état* »⁵¹⁸. De la même manière, il estimait Massimo d'Azeglio en tant que personne, mais pas nécessairement en tant qu'homme politique. Thiers reconnaissait aussi le prestige de l'armée sarde, parmi les plus estimées en France. Il avait une très grande considération aussi des dames italiennes, « *ce grand homme d'état fait aller les jugements profonds avec la courtoisie du salon* »⁵¹⁹. Olimpia noue des amitiés en dehors du cadre du salon. Cependant, elle reste perçue en tant que salonnière dans la société. Ainsi, dans les autres lieux de sociabilité comme les théâtres, elle rencontre des

⁵¹⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.146.

⁵¹⁸ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.50.

⁵¹⁹ *Ibidem.*

personnalités françaises. Par l'intermédiaire de Baruffi, elle fait la connaissance de l'actrice française et bonapartiste Virginie Dejazet⁵²⁰. Par la suite, elle vient lui rendre visite fréquemment. De la même manière, Louise Colet devient une amie d'Olimpia et plus généralement de la famille Savio. Elle est l'auteur de quatre volumes en 1862 de l'*Italie des italiens*, et amante de Gustave Flaubert, et a obtenu quatre prix de l'Académie française. Elle tient aussi son propre salon à Paris, fréquenté par Alfred de Musset, Victor Hugo, ou encore Charles Baudelaire⁵²¹. Le fait de se lier d'amitié avec d'autres salonnières est aussi une caractéristique d'Olimpia. Ainsi, elle est aussi amie de Juliette Barolo Colbert, qui nous avons vu, est de nationalité française. Elles sont amies et se rendent visite mutuellement.

Les liens intellectuels deviennent donc des liens d'amitié. Grâce à ses liens, Olimpia se tient aussi toujours informée. Elle voit la France du Piémont, mais n'en est pas si éloignée. Elle a donc toujours un œil sur les événements historiques français. Elle a maintenu des liens avec des français à travers son salon qui sert donc de pont. Durant la Troisième guerre d'indépendance, nous pouvons apprendre par Olimpia que l'impératrice Eugénie quitte la France pour l'Ecosse. L'impératrice souhaite résider au château de la duchesse Hamilton, partisane du pape. Il s'agit d'un épisode qu'elle a probablement appris d'une source très proche. Il est un exemple parmi tant d'autres d'une Olimpia Savio qui fait circuler les informations entre français et italiens⁵²². Edouard de Lhuys⁵²³, ministre français des affaires étrangères, fait son apparition dans les amitiés d'Olimpia. Après l'Unité, les corps diplomatiques français et piémontais s'affairent à rétablir des liens intellectuels. Cependant, la légation française subit les hostilités des piémontais. Cela se traduit dans les événements mondains, ce qui n'était arrivé que très rarement. Par exemple, la fête de la comtesse de Malaret est reportée, car les piémontaises refusent de s'y rendre. Cette dernière n'est pas une amie d'Olimpia, mais elles partagent des affinités communes. Olimpia a continué de nouer des amitiés et de les entretenir. Elle fréquente le salon de la comtesse De Benedetti, épouse du ministre français des affaires étrangères envoyé à Turin après la mort de Cavour en 1861 : « De Benedetti, per essere venuto in auge pei propri meriti da condizione modesta,

⁵²⁰ Virginie Déjazet (Paris 1798 – Belleville 1875).

⁵²¹ « Relire Louise Colet évidemment ! », Thierry Poyet, Disponible sur :

[<http://salon-litteraire.linternaute.com/fr/roman/content/1916899-relire-louise-colet-evidemment>]

⁵²² Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.33.

⁵²³ Edouard de Lhuys (Paris 1805 – 1881).

fu considerato dalla nostra società, sempre così esclusiva, come un parvenu. »⁵²⁴. Ces amitiés sont les exemples parfaits de liens créés entre des Piémontais et des Français, auxquelles s'ajoute celle avec Agathe-Sophie Sassernò.

b) L'exemple de son amitié avec la Française Agathe-Sophie Sassernò

Parmi les amitiés françaises d'Olimpia, nous retrouvons celle avec l'intellectuelle Agathe-Sophie Sassernò. Agathe-Sophie est sans doute l'amie la plus proche d'Olimpia. Vittorio Bersezio la décrit comme : « Una distinta poetessa dovette soprattutto ad Olimpia Savio la presentazione nella società torinese e il favore con cui ne venne accolta e rimeritata. »⁵²⁵. Agathe-Sophie surnommée « *La Sapho niçoise* » est née à Nice en 1810. La ville est alors toujours intégrée à l'empire français. Elle est donc de nationalité française. Elle se passionne rapidement pour la littérature et la poésie à caractère patriotique. Elle se positionne également en faveur de la monarchie de Savoie, et développe un filon piémontais. Nous pouvons supposer une influence d'Agathe-Sophie sur le filon français d'Olimpia et inversement une Olimpia qui souhaitait introduire dans son salon des personnalités à la double culture. Dans un premier temps elle est elle aussi un exemple de la double-culture franco-piémontaise. Et, effet, elle est reçue à l'Académie Royale de Turin et à l'Académie Impériale de Lyon. Agathe-Sophie se situe entre France et Piémont, « entrant en relation avec l'élite intellectuelle de deux pays limitrophes »⁵²⁶. Après un premier séjour à Turin en 1835⁵²⁷, son cousin le peintre Jean-Baptiste Biscarra⁵²⁸ l'introduit à la cour de Charles-Albert. Ce dernier est également une connaissance d'Olimpia. C'est à la mort de sa mère en 1847, qu'elle décide de s'installer dans la capitale piémontaise.

⁵²⁴ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.59.

⁵²⁵ Vittorio Bersezio, *Il Regno di Vittorio Emanuele II*, Turin-Rome : Roux, vol. VI, p.28.

⁵²⁶ Joseph Suppo, *Les niçois célèbres*, 1908, *Bibliothèque Fonds Cessole. Salle de consultation*, Nice : carton 41, p.24.

⁵²⁷ Giovanni Amoretti « Una poetessa romantica tra Francia e Italia : Agathe-Sophie Sasserno », *Versants* n°31, 1997, p.49.

⁵²⁸ Jean-Baptiste Biscarra (Nice 1790 – Turin 1851).

Olimpia lui ouvre alors les portes de son salon et de son monde intellectuel. Olimpia a consacré une description à son amie dans son Journal :

Non di avvenenza per contro, ma piacente, i grandi occhi lampeggianti rivelando una mente vasta e un'anima ardente. Agata Sofia Sassernò era a sua volta un tipo di bontà e di doti casalinghe vereconde. Anima di poeta, macerata dalla lotta giornaliera contro le dure realtà della vita, di lei proprio può dirsi che la lama struggesse il fodero⁵²⁹.

Les deux femmes se lient rapidement d'amitié. C'est aussi au salon d'Olimpia et par son intermédiaire, qu'Agathe-Sophie rencontre Luigi Cibrario et l'avocat Massimo Mautino. Elle se lie aussi avec la turinoise Matilde Joannini à qui elle dédie *La poesia* écrite en 1839. Proche également de Silvio Pellico, qu'elle a déjà rencontré par l'intermédiaire de la comtesse Masino de Mombello, mais qu'elle retrouve au salon. Agathe-Sophie n'a jamais été mariée, elle doit travailler pour vivre. Elle collabore ainsi dès 1857, à des revues, almanach, et des étrennes poétiques⁵³⁰, et continue d'être une femme de lettres, encouragée par Olimpia. Tout comme son amie, elle est « *animée par une pensée libérale* »⁵³¹. Elle s'intéresse au romantisme⁵³². À Turin, Agathe-Sophie s'entoure donc d'amis « *fidati colti intelligenti, donando loro la sua ricchezza di entusiasmi e di affetti. La musica, l'arte, i fiori, i bambini, la natura, le antiche storie e le leggende piemontesi, e nizzarde* »⁵³³. Les deux amies, ont entretenu une longue correspondance restée encore inédite. Il existe des extraits de cette correspondance dans le Journal. En effet, les lettres échangées sont en possession de la famille Savio et quelques-unes sont présentes dans les fonds d'archives. Il existe un fonds Savio au Musée du Risorgimento de Turin, et un fonds Savio dans la province de Coni mentionné par Maurice Mauviel, auteur de recherches sur les écrivains

⁵²⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.186-187.

⁵³⁰ Patricia Carlier, *L'écriture romantique féminine au milieu du XIX^e siècle : Agathe-Sophie Sassernò, poétesse niçoise (1810-1860)*, Mémoire, Nice : Université de Nice, 2000, p.32.

⁵³¹ Patricia Carlier, *op. cit.*, p.67.

⁵³² Giovanni Giuseppe Amoretti, « Una poetessa romantica tra Francia e Italia : Agathe-Sophie Sasserno », *Versants*, n°31,1997, p.64.

⁵³³ Maria-Adriana Prolo, *Introduzione alle Poesie di Agata Sofia Sasserno*, Milan : Treves, 1937, p.10.

franco-italiens⁵³⁴. Grâce à ces extraits, nous pouvons voir qu'ils sont un moyen d'avoir des informations sur une époque, un exemple d'une amitié entre deux femmes, et une vitrine des relations franco-piémontaises. Il s'agit d'une amitié sincère entre deux femmes, l'une du Piémont, et l'autre de l'ancien comté de Nice. Olimpia semble avoir saisi l'idéalisme d'une Agathe-Sophie à la santé fragile, devenant sa confidente, et sa sœur, comme la qualifiait cette dernière⁵³⁵. Leur amitié permet de mettre en évidence les liens étroits que pouvait tisser Olimpia avec son cercle. Cependant, la totalité des correspondances n'a pas été transmises par Olimpia et reste donc à explorer. Nous pourrions y retrouver leur formation de culture française, leur filon monarchique commun, et leur patriotisme. C'est à Olimpia qu'elle affirme vouloir mourir en tant qu'italienne dans une lettre datée du 6 juin 1860 : « Adieu, et écris-moi vite, car sans cela ta lettre ne me retrouvera plus dans le monde. Surtout, je t'en prie, occupe-toi sans retard de ma nationalité ; je tiens beaucoup à mourir italienne »⁵³⁶. Agathe-Sophie a dédié certaines de ses poésies à Olimpia⁵³⁷. Inversement, c'est Olimpia qui fait republier dans un article pour la *Gazzetta Piemontese*, l'hommage rédigé par Agathe Sophie à la duchesse de Gênes en l'honneur de ses noces avec Ferdinand de Savoie⁵³⁸. Olimpia a réalisé la biographie de son amie sur la revue *La donna e la famiglia* en 1859. Leur correspondance était donc une occasion de partager leurs idées et visions du monde, leurs écrits et de s'encourager. Agathe-Sophie Sassernò a une double culture, sans jamais avoir eu la reconnaissance d'auteure romantique. Son patriotisme italien a donc pu la faire tomber dans l'oubli⁵³⁹. À travers Olimpia, son salon et les liens franco-piémontais, il s'agit aussi de redécouvrir des auteurs oubliés comme Agathe-Sophie. Elle qui écrit en français.

Agathe-Sophie Sasserno est aussi une patriote. Bien que de nationalité française, elle se prononce en faveur du maintien de Nice dans le royaume. L'exploration de leur

⁵³⁴ Maurice Mauviel, « Dossier Clémentine de Como. Troisième partie femmes de lettres à Turin et à Nice », no.83, Disponible sur : [https://www.maurice-mauviel.fr/wa_files/publication30.pdf].

⁵³⁵ Patricia Carlier, *L'écriture romantique féminine au milieu du XIX^e siècle : Agathe-Sophie Sassernò, poétesse niçoise (1810-1860)*, Mémoire, Nice : Université de Nice, 2000, p.31.

⁵³⁶ Giovanni Amoretti, « Una poetessa romantica tra Francia e Italia: Agathe Sophie Sasserno », *Versants* n°31, 1997, p.64.

⁵³⁷ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.188-189.

⁵³⁸ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. I, p.195-196.

⁵³⁹ Patricia Carlier, *op. cit.*, p.142-143.

correspondance laisserait supposer une nouvelle immersion cette fois dans leurs vies, leurs ressentis personnels et leurs réactions aux événements politiques. Elle permettrait d'ouvrir une nouvelle perspective dans l'étude des relations franco-piémontaises à travers l'amitié et le point de vue de deux femmes. De la même manière, nous pouvons supposer que leurs échanges contiennent des détails sur Agathe-Sophie qui n'a pas tenu de journal et des faits qui ne sont pas mentionnés dans les volumes édités du « *Diario* » d'Olimpia.

c) L'amorce du déclin du salon avec la Convention de 1864

Lorsque le royaume d'Italie est proclamé en 1861, Turin est choisie comme capitale. Elle abrite alors le siège du parlement italien et parvient à préserver un temps l'effervescence intellectuelle. Cependant, la Convention de 1864 acte le déplacement de la capitale à Florence. Cette événement politique marque un double coup d'arrêt. Le premier est celui général d'une capitale qui devient une ville. Turin perd en attractivité. Le second concerne le salon d'Olimpia. Nous avons vu que le salon suivait les événements historiques, ainsi il est directement concerné. C'est aussi pour cette raison que de nombreux historiens marquent l'année 1864 comme la fin du cycle turinois. Il s'agit d'un ensemble de décisions qui ont donné lieu à une perte de popularité du roi. En effet, il est tenu pour responsable par une grande partie de la société turinoise, dont l'aristocratie qui lui reproche d'avoir été influencé par Napoléon III. Olimpia décrit dans son Journal le fiasco d'une fête qui se voulait fédératrice par le roi. En ce qui concerne les relations intellectuelles entre la France et le Piémont, elles sont fragilisées. Néanmoins, les corps diplomatiques respectifs continuent d'être présents. De manière générale, c'est l'ensemble du rayonnement intellectuel de Turin et de sa société qui diminue. Elle n'est désormais plus qu'une simple ville⁵⁴⁰. Ces décisions politiques précipitent des changements sociaux. La place de l'aristocratie diminue définitivement au profit de la classe émergente bourgeoise. Cette

⁵⁴⁰ En 1864, le maire de la ville de Turin était le marquis Emmanuel Luserna de Rorà (1815-1873) élu entre 1862 à 1865. Lorsque la nouvelle du déplacement de la capitale se répand, des manifestations spontanées ont lieu Place San Carlo devant le siège de la préfecture. Elles sont suivies d'une répression. Olimpia évoque vingt-quatre victimes. (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.123). Les données s font état d'une cinquantaine victimes (Disponible sur : <https://www.museotorino.it/view/s/fd77e2bd5d5e44e492314b0cc1e8d549>).

dernière saisit les opportunités liées au Risorgimento et accède à des hautes sphères politiques⁵⁴¹. Ainsi, de nombreux hommes politiques, qui fréquentaient le salon turinois d'Olimpia, se déplacent à Florence. La société intellectuelle n'est plus celle d'avant. L'Unité accomplie, les esprits sont désormais concentrés sur de nouvelles perspectives. En France, on peut constater aussi des changements comme la nomination de Thouvenel au ministère des affaires étrangères. Beaucoup des personnalités du salon d'Olimpia sont désormais à des postes politiques différents. Dans le panorama des salonnières turinoises, Olimpia elle continue de faire une certaine exception. Son patriotisme et attachement à la monarchie la poussent à refuser de quitter Turin et toujours à soutenir la monarchie⁵⁴². Les salonnières piémontaises sont moins nombreuses : « Quell'altezza centinaia delle nostre conoscenze, in gran parte persone care, e non mai più viste da che Torino aveva cessato di essere capitale. »⁵⁴³. Olimpia est présente à des inaugurations, comme celle du Mont Cenis en 1870 du Mont Cenis. Elle y rencontre le Général Lesseps avec qui elle échange au sujet du canal de Suez : « Alle frutta parlano alcuni ministri dell'una e dell'altra nazione. Parla il signor di Lesseps, e dice che la perforazione delle Alpi è un fatto magno, che non trova riscontri nella storia che con quello dell'istmo di Suez. »⁵⁴⁴. Olimpia a toujours maintenu ses liens, malgré la dégradation des relations diplomatiques liées à la Convention de 1864. Alors que la défiance vis-à-vis de la France grandit au Piémont où la Convention est vue comme une trahison, Olimpia prend conscience des événements français. Elle décrit le Ministre Ollivier, exilé en Italie jusqu'en 1873, rend compte de l'année 1871 à travers la Commune de Paris. Un parallèle en France où « *il conte Panissera narrò a sua volta di aver fatto allora le più vive condoglianze al Console di Francia in Torino per gli orrori della Comune* »⁵⁴⁵.

⁵⁴¹ Beaucoup d'élus sont issus de la bourgeoisie.

⁵⁴² Elle soutient le roi qui est critiqué pour son déplacement à Florence quelques mois après la répression, en février 1865. Elle montre son désaccord avec les élites de la ville : « Teste leggere dell'aristocrazia, con a capo il conte de Cardenas, il marchese San Marzano, il conte Brondelli, il Bertetti, il conte Cavalchini Garofoli, e altre teste del mondo elegante » (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.126).

⁵⁴³ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.239.

⁵⁴⁴ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.238.

⁵⁴⁵ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.241.

Elle passe aussi du temps à Millerose. Elle y reçoit ses amis proches⁵⁴⁶. Elle accueille aussi Emilia Peruzzi⁵⁴⁷, et reçoit le sacerdote Giovanni Bosco. Cependant, la fréquence de ses récits quotidiens diminue, de même que les fréquences de son salon, et plus généralement des personnes qui viennent lui rendre visite. Elle reçoit également l'historienne Étéocle Lorini. Celle-ci décrit a rédigé un essai sur Olimpia dans le cadre d'une conférence commémorative sur le Risorgimento en 1889. C'est aussi à cette période qu'elle se consacre à des écrits de réflexions sociologiques. Avec la mort de son mari en avril 1865, elle met de côté les événements publics pour l'écriture plus personnelle. Néanmoins, elle poursuit son rôle d'active témoin de son siècle. Raffaello Ricci rapporte une publication prévue avec Gino Capponi⁵⁴⁸ qui devait s'intituler « *Antica e moderna educazione* », mais la mort de ce dernier n'a pas permis de concrétiser le projet. Sa rencontre avec Gino Capponi est cependant positive puisqu'elle lui permet d'effectuer des déplacements ponctuels à Florence⁵⁴⁹. En effet, Olimpia se déplace davantage après l'Unité. Elle part pour Milan en avril 1861 sur invitation de son ami Tullio Dandolo. Elle y rencontre des littéraires milanais comme Giulio Carcano, Emery Coen qui écrit en français ou encore Aleardo Aleardi. Olimpia a pu également s'entretenir avec Alessandro Manzoni, comme elle le mentionne dans son journal⁵⁵⁰. Olimpia en profite pour voyager à travers l'Italie⁵⁵¹. Avec le déplacement de la capitale c'est toute une période d'effusion qui s'arrête : « Le occasioni mondane si riducevano alle nozze di reali o ai funerali di illustri personaggi, come quelli dello scienziato Lagrange »⁵⁵². Olimpia s'occupe à récolter des objets en lien avec ses fils

⁵⁴⁶ Étéocle Lorini, *La Baronessa Olimpia Savio Rossi : Conferenza commemorativa 1889*, Turin : Tipografia Operaia, 1890, p.23-24.

⁵⁴⁷ Emilia Peruzzi (1827 – 1900).

⁵⁴⁸ Gino Capponi (1792-1876).

⁵⁴⁹ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.136-137.

⁵⁵⁰ Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol II, p.108.

⁵⁵¹ « È lei che viaggi, sola, per assister figli e parenti malati o per fare visita ad amici » (M. Alessandra Marcellan, *op. cit.* ,p.9-10).

⁵⁵² Federico Navire, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.324.

et à rédiger des essais non publiés, comme des livres autour de Garibaldi tout en continuant de se tenir informée des tendances⁵⁵³.

De nombreux témoignages attestent d'une fin de vie sereine. Les dernières années de sa vie qui sont racontées par Adele dans la lettre adressée à Grazia Mancini di Burolo du 3 décembre 1889 :

La mia adorata Mamma da sei mesi mi scemava a vista, da sei mesi la spiavo ora per ora, giorno e notte, fin a portarla qui, luogo bello a lei caro da 30 anni e nella cui pura brezza montana si sperano miracoli. Malgrado quel patire che ci straziava (dolori crudeli d'uno stomaco che esigeva imperioso e pur rifiutava violento qualsiasi cibo) malgrado quel soffrire senza remissione, ci lusingammo di serbarla altri 6 mesi almeno, e si progettò di Nizza e di Roma; Roma, Roma accarezzavo io, pensando a non so che balsamo dei tuoi occhi dolci! Una febbre bronchiale, in poche ore, può dirsi, troncò ogni nostra idea e quel suo spasimo angoscioso. Vuoi credere che quando l'ebbi ricomposta nell'abituale eleganza dei suoi pizzi, della sua veste nera, su quel lettone antico tutto fiori, tornata bella della sua prima bellezza, calde mani sottili, trasparenti come di giovane donna, con quel sorriso di pace che la trasfigurava tutta, vuoi credere, che il mio non fu dolore, ma sollievo. Non soffriva più, non soffriva più!... e mi doveva bastare, allora. Ora poi, dopo un mese d'invincibile stanchezza fisica e d'atonie morale, mi sveglio come d'un sonno⁵⁵⁴.

En plus de sa personnalité, son salon, et sa place dans les relations avec la France, l'élément marquant de sa vie reste à jamais la perte consécutive de ses deux fils :

La cara mia, per esempio, pur conservando una lucidità meravigliosa per le cose di fatto, nominava continuo e si preoccupava come in camera del confort di persone amiche morte da 40 anni. I suoi due artiglieri, poi, mio padre, due suoi fratelli, li interpellava a sorreggerla con noi. E ti ripeto, la sua lucidità di mente, il suo interesse alle cose della vita, la sua operosità caratteristica furono meravigliose fino all'ultimo⁵⁵⁵.

⁵⁵³ Elle reçut des lettres de ses amies à Florence dont : Isabelle Franson, la marquise Dora d'Istria, la comtesse Masetti et sa fille la marquise Durazzo Pallavicini. Puis, Olimpia se rendit à Florence en 1879 (elle passa également par Rome rendant visite à la princesse Orsini et la duchesse Torlonia).

⁵⁵⁴ Maria Alessandra Marcellan, *op. cit.*, Lecce : Mario Congedo Editore, 2018, p.10.

⁵⁵⁵ Maria Alessandra Marcellan, *op. cit.*, Lecce : Mario Congedo Editore, 2018, p.10.

Quelques jours avant sa mort, elle a pris le soin de rédiger sur son testament une longue lettre « *di cuore alla Regina* » comme l'explique Adele⁵⁵⁶. Cette dernière accompagne sa mère au Castello Basso propriété de Cesarina Pasta (épouse du frère d'Olimpia) situé à côté de l'église de Burolo. Elle y meurt le 1^{er} novembre 1889. Le 2 novembre 1889, la mort de la baronne Olimpia Savio, est annoncée à Turin. Le théologien Luigi Biginelli publie dans l'*Ateneo Religioso* de novembre 1889, dont il est le propriétaire et le directeur, la nécrologie d'Olimpia. Un article est également rédigé sur la *Nouvelle Revue Internationale* de Paris le 15 novembre 1889, symbole des liens entre le Piémont et la France qu'incarnait Olimpia Savio⁵⁵⁷.

⁵⁵⁶ Elle connaissait personnellement la reine consort Marguerite de Savoie. Elle l'a rencontrée au cours de l'inauguration de l' « *Istituto per le figlie dei militari morti in battaglia* », et fut invitée à Monza. (Raffaello Ricci, *op. cit.*, vol. II, p.182-195). Elle fut en correspondance avec la reine de manière continue comme l'explique Adele Savio dans sa lettre à Grazia Mancini di Burolo le 3 décembre 1889.

⁵⁵⁷ Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio (1^e éd.)*, Milan : Fratelli Treves, 1911, « Notes de l'auteur », vol. II, p.276.

di un ospizio dei poveri, il grandioso monumento creato da sè stesso, di cui egli starà d'oggi in poi a rendere più gradito l'ingresso. Tutti gli oratori furono applauditissimi.

NECROLOGIO.

Il 2 novembre, giorno dei morti, si spegneva a Burolo Canavese la vita tutta d'opera e di dolori di una antica nostra conoscenza ed abbonata, **Olimpia Savio-Rossi baronessa di Bernstiel**. Donna di alti sensi e di ampia coltura, lascia numerosi scritti, nei quali lo sviluppo delle idee è mirabilmente secondato dalla squisitezza della forma, dalla purità della lingua. Riassunse in un fascicolo il vasto tema trattato da Nicolas, sulla filosofia del cristianesimo; fece seguire a questo, nella *Nuova Antologia*, un raffronto fra le donne italiane e le inglesi, uno studio su *l'antica e moderna educazione*; oltre a ciò: poesie, racconti, saggi critici, cenni necrologici, articoli diversi. Lascia inedito un lavoro di lena, nel quale rivivono i suoi due figli dalla culla alla tomba, opera ricca di preziose notizie, importanti documenti, palpitante di care, dolorose, gloriosissime memorie, che comprendono un periodo di cinque lustri, dal 1847 al 1870.

Figure 8 Extrait de la nécrologie d'Olimpia Savio, Ateneo religioso scientifico letterario, [Disponibile en ligne], n°1042, Turin, 1889.

L' ATENE O

Nel periodo segnalato, in cui Torino fu capitale d'Italia, ella raccolse e tenne intorno a sè nelle sue sale le più illustri notabilità nelle arti, nelle lettere e nelle scienze. Valorosa nell'animo, seppe con antica energia sopportare le lotte ed i dolori, che non mancarono anche negli ultimi anni di sua vita, e farsi sostegno nella desolazione altrui. Di profondi e larghi sensi cristiani, si sparse con ammirabile serenità, placida, rassegnata,

Perro
o
-
Pr

U SIBIO. ATENA LA QUIN DI CIG.

Al figlio Barone Federico, Procuratore del Re a Catanzaro, e alla figlia Adele, degnissimi di tal madre, le nostre più vive e cordiali condoglianze.

SCIENZE FISICHE

Congresso meteorologico di Parigi.

Il Congresso meteorologico internazionale, cominciò il 19 settembre e finì il 25. Esso riuscì egregiamente con soddisfazione di tutti e con vantaggio della scienza. Vi presero parte meteorologi di ogni nazione di Europa, Asia ed America, e tra questi erano molti capi di istituti meteorologici governativi. La Società Meteorologica Italiana vi era largamente rappresentata.

A presidente fu eletto il signor Renon decano dei meteorologi francesi, ed a vice presidenti: Bilwiller per la Svizzera,

DA L. 00
rimbor
delle 5
5 mag
con De
1889).

sono
e pagabili
1

SOT
pel collo
1° gennai
al prezzo
pagabili

CONCLUSION

Cette étude a détaillé les relations intellectuelles entre deux États, la France et le Piémont, à travers l'espace singulier du salon. Le choix s'est porté sur le salon d'Olimpia Savio, car il entre pleinement dans le XIX^e siècle. Le salon d'Olimpia est un salon moderne, à l'image de sa salonnière, et très fréquenté. Ainsi, nous avons pu voir qu'il touche à tous les éléments du XIX^e siècle. Par son critère bourgeois-moderé, il est un salon du Risorgimento. Par son éclectisme, il s'insère dans les nouvelles pratiques intellectuelles qui accompagnent ce siècle. Par ces deux éléments associés à l'ancienneté des liaisons entre la France et le Piémont, à la proximité des intellectuels qui se retrouvaient dans des lieux dédiés, et à la présence de participants en lien avec les deux états, il est un salon qui s'inscrit dans les relations franco-piémontaises. Il est un promoteur qui devient un acteur des relations intellectuelles entre la France et le Piémont.

Afin d'introduire toutes les particularités du salon d'Olimpia Savio, ce mémoire a entendu souligner celles du Piémont, de sa monarchie à sa capitale turinoise. Dans la première partie, nous avons pu décrire le royaume de Piémont-Sardaigne et de Turin à travers une approche générale. Il s'agissait de cerner les institutions du royaume, la monarchie de Savoie afin de contextualiser également les rapports politiques entretenus avec la France, pour arriver à ceux intellectuels exercés à travers des personnes et des lieux. Ainsi, il s'agissait de se plonger davantage à l'intérieur du royaume, dans l'organisation de sa société, dans ses lieux intellectuels, mais également dans ses salons. À cette intellectualité générale de Turin, s'ajoutent donc des éléments politiques. La période traitée dans ce mémoire est aussi celle du Risorgimento. Nous avons pu voir que le Risorgimento a été le noyau autour duquel se sont agrégés les éléments évoqués. Le Risorgimento a amené des nouvelles problématiques qui ont ensuite été reprises par des mesures politiques concrètes soit conservatistes soit réformistes. Il a apporté avec lui, dans un jeu d'interactions, des revendications libérales au sein de la société, qui ont été accompagnées d'une ouverture vers l'extérieur et d'une reconnaissance au niveau international, dont Turin était la vitrine. On peut donc constater ici que sans le Risorgimento, le royaume de Piémont-Sardaigne n'aurait probablement pas favorisé les réformes et construit l'attractivité intellectuelle de Turin, ni attirait les étrangers. De ce fait, sans la perspective de l'Unité, les questions soulevées autour des nouvelles pratiques de sociabilité n'auraient pas existé non plus. Enfin,

sans la force d'attraction des idées nationales, et l'implication patriotique des piémontais, comme celle des étrangers très actifs une fois arrivés au Piémont, le rapprochement avec la France aurait nécessairement été différent. Il est également important de souligner dans cette étude les effets parfois contrastés et pondérés, à la fois des réformes entreprises par le royaume, et de son ouverture. En effet, si nous avons pu constater des pratiques nouvelles qui ont touché l'intellectualité, les classes sociales et la construction d'une capitale autour de l'idée de « *Mecca* » culturelle, cela a été réalisé au prix de quelques paradoxes sur l'ensemble de l'arc 1848-1864. Le premier tient à un essor qui a touché essentiellement la capitale turinoise au détriment des périphéries et provinces piémontaises. Cela a davantage accentué les différences sociales, celles de genres, et a dégagé un clivage villes et campagnes. Le second rejoint le premier dans la mesure où la construction de l'attractivité de Turin a eu un effet positif sur les lieux avec de nouveaux théâtres, l'intellectualisation des cafés et des places, et le vivier éditorial, cependant ces lieux sont restés des lieux de reproduction des codes de la société. Nous avons vu à travers l'exemple des théâtres que leur organisation correspondait point par point à celle de la société. On y retrouvait la disposition du public selon leur rang social, voire parfois des théâtres réservés à l'aristocratie. Ces irrégularités ont amené des personnalités comme Olimpia Savio à annexer la répartition du public dans le théâtre qu'elle fréquentait à l'intérieur de son Journal⁵⁵⁸. C'est ainsi que les Piémontais, les étrangers qui arrivaient à Turin, les exilés en provenance d'autres régions de la péninsule, comme les Français, ont pu en faire l'expérience. De la même manière, les étrangers ont fait l'objet de contrôles de la part des institutions et leur accueil n'a pas été l'évidence souhaitée. Ainsi, les lieux intellectuels ont continué de reproduire la société à une échelle plus réduite tout en s'inscrivant dans une volonté de modernité.

Comme nous avons pu le voir, les salons étaient des lieux d'échanges intellectuels et culturels. La présence des étrangers dans le salon n'avait pas initialement de volonté politique. Cela s'est constitué au fur et à mesure avec l'année 1848 et en parallèle de l'accélération des réformes et du processus d'Unité de l'Italie. Plus l'éventualité de l'Unité approchait, plus les salons semblaient prendre une tournure très intellectuelle qui leur était propre, s'éloignant du modèle français des siècles précédents. De manière générale, la

⁵⁵⁸ *Cfr.* Figure 1 [Table des illustrations].

présence d'étrangers dans un salon témoignait du caractère libéral de celui-ci et de son ouverture. Les salons, qui sont devenus des lieux très fréquentés, devaient cette expansion à la fréquentation, et aux aspirations libérales des salonnières piémontaises. Tout d'abord, nous avons pu voir qu'il s'agissait de prendre certains éléments du modèle français comme le goût de la conversation pour s'éloigner des salons aristocratiques et être moins exclusifs. Puis, ce processus a permis une ouverture aux autres classes sociales afin de devenir des lieux de réponses à un besoin précis de la société.

Nous avons appréhendé l'insertion du salon d'Olimpia Savio dans les liens entre la France et le Piémont par l'analyse des participants français et des processus de promotion, ainsi que de création de liens intellectuels, du salon. En effet, nous avons pu constater que ces liens sont le résultat des personnes qui les créent, et les entretiennent de nature ensuite à pouvoir constituer un véritable réseau. Les réunions du salon ont attiré des assidus qui diffusaient le salon auprès de leur propre cercle, jusqu'à arriver à la connaissance d'intellectuels français de passage comme résidents, qui ont fini par l'intégrer dans leurs pratiques. Par ces processus le salon a donc directement participé à la création de liens entre les deux États. Il s'insère dans l'héritage de liens culturels anciens puisqu'Olimpia Savio possédait une culture française, dans des pratiques intellectuelles communes portées d'abord en héritage par les élites aristocratiques puis prolongées par la bourgeoisie dont faisait partie Olimpia.

Nous avons constaté qu'étudier un salon dans tout ce qu'il peut avoir d'international c'est aussi mettre en avant des personnalités féminines à travers la fonction de salonnières. Ainsi, la personnalité d'Olimpia Savio a été au centre de cette analyse. Il n'a pas été nécessaire de le souligner davantage, tant Olimpia Savio semblait catalyser l'attention. Si le salon a eu un rôle considérable, il n'aurait pas vu le jour sans sa salonnière. Il était donc important de rappeler la place des femmes dans cette société aristocratique piémontaise. Le tour d'horizon et l'analyse du rôle des femmes ont permis de mieux comprendre dans quelles conditions Olimpia Savio a ouvert son salon. Cette étude a été réalisée à travers le travail d'écriture d'Olimpia, que l'implication de son dernier fils, Federico, a accompagné. C'est grâce à la publication des *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* en deux volumes par Raffaello Ricci en 1911, que le monde intellectuel d'Olimpia Savio a pu s'ouvrir à nous. De ce fait, nous avons pu y voir des extraits de la gigantesque fresque qu'elle a réalisée des membres de sa famille, aux monarques de Savoie, en passant par ses plus fidèles participants

et amis. Olimpia Savio était une femme turinoise de son époque, mère de quatre enfants, et une salonnière. Elle était aussi une femme de lettres et une patriote. Elle a su saisir la portée d'un lieu comme son salon dans le Risorgimento et dans les liens avec la France, raison pour laquelle nous avons d'abord étudié son statut de femme afin d'analyser sa propre production intellectuelle. En tant qu'observatrice de l'Histoire, Olimpia nous a offert des anecdotes historiques sur les relations franco-piémontaises. En tant que vraie protagoniste elle a tenu un salon bourgeois, modéré et patriotique qui a construit sa renommée auprès des Piémontais et des Français. Ainsi, dans le cadre des liens franco-piémontais, le choix d'Olimpia était évident. Elle avait une formation française et n'était pas une aristocrate, ce qui laissait davantage de perspectives d'analyses. De plus, nous avons constaté sa capacité à créer des liens. Ces éléments lui ont permis de tenir le salon où se réunissait « *l'intelligentia* » turinoise et française. C'est aussi à travers l'examen de sa vie que nous avons saisi comment elle a pu constituer son salon et son cercle de fidèles participants et amis. En ce sens, Olimpia entre dans la modernité car elle a dépassé les frontières du Piémont. Par sa compréhension de son époque, elle a su en saisir les enjeux. De la même manière, le Risorgimento a eu une influence sur Olimpia Savio. Premièrement, il a causé la perte de ses deux fils. Dans un second temps, il lui a donné l'idée de son Journal et de son salon. Néanmoins, il s'agissait également de souligner toute la subjectivité des descriptions du Journal d'Olimpia. Si ce dernier est la source la plus directe pour ce mémoire, il reste une source personnelle. Ainsi, il convenait de rappeler tout au long de la seconde partie le caractère privé des descriptions des participants au salon. Cela a aussi permis d'identifier les relations d'amitié entretenues par Olimpia avec des Français.

Nous pouvons désormais affirmer que les relations franco-piémontaises s'inscrivent dans ce cadre général. Elles ont été favorisées par trois formes de mécanismes : les politiques de rapprochements de la part des gouvernements du royaume de Piémont-Sardaigne et de la République puis de l'Empire français, les réformes institutionnelles autour de la concession du Statut Albertin (1848) qui ont permis une croissance culturelle de la capitale, l'essor des lieux intellectuels et l'arrivée d'étrangers dont les Français, et enfin les nouvelles formes de collaborations politiques-intellectuelles fondées sur la proximité des élites, les réseaux d'échanges, ou encore l'occupation de fonctions étatiques sur les territoires respectifs du Piémont et de la France. Il nous semble pouvoir dire que les liens intellectuels franco-piémontais du XIX^e siècle s'inscrivent dans une continuité des

siècles précédents, tout en apportant des changements et des nouvelles problématiques. Cela a donné des similitudes entre les deux États, sans équivalence sur la période. Néanmoins, il s'agit de comprendre que les liens intellectuels entre la France et le Piémont n'ont pas toujours été sur la même ligne, des déséquilibres ont ainsi pu être constatés, notamment à travers des décisions politiques mal perçues à l'image de la Convention de 1864. Les liens sont le résultat de conquêtes, de frictions, et d'animosités politiques, de présence française sur la péninsule qui ont nécessairement eu un impact parfois positif comme négatif sur les codes et coutumes des populations. Nous avons donc pu attester à travers ce mémoire de l'existence d'institutions politiques piémontaises qui se sont dirigées vers la France lorsque le contexte s'y prête, d'une société piémontaise en lien étroit avec celle française par l'utilisation de la langue française à la cour. Le constat est aussi celui de lieux de formation intellectuelle qui témoignaient une reconnaissance commune de leurs scientifiques et d'un ensemble de lieux de sociabilité comptant une très vaste présence française. Nous avons souligné que les Piémontais ont parfois fait le choix inverse. C'est par la confrontation avec la France que le Piémont a aussi développé ses propres pratiques et a pu faire le choix de se détacher de certains modèles français de sociabilité encore en vogue au XIX^e siècle. Nous avons aussi montré que le salon est un lieu à part entière de création de liens entre deux États. Sa nature même en fait un cadre davantage intimiste que les autres lieux de sociabilité ne permettaient pas.

Enfin à travers ces observations, nous sommes dans la possibilité de conclure que le salon d'Olimpia était un lieu où se tissaient des liens intellectuels entre la France et le Piémont. Le découpage schématique du salon, de son emplacement géographique, de son orientation politique à la présence d'intellectuels et intellectuelles du domaine des lettres, des sciences ou des arts, a permis de déceler des éléments du vaste réseau qu'abritaient les relations franco-piémontaises du XIX^e siècle. Le fait que de nombreux intellectuels français se rendent au salon d'Olimpia, témoigne d'une adhésion réciproque entre Piémontais et Français. On peut considérer que le Piémont était donc accueillant aux yeux des Français qui s'y sentaient chez eux.

Nous pouvons également conclure que l'étude des participants piémontais qui occupaient des fonctions politiques en France, des exilés politiques arrivés au Piémont, ou encore des femmes, à contribuer à identifier les trois mécanismes d'entrelacement entre les deux États frontaliers. De la même manière, les liens d'amitié nés à la fois au salon entre

les Piémontais et les Français, et entretenus par Olimpia elle-même constituent l'exemple parfait du caractère stable des liens créés sous la tutelle du salon *a contrario* d'une instabilité des liens politiques et diplomatiques qui a pu être constatée au cours du siècle. Par son statut privilégié auprès des Français et les liens étroits et sincères autour d'amitiés créées, Olimpia a contribué à rendre hommage à des intellectuels français parfois oubliés qui, grâce au choix d'accueillir une présence étrangère, ont pu être connus ou redécouverts. Ainsi, l'amitié entre Olimpia Savio et Agathe Sophie Sasserno, mais aussi la présence du poète François Ponsard, ont fait l'objet des descriptions soignées de la part d'Olimpia qui ont été aujourd'hui relues. De ce fait, nous pouvons suggérer que l'amitié entre les deux femmes, qui pourrait à elle seule faire l'objet d'une seconde étude, symbolise, à la fois la proximité franco-piémontaise et la volonté de ce mémoire d'entrer dans les relations intellectuelles humaines, ponctuée par une correspondance inédite qui permettrait d'en apprendre encore davantage sur la complexité des relations franco-piémontaises.

Dès lors, nous pouvons aussi effleurer l'idée d'un salon et d'une Olimpia Savio comme des fenêtres sur le Risorgimento, le patriotisme féminin, et la féminisation des lieux intellectuels. Les salons étaient des institutions tenues par des femmes, elles y étaient décisionnaires et avaient plusieurs attributions. À travers les salons, les femmes se substituaient aux rôles diplomatiques des hommes, elles étaient des intermédiaires informels de la diplomatie mais surtout elles créaient, là où la politique pouvait échouer, des liens entre le Piémont et la France.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

BERTRAND Gilles, FRETIGNÉ Jean-Yves, GIACONE Alessandro, *La France et l'Italie – Histoire de deux nations sœurs*, Armand Colin, 2016, 464 p.

BERTOLOTTI Davide, *Descrizione di Torino*, Turin, Giuseppe Pomba Editore, 1840, 472 p.

CARDOZA Anthony, *Patrizi in un mondo plebeo. La nobiltà piemontese nell'Italia liberale*, Saggi Donzelli, 1999, 263 p.

CAVICCHIOLI Silvia, «*Donne a Torino negli anni del Risorgimento*» in: Fondazione Cosso (ed.) *Protagoniste dimenticate. Le donne nel Risorgimento piemontese*, Turin, Daniele Piazza Editore, 2011, p.17-30.

CAVICCHIOLI Silvia, «*I luoghi della Cultura nella Torino di Cavour*» in: Sergio Luzzato, Gabriele Pedullà, Domenico Scarpa (dir.), *Atlante della letteratura italiana: Dal Romanticismo a oggi* (Vol. III), Turin, Einaudi, 2012, p.228-243.

GUARRIGUES Jean, LACOMBRAGE Philipe, *La France au XIX^e siècle (1814 – 1914)*, Armand Colin, 2011, 264 p.

NAVIRE Federico, *Torino come centro di sviluppo culturale : un contributo agli studi della civiltà italiana*, Peter Lang, 2009, p.273-397

PECOUT Gilles, *Naissance de l'Italie contemporaine 1770-2002*, Paris, Nathan Université, 1997, 399 p.

PIERONI BORTOLOTTI Franca, *Alle origini del movimento femminile in Italia 1848-1892*, Turin, Einaudi, 1975, 298 p.

SORBA Carlotta, *Teatri, l'Italia nel melodramma nell'età del Risorgimento*, Bologne, Il Mulino Ricerca, 2001, 314 p.

Ouvrages Olimpia Savio

RICCI Raffaello, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* (1^e éd.), Milan : Fratelli Treves, 1911, Version numérique : New-York Library, 2008, 2 vol., 756 p.

CANNI Giovanna, MERLO, Elisa, «Olimpia Savio» in : *Atlante delle scrittrici piemontesi dell'Ottocento e del Novecento*, Turin, Edizioni SEB27, 2007, 280 p.

CARLIER Patricia, *L'écriture romantique féminine au milieu du XIX^e siècle : Agathe Sophie Sassernò, poétesse niçoise (1810-1860)*, Mémoire, Nice : Université de Nice, 2000, 158 p. (Cessole -Livre Salle de consultation, BMM TH 218)

LORINI Étéocle, *La Baronessa Olimpia Savio : conferenza commemorativa 1889*, Turin, Tipografia Operaia, 1890, 25 p.

MALDINI CHIARITO Daniela, « *Due salotti del Risorgimento* », in : Maria Luisa Betri, Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise, Marsilio, 2004. [PDF]

MARCELLAN Maria Alessandra, *Carteggio Savio-Castromediano (1859-1905)*, Lecce, Mario Congedo Editore, 2018, 475 p.

PROLO Maria Adriana, « *Introduzione alle Poesie di Agata Sofia Sasserno* », in : Agathe Sophie Sassernò, *Poesie*, Milan, Fratelli Treves, 1937, 126 p. [PDF]

SCHOR Ralph, « *Sasserno Agathe-Sophie* », in *Dictionnaire historique et biographique du comté de Nice*, volume IV de la collection « Encyclopædia Niciensis », Nice, Serre, 2002, p.350 (Fonds Cessole)

Articles

AMORETTI Giovanni-Giuseppe, « Una poetessa romantica tra Francia e Italia : Agathe-Sophie Sasserno », *Versants*, no.31, 1997, p.45-64. [PDF]

BETRI Maria Luisa, « Salotti », *Dizionario del liberalismo italiano*, Rubettino Editore, Vol. I, 2011. [PDF]

BRICE Catherine, « Monarchie, État et nation en Italie durant le Risorgimento (1831-1870) », *La Société de 1848*, no.141, 2012, p.85-100. [PDF]

BRICE Catherine, « Les exilés du Risorgimento : des acteurs à part entière ? », *Società e Europa*, no.44, 2013, p.545-553. URL : <https://journals.openedition.org/rh19/4237>

BROVELLI Ivan, « L'italophilie comme facteur d'engagement dans la seconde moitié du XIXe siècle », *Les Cahiers Sirice*, no.27, 2021, p.11-19.

URL: <https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-sirice-2021-2-page-11.htm>

CASALENA Maria Pia, « Femmes et Risorgimento: un bilan historiographique », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, no.44, 2012, p.115-125. [PDF]

DE FORT Ester, « Torino la Mecca d'Italia », *Archivio Storico della città di Torino*, 2010, p.45-75. [PDF]

DE FORT Ester, « Une fraternité difficile: exil et associationnisme dans le royaume de Sardaigne après 1848 », in : Catherine Brice, Sylvie Aprile (dir.), *Exil et fraternité en Europe au XIXe siècle*, Paris, Centre de Recherches en Histoire européenne Comparée, Éditions Bière, 2013, p.143-161. [PDF]

DE FORT Ester, « Immigration politique e clima culturale a metà Ottocento nel Regno di Sardegna » in : Lo Basso Luca (dir.), *Politica e cultura nel Risorgimento italiano*, Actes du colloque de la *Società Ligure di Storia Patria*, Gênes, 2008, p.193-223

DORNEL Laurent, DIAZ Delphine, VERMEREN Hugo, « Accueillir et expulser », in : Delphine Diaz, Sylvie Aprile (dir.), *Les Reprouvés. Sur les routes de l'exil dans l'Europe du XIXe siècle*, Paris, Éditions de La Sorbonne, 2021, p.77-97. URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03156985/document>

FOURNIER-FINOCCHIARO Laura, « Risorgimento et émancipation des femmes ». [Fichier Word]

FOURNIER-FINOCCHIARO, « Alberto M. Banti, La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita », *Laboratoire italien*, 2011. URL: <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/305>

GROPPI Angela, D'AMELIA Marina, BORELLO Benedetta, « Salotti genere ed esperienze di socialità in Italia », *Quaderni Storici*, no.120, 2005. URL: <https://www.jstor.org/stable/43779966>

IGNACE Anne-Claire, « Le mythe de la régénération italienne », *La vie des idées*, 2011, p.1-7. [PDF]

MAUVIEL Maurice, « Nice et l'Italie ou les singulières conséquences de l'amnésie historique qui suivi l'annexion du 24 mars 1860 », *Textes oubliés, rares ou refoulés*, Douvres la Délivrande, 2016. 14 p. [Fichier Word]

MAUVIEL Maurice, « Dossier Clémentine de Como. Troisième partie femmes de lettres à Turin et à Nice », no.83, 7 p., URL : [\[https://www.maurice-mauviel.fr/wa_files/publication30.pdf\]](https://www.maurice-mauviel.fr/wa_files/publication30.pdf)

Sites Internet

AsilEurope, *Les circulaires ministérielles françaises sur les réfugiés étrangers (1830-1870)*, URL : <https://asileurope.huma-num.fr/wp-content/uploads/2018/05/Corpus-Circulaires-France.pdf>

Cercle de conférences de la Bibliothèque Nationale de France, *Les Français et l'Unité italienne 1848-1870*, 17/11/2017, 86 mn, URL : <https://www.bnf.fr/fr/mediatheque/les-francais-et-lunite-italienne-1848-1870>

CAVAREZZA Franco, MARCELLAN Maria Alessandra, ROCCIA Rosanna, *Millerose fu cominciamiento di un sogno*, Centro Studi Piemontesi, 9/04/2019, 68 mn, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=hqrFxxsc3wE>

DEMIER Francis, « Napoléon III et l'unification italienne », Communication pour le Musée du Risorgimento de Bologne organisée par l'*Istituzione Musei* et le *Quartiere Santo Stefano* de Bologne, 2010. URL : <http://storiaefuturo.eu/napoleon-iii-et-lunification-italienne/>

DUNOUHAUD Cécile, *Les Français et les Italiens au XIX^e siècle : histoire d'une amitié internationale*, 22/10/2019, URL : <https://www.clionautes.org/les-francais-et-les-italiens-au-xixeme-siecle-histoire-dune-amitie-politique-internationale.html>

JOUFFROY Anne, *L'unité des Italiens de 1848 à 1870 : le réveil d'un sentiment national*, 1/01/2012, 32 mn, URL : <https://www.canalacademies.com/emissions/au-fil-des-pages/lunite-des-italiens-de-1848-a-1870-le-reveil-dun-sentiment-national>

MIGLIORE Anna, *La vita delle donne nell'Ottocento*, 10/02/2021, URL : <https://www.camillocavour.com/associazione/incotri-cavouriani/la-vita-delle-donne-nellottocento/>

ROSSETTI Franca, *La Statistica al tempo dell'Unità italiana*, 11/05/2011, URL : <http://www.matematicasenzafrontiere.it/documenti2/atti11/docatti/italiano/La%20statistica.pdf>

SOLDANI Simonetta, *Il Risorgimento delle donne*, 7/05/2021, 25 mn, URL : <https://storiainpodcast.focus.it/il-risorgimento-delle-donne-di-simonetta-soldani/>

TARICONE Fiorenza, MEAZZI Barbara, *Le conferenziere : la parola femminile nello spazio pubblico*, 11/03/2022, 77 mn, URL : <https://youtu.be/PzEA3AGNsec>

TAFURO Azzurra, SODINI Elena, *Le associate : cittadinanza femminile e filantropia patriottica*, 7/02/2022, 78 mn, URL : <https://youtu.be/d7oabFixcV8>

VETRANO Manuela, « *Olimpia Savio* », Enciclopedia delle donne, URL : <http://www.enciclopediadelledonne.it/biografie/olimpia-savio/>

Bibliographie secondaire

BARBIERA Raffaello, *La principessa Cristina di Belgiojoso. I suoi amici e nemici, il suo tempo*, Saga Egmont, 2021, 464 p.

BERSEZIO Vittorio, *Il Regno di Vittorio Emmanuele II* (vol.VI), Turin- Rome, Roux, 1892 518 p.

D'IDEVILLE Henry, *Journal d'un diplomate : notes intimes pour servir à l'histoire du second empire*, Paris, Hachette, 1872, [En ligne]. Disponible sur :

[<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1070605.texteImage>]

GASQUET Martine, *Impératrices, artistes et cocottes : les femmes sur la Riviera à la Belle Époque*, Nice : Gilletta : Nice Matin, 2013 – 1 vol. 236 p. (Cessole. Salle de consultation, US 920.72 GAS)

PONCET Olivier, « Thématique : Diplomates », Centre National des Archives Nationales, 2004, Disponible sur :

[<http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/AP-pdf/AP-thematique-diplomates.pdf>]

SUPPO Joseph, *Les niçois célèbres*, 1908, p.24 (Cessole. Salle de consultation, CES br1375, Carton 41)

RESUME ITALIEN

Partendo dall’XIX secolo, in un’Italia coinvolta nel suo Risorgimento, e una Francia tra conservatorismo e volontà repubblicana, abbiamo i primi elementi di un periodo di cambiamenti politici, sociali e intellettuali. La fase più specifica che ci interessa parte dal 1848, conosciuta anche sotto l’appellazione il “Quarantotto”, importante tanto nella penisola tanto in Francia fino all’anno 1864 che corrisponde nel Regno di Sardegna, ormai incluso nel Regno d’Italia, all’anno dello spostamento della capitale da Torino a Firenze.

In base agli episodi storici che sono il sottofondo dei legami creati tra il Piemonte e la Francia che l’alleanza detta “sardo-francese” incarna. Questa tesi augura dettagliare la complessità delle relazioni tra due Stati, la Francia e il Piemonte attraverso la personalità di Olimpia Savio e il suo salotto torinese.

Naturalmente, la scelta si porta sul salotto della torinese Olimpia Savio che si inserisce pienamente nell’XIX secolo. Il salotto di Olimpia è un salotto moderno. Dalle sue caratteristiche borghese, è un salotto del Risorgimento, dal suo eclettismo, è un salotto che integra le nuove pratiche intellettuali che accompagnano il secolo. Con questi due principi associati al retaggio delle relazioni intellettuali franco-piemontesi dall’esempio del *Grand Tour*, e alla presenza di partecipanti in legame tra i due Stati, è un salotto alla doppia cultura. È un iniziatore che diventa un vero e proprio attore delle relazioni tra il Piemonte e la Francia.

L’analisi generale delle relazioni intellettuali parte da due elementi. Il primo sono le istituzioni del Regno di Sardegna con la sua monarchia di Savoia impostata dal Congresso di Vienna del 1815 per arrivare con i suoi sovrani sul Regno d’Italia proclamato il 17 marzo 1861 con un’alleanza con Napoleone III. Il secondo alla costruzione di Torino come vetrina dell’intellettualità moderna voluta dalle istituzioni piemontesi. Questa costruzione crea nuove dinamiche sociali, nuovi luoghi e nuove pratiche. Tra questi luoghi in sviluppo troviamo i cosiddetti “nuovi salotti” da donne borghesi che aspirano a distanziarsi dei salotti

aristocratici molto diffusi. Questi nuovi salotti appaiono come l'esempio perfetto di luoghi dove si creano relazioni intellettuali.

Tra questi, si muove la baronessa Olimpia Savio nata nel 1815 a Torino, sposa di un avvocato piemontese, Andrea Savio, con il quale avrà quattro figli: Alfredo, Emilio, Adele e Federico. Olimpia Savio apre il suo salotto borghese, moderato e patriotico a Torino e anche nella villa familiare di *Millerose* in periferia della capitale. Il salotto accoglie una presenza importante di intellettuali piemontesi, letterati, scienziati, artisti ma anche intellettuali che con il Risorgimento occupano incarichi politici, stranieri in provenienza di tutta la penisola tra cui i francesi. Il suo salotto diventa un luogo nel quale si intrecciano legami intellettuali tra la Francia e il Piemonte. La suddivisione tematica del salotto scelta in questa tesi parte dalla sua posizione geografica, dal suo orientamento politico, alla presenza d'intellettuali, uomini come donne, e permette di rilevare l'ampia rete che comprendevano le relazioni franco-piemontesi dell'*Ottocento*. Il fatto che numerosi intellettuali francesi si recavano nel suo salotto testimonia di un'adesione reciproca tra piemontesi e francesi. Olimpia Savio ha tenuto il suo *Diario* che è stato compilato alla domanda dell'ultimo figlio Savio, Federico, da Raffaello Ricci in due volumi intitolati *Memorie della Baronessa Olimpia Savio* (Fratelli Treves a Milano) in 1911. Possiamo pensare che Olimpia ha trasmesso al figlio la sua volontà di partecipare alla Storia sì che ha ridato vita agli scritti della madre. Con quest'azione il mondo intellettuale e i legami che intenderemo analizzare appaiono alla nostra vista e alla nostra lettura. In effetti, Olimpia ha conseguito un affresco gigante attraverso descrizioni meticolosi della sua famiglia, dei monarchi di Savoia e dei suoi amici.

Evocare le particolarità del salotto è anche sottolineare quelle del Piemonte e della sua capitale, Torino. Nella prima parte di questa tesi, intenderemo descrivere il funzionamento del Regno con la monarchia di Savoia, per contestualizzare i rapporti politici con la Francia fino ad arrivare a quelli intellettuali adoperati attraverso delle persone e dei luoghi. Si tratta di approfondire l'organizzazione della società, i luoghi di formazione intellettuali come le università e le Accademie, i luoghi di esercitazione dell'intellettualità, anche chiamata "sociabilità", tra i quali troveremo i salotti. I luoghi si sono "intellettualizzati" con dei nuovi teatri, dei caffè che hanno accolto delle riflessioni intellettuali riprese poi dai parlamentari, delle piazze che sono diventate il luogo di espressione maggiore dell'opinione pubblica, e anche la stampa sviluppata fino ad essere un vivaio per contribuire a formare le menti. A

questa intellettualità generale di Torino, si aggiungeranno elementi politici. Il periodo studiato è anche il Risorgimento. Potremo accentuare che il Risorgimento è il nucleo attorno al quale ruotano gli elementi evocati. Il Risorgimento ha portato con lui nuove problematiche che sono state riprese con delle misure politiche concrete conservatrici come riformisti tra cui lo Statuto Albertino (1848). Il Risorgimento coinvolge delle rivendicazioni liberali all'interno di una società piemontese con radici aristocratiche, che hanno permesso al Regno di aprirsi all'estero e di ottenere un riconoscimento al livello internazionale.

Però, appare anche importante sottolineare alcune dinamiche meno positive. Gli effetti possono essere contrastati. In effetti, potremo notare che Torino si è effettivamente costruita come una Mecca culturale e intellettuale, ma il procedimento è stato in contropartita di qualche paradosso. Il primo risiede in un'espansione intellettuale che in realtà ha implicato soprattutto la capitale lasciando da parte le periferie, le province e le campagne. Questo ha avuto come effetto di aumentare le disparità di classi, di generi, e ad allargare il "divario città-campagne". Il secondo si appoggia sul fatto che i luoghi sono rimasti dei luoghi di riproduzione dei codici della società almeno fino all'Unità. I teatri come il Teatro Rossini, sono l'esempi di un'organizzazione sociale mantenuta all'interno. L'organizzazione di alcuni teatri riproduceva quasi all'identico i codici sociali. Olimpia ne fa l'osservazione in un bigliettino aggiunto nel suo Diario⁵⁵⁹. I piemontesi, gli stranieri che arrivavano a Torino, o anche gli esiliati, come i francesi, hanno anche sollevato questo punto.

La tesi intende acuitizzare che senza il Risorgimento, il Regno di Sardegna non avrebbe potuto promuovere in tale modo le sue riforme neanche costruito l'attrattività intellettuale di Torino, o attratto gli stranieri. Perciò, senza la prospettiva dell'Unità, gli argomenti sollevati attorno alle nuove pratiche di sociabilità non avrebbero potuto esistere. Alla fine, senza il vigore delle aspirazioni nazionali e la dedizione patriottica dei piemontesi, come degli esuli in Piemonte, l'esito dell'avvicinamento con la Francia sarebbe stato diverso. In questo senso Olimpia Savio non avrebbe sviluppata la funzione di "mater dolorosa" del Risorgimento neanche di salottiera.

Guardare Olimpia e il salotto è anche guardare i suoi partecipanti e amici tra i quali possiamo trovare generali dell'esercito piemontese come il generale Menabrea, francese come Laetitia Solms-Bonaparte e soprattutto Agata Sofia Sassernò, o anche carteggi con

⁵⁵⁹ *Cfr.* Figure 1 [Table des illustrations].

Adolphe Thiers. Così, i legami creati nel salotto sono intrattenuti da Olimpia e rivelano un carattere di stabilità che ha potuto mancare ai legami politici tra i due Stati. Con il suo statuto privilegiato presso gli intellettuali francesi, con le sue strette amicizie, Olimpia Savio contribuisce a rendere omaggio all'intellettualità dei rapporti tra Francia e Piemonte. L'amicizia tra Olimpia Savio e Agata Sofia Sassernò è stata l'oggetto delle descrizioni accurate della salottiera che nel quadro di questa tesi sono state rilette. Dalla scelta di Olimpia di accogliere nel salotto una presenza francese, si può suggerire una partecipazione alla riscoperta di intellettuali alla doppia cultura dimenticati o sconosciuti come per esempio François Ponsard.

In questo modo, il salotto e Olimpia Savio possono essere considerati come delle vetrine dell'Ottocento, del Risorgimento, del patriottismo femminile, e di una femminilizzazione di alcuni luoghi intellettuali come i salotti. I salotti erano istituzioni tenute da donne, le donne avevano il ruolo di primo piano. Attraverso i salotti, le donne si sostituivano al ruolo politico degli uomini, assumevano un ruolo d'intermediario informale della diplomazia, ma soprattutto, creavano, nei momenti in cui la politica poteva fallire, dei legami tra il Piemonte e la Francia.

Parole chiavi: XIX secolo, Risorgimento, Regno di Sardegna, Piemonte, Francia, relazione, intellettualità, Olimpia Savio, salotto.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

| | |
|---|-----|
| Figure 1 Appendice des personnalités présentes au théâtre (1848), Memorie della Baronessa Olimpia Savio, Raffaello Ricci, Milan : Fratelli Treves, 1911, vol. I, p.19-20..... | 56 |
| Figure 2 Appendice des personnalités présentes au théâtre (1848), Raffaello Ricci, Milan : Fratelli Treves, 1911, p.19-20. | 57 |
| Figure 3 : Portrait d'Olimpia Savio Rossi par Béatrice Morgari (1858-1936), date inconnue. | 102 |
| Figure 4 Alfredo Savio, Memorie della Baronessa Olimpia Savio, Milan : Fratelli Treves, 1911, Ricci Raffaello, vol. II, Incipit..... | 120 |
| Figure 5 Emilio Savio, Memorie della Baronessa Olimpia Savio, Milan : Fratelli Treves, 1911, Ricci Raffaello, vol. II, Incipit..... | 121 |
| Figure 6 : Extrait de la lettre du 18 mai 1848 adressée par le Général Menabrea à Olimpia, Memorie della Baronessa Olimpia Savio, Raffaello Ricci, Milan : Fratelli Treves,1911, vol. I, p.126..... | 153 |
| Figure 7 : Lettre du 27 avril 1861 adressée par le Générale Giuseppe Garibaldi à Olimpia Savio, Memorie della Baronessa Olimpia Savio, Raffaello Ricci, Milan : Fratelli Treves,1911, vol. II, p.21. | 157 |
| Figure 8 Extrait de la nécrologie d'Olimpia Savio, Ateneo religioso scientifico letterario, [Disponible en ligne], n°1042, Turin, 1889..... | 189 |